

**PAGES
MANQUANTES**

REVUE HEBDOMADAIRE

Le Monde Illustré

Album Universel



L'Hon. ROD. LEMIEUX,
Ministre des Postes Canadiennes

DANS CE NUMERO

- A nos lecteurs. LA DIRECTION
- Un nouveau trust. L. d'ORNANO
- Echos de partout. P. d'ESMORIN
- Nouvelle: Capitanasse. P. d'E,
- Nouvelle: Jeanne la folle. F. de VERNEILLE
- Nouvelle: Confession d'un jeune abbé.
- Nouvelle: Souvenir d'Alsace. J. CARRAUD
- Réminiscences. Mme Anna ROBINSON
- L'Ouest Canadien.
- Pour nos lectrices.
- Trois pages humoristiques.
- Pour nos jeunes amis.
- Les grands musiciens.
- La cuisine de Madame.
- Variétés, poésies, etc.

HORS TEXTE : Le Canada pittoresque ; Nos gravures d'actualité.

FEUILLETONS : Le Chien d'or ; Robinson Crusôé.

MUSIQUE : Chant: Déclaration, J. Massenet ; Piano : La chanson de Louissette, F. Binet ; Béatrice et Bénédicte, (sicilienne) Hector Berlioz.

1884

1907



J.J. Henke

Le Corset

D. & A.

Produit
une Taille
Elégante

De plusieurs récents modèles, d'un mérite varié, le Corset "D. & A." a vaincu, comme représentant le plus haut point d'excellence, que la Corsettière ait pu obtenir jusqu'à présent, à la fabrique de ce sous-vêtement. Faits sur des Principes scientifiques, chaque paire de Corsets "D. & A." renferme une série de courbes gracieuses et élégantes.

L'Essayer,
C'est
L'Adopter

Prix :
\$1.00 à \$6.00



PIANO PIANOLA

RÉUNISSANT dans un seul instrument de peu de volume un piano droit de premier ordre et un PIANOLA MÉTROSTYLE.
Comme apparence extérieure, il ressemble aux autres pianos. Il peut être joué avec les doigts de la façon ordinaire.

Mais, ce qui est le plus important, il contient à l'intérieur un PIANOLA MÉTROSTYLE complet — la dernière et la meilleure de toutes les machines automatiques jouant du piano.

Le changement du jeu à la main au jeu par le PIANOLA ne prend que le temps nécessaire pour repousser un panneau sur le devant du coffre et pour insérer un rouleau de musique perforé. Il n'y a rien à placer devant le clavier, car le mécanisme du PIANOLA est compris dans l'espace intérieur du Piano jusqu'ici inoccupé.

L'ÆOLIEN COMPANY, de New-York, (au capital de 10 millions de piastres,) a acheté les quatre manufactures de pianos suivantes, et fabrique maintenant ces pianos avec le PIANOLA MÉTROSTYLE, en dedans, offrant ainsi à ses clients un choix unique au monde.

WEBER, N. Y. — \$900 ET \$1000
WHELOCK, N. Y. — \$700
STECK, N. Y. — \$800
STUYVESANT, N. Y. — \$600

Termes de paiement faciles, si on le désire. NOUS PRENONS TOUTES SORTES D'INSTRUMENTS EN ÉCHANGE. Venez les voir, même si vous n'avez pas besoin d'acheter.

SEUL AGENCE

**NORDHEIMER PIANO
AND MUSIC CO., LIMITÉE**

Facteur du PIANO NORDHEIMER, et représentant les PIANOS STEINWAY, PRATTE, KRANICH & BACH, MARSHALL ET WENDELL, les PIANOLA-MÉTROSTYLE, L'ÆOLIEN ORCHESTRELLE, les PIANOS-PIANOLAS, ETC.,

**589, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST,
MONTREAL**

L'incandescence par le Pétrole

Bec complet
avec verre,
manchon et
mèche.



PRIX :
\$3.00

LE BEC PEERLESS à incandescence par le PÉTROLE se visse sur toute lampe ordinaire. Mèche immobile : plus de mèche à couper ni à remonter.

Consommation : une pinte de pétrole en 19 heures. Même intensité que le Gaz incandescent. Expédié franc de port sur réception du prix.

Peerless Gas Light Co. Ltd.
319, Boulevard St-Laurent, Montréal.

Solution de Biphosphate de Chaux DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCES

Cette solution est un excellent fortifiant : elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats ; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les



maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES
BONNES PHARMACIES

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire

EN LIQUIDATION

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine Ouest Coin St-Urbain

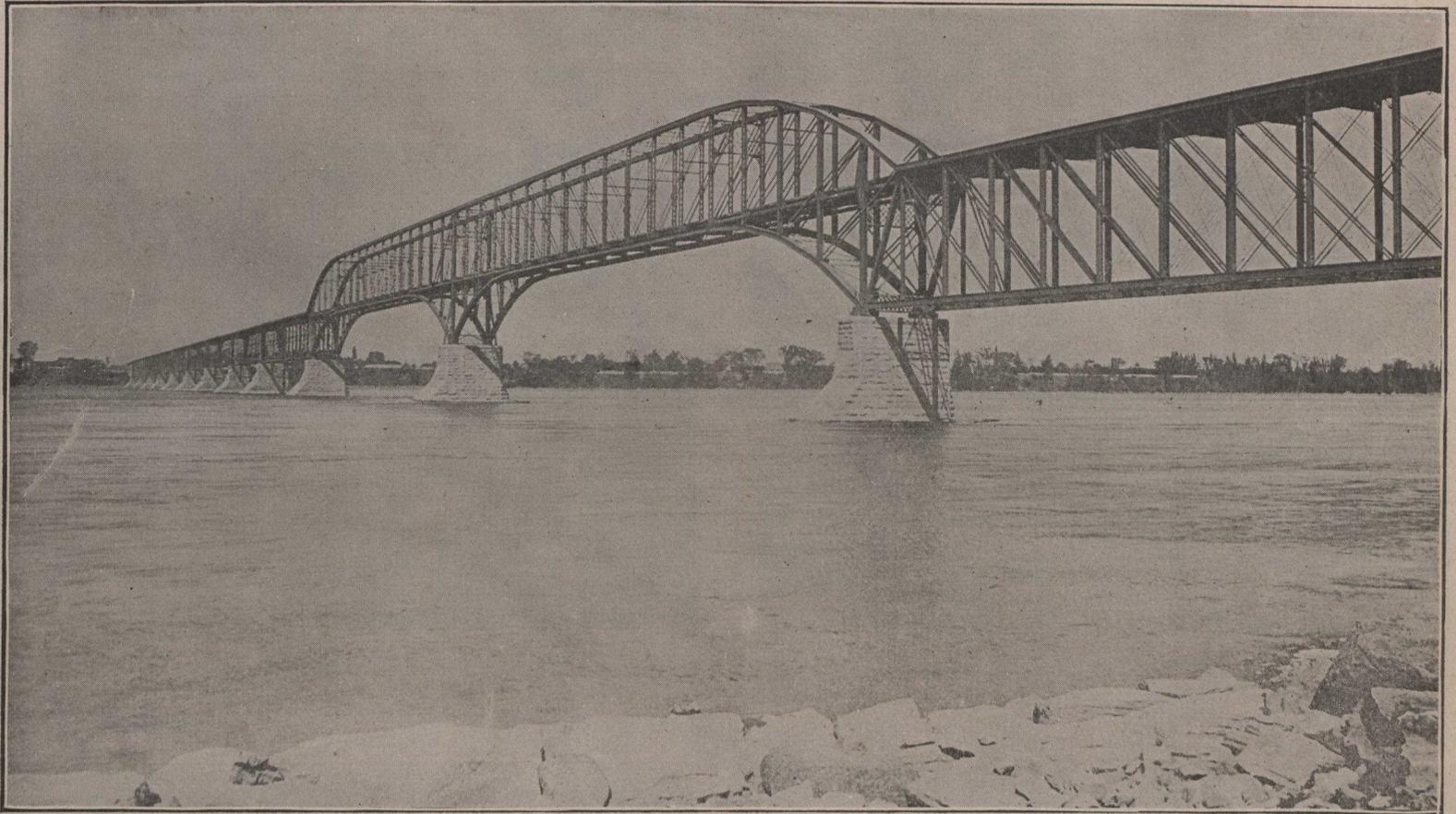
Bureaux de la Rédaction: les mercredis et jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE CANADA PITTORESQUE



Pont du C. P. R. sur le Saint-Laurent, près de Montréal.



Ruines d'un "block-house" de jadis, à Saint-Andrews, N.-B. — Ligne du C. P. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



Princesse ALEXANDRA DE SCHLES-VIG-HOLSTEIN



AUGUSTE-GUILLAUME de Prusse, troisième fils de l'empereur Guillaume, vient de se fiancer à la princesse Alexandra de Schlesvig-Holstein.



M. BIHOURD ambassadeur de France, prédécesseur de M. J. Cambon à Berlin.



M. ALBERTO PANSA, le nouvel ambassadeur d'Italie à Berlin.



A Paris le 20 janvier 1907—Manifestations pour le repos hebdomadaire : Sortie d'un régiment des dragons.



A Paris — M. Mouquin chef de la police municipale, s'entretient avec le colonel des dragons.



A Paris — Arrestation d'une femme, lors des manifestations pour le repos hebdomadaire, le 20 janvier dernier.



A Paris — Arrestation d'un jeune ouvrier, lors des manifestations pour le repos hebdomadaire, le 20 janvier dernier.



Danse mauresque, à Blidah, Algérie.



Balayeuses municipales, à Munich, Allemagne.

XXIIIème ANNEE, No 1190—Sommaire

A nos lecteurs, La Direction — Un nouveau trust, par L. d'Ornano — Echos de partout, par P. d'Esmerin — Nouvelle: Capitaneuse, par P. d'E. — Nouvelle: Jeanne la folle, par F. de Verneille — Nouvelle: Confession d'un jeune abbé — Nouvelle: Souvenir d'Alsace, par J. Carraud — Rémiscences, par Mme Anna Robinson — L'Ouest Canadien — Pour nos lectrices — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — Les grands musiciens — La cuisine de Madame — Variétés, poésies, etc.

Hors texte — Feuilletons — Musique.

FETES RELIGIEUSES

Samedi 16, La Ste Famille de J. M. J.
Dimanche 17, 1 de Carême.
Lundi 18, S. Simon, évêque, martyr.
Mardi 19, S. Gabin, prêtre, martyr.
Mercredi 20, 4 Temps, S. Eucher, évêque.
Jeudi 21, Ste Vitaline, vierge.
Vendredi 22, 4 Temps. Chaire de S. Pierre à Antioche.

Premier quartier, le 19, à 1 h. 41 m. du soir.

A NOS LECTEURS

Vous n'ignorez pas que l'Album Universel traverse en ce moment une crise financière importante. Cependant, notre revue continue à vous parvenir, comme si de rien n'était, et, probablement, vous est-il arrivé de vous demander si cette publication, vieille de vingt-trois ans et à laquelle des milliers d'entre vous se sont attachés, continuerait de paraître hebdomadairement.

Eh bien! nous avons la satisfaction de vous l'assurer, l'Album ne suspendra pas son tirage un seul jour. Même, pour bien mériter du public, nous allons désormais offrir l'Album sous une nouvelle toilette qui fera plaisir à tout le monde.

C'est ainsi, amis lecteurs, que l'Album Universel, (Monde Illustré), sera dès le prochain numéro totalement imprimé sur papier de luxe, et profusément illustré de gravures en taille douce.

Autre changement: A la demande d'un grand nombre de personnes qui font relire l'Album Universel, il reprendra, dans son numéro du 23 du courant, le format qu'il avait avant sa transformation du 1er mai 1905.

Quant au texte de la revue, il sera presque en totalité inédit et plus soigné que jamais. Grâce à un traité signé avec la "Société des gens de lettres", de Paris, par l'entremise de son représentant général en Canada, traité que nous nous proposons de renouveler incessamment, nous serons à même de vous donner de beaux feuillets, moraux et pleins d'intérêt, qui, exclusivement cédés à l'Album, posséderont tout l'attrait de l'inédit.

En outre, nos fidèles collaborateurs, dont

vous connaissez le talent, pour l'avoir reconnu en maintes correspondances, vous offriront toutes les semaines de jolies et passionnantes nouvelles inédites, où palpitera l'âme canadienne.

Avec cela, nous continuerons à publier plusieurs pages de musique de choix par numéro; des pages humoristiques, de physique amusante, des chroniques d'actualité, etc.

C'est dire que l'Album Universel méritera les faveurs d'un public qu'il renseignera tout en le récréant. Certes, nous pourrions verser dans la grosse sensation, dans la littérature douteuse, nous n'en ferons rien, voulant conserver à l'Album Universel son cachet de revue des familles, de revue saine et honnête, bien faite pour figurer sur la table de tous les salons, sans que nul n'ait à en rougir.

L'Album, le 23 mars prochain, offrira au public un numéro spécial, (numéro de Pâques), très soigné, et que nous recommandons d'avance à tous nos amis.

Enfin, commettant presque une indiscretion vis-à-vis de notre administration, nous vous prévenons que, bientôt, nous ouvrirons un "concours de circulation", auquel tout le monde pourra prendre part, et dont le lauréat recevra un prix de grande valeur. Avant longtemps, nous aurons donc le plaisir de vous faire une agréable surprise en spécifiant le prix généreux auquel nous faisons ici allusion.

LA DIRECTION.

CHRONIQUE

UN NOUVEAU TRUST

Février s'en va, emportant Dieu sait combien de récriminations domestiques, de querelles, qui éclatèrent sur une perspective de prochains déménagements. Car, ainsi que vous le savez, en Canada, c'est au commencement de ce mois que propriétaires et locataires signent des baux ou les résilent.

Cette année, à en juger par les écriteaux dont on se sert pour annoncer la mise en location des logements montréalais, une grande quantité d'habitations changeront d'occupants. L'homme le moins averti en conclurait qu'il se passe quelque chose d'anormal. Hélas! trois fois hélas! rien n'est plus vrai.

S'inspirant d'appréciations tendancieuses publiées par nos grands journaux, les propriétaires ont emboîté le pas aux agents d'immeubles, se donnant le mot pour pressurer les pauvres contribuables. En effet, les loyers de la plupart des logements ont été augmentés, parfois avec une hausse insensée, sinon malhonnête puisque, renseignements pris à bonnes sources, ce ne sont pas les logis qui font défaut, mais certaines installations modernes du "home", que l'amour généralisé du confort nous porte peu ou prou à rechercher.

J'ai donc envie de m'élever contre cet esprit

de luxe qui amollit le peuple, le pousse à l'extravagance, et le rend grincheux quand il ne peut satisfaire ses désirs. Parce que je ne puis qualifier autrement l'engouement de certains de mes contemporains qui, coûte que coûte, veulent se nicher à la façon des plus huppés, dût leur budget en souffrir, et... leurs fournisseurs aussi, attendu que beaucoup de particuliers payent recta: loyer, charbon, gaz, qu'on leur demande impérieusement de régler, quitte à faire des dettes chez des marchands trop confiants. Et, il en va ainsi jusqu'au jour des expédients, jusqu'au jour de la débandade de la famille, peu habituée à s'unir pour lutter honnêtement contre l'adversité.

Je viens de faire le procès des quidams idiots qui se plient à tout histoire de percher — et à quel prix! — dans une rue chic, ou passant pour telle, en un logis trop cher pour leurs moyens.

Maintenant, au tour des mécréants qui osent spéculer sur l'habitation, qui osent accaparer le placement de centaines de maisons, et agioter impudemment sur les loyers, semant la détresse et l'esprit de révolte au sein de la population. Qu'ils sont habiles ces faiseurs, ces brasseurs d'affaires, comme on les appelle! Personne ne saurait organiser aussi formidablement le plus immoral des trusts, en un pays où huit mois durant on ne peut guère vivre sous la verte ramure, déjeuner de baies par soi cueillies, et souper d'une pastèque encore chaude des rayons d'un soleil clément.

Aussi, à l'époque voulue, quand la récolte va être mûre, les bipèdes malfaisants dont je parle, rois de l'immeuble, se font interviewer, échappent probablement quelques chèques autre part que dans leur panier à papier, et le tour est joué. Avec des euphémismes de proxénète, leurs manchettes d'un pouce tirant l'oeil, quelques quotidiens disent alors que les loyers vont augmenter, qu'il y a pénurie de nids pour familles, etc., toute la lyre, quoi!

Monsieur votre propriétaire, peut être un ignare, se fait lire la "gazette", et, aussi obtus que vorace de dollars, malgré sa fortune, malgré vos qualités de bon et paisible locataire, à l'heure fatidique, vous intime de casquer en milord ou d'avoir à résilier votre bail. Quant à votre smala il s'en fiche, le gros repus; vos tracasseries le laissent froid; peu lui importe où vous transporterez vos frusques par un pluvieux premier mai.

Vrai, nos législateurs, — je ne dis pas nos échevins, qui en majorité ramperont aux pieds d'une puissante compagnie pour plus qu'un plat de lentilles, — nos législateurs, devraient tuer le néfaste trust combiné par les omnipotents trafiquants en logements. Les grands journaux crieront un brin, regretteront le picotin qui leur vient de ce côté, mais les humbles mortels applaudiront chaleureusement les auteurs d'une telle loi. L. d'ORNANO.

Le portrait que nous publions de l'Hon. R. Lemieux est d'après une photographie de MM. Laprés et Lavergne, 300 rue St-Denis Montréal.



Le vicomte MELCHIOR DE VOGUE, de l'Académie française, qui recevait ces jours derniers M. Maurice Barré



Feu DAVID MAJOR, avocat et rédacteur à "La Presse" de Montréal, décédé subitement le 29 janvier 1907.



Général LAUNITZ, préfet de police de Saint-Petersbourg, assassiné le 3 janvier 1907.

Echos de Partout

—Comme s'ils voulaient donner raison à des propos que nous employâmes ici-même, plusieurs journaux américains, et quelques hommes d'état de chez nos voisins, proclament hautement qu'une guerre est très probable entre les États-Unis et le Japon. Ce dernier, par la voix de son ministre des Affaires Etrangères a presque adressé un ultimatum à la grande république américaine. "Reprenez nos enfants dans vos écoles, aurait dit ce diplomate aux Yankees, ou subissez-en les conséquences." La question des écoles californiennes est donc loin d'être réglée. Le président Roosevelt s'en émeut, car il n'est pas le seul à redouter une guerre avec les Nippons, qui sont formidablement prêts.

—L'hiver que nous traversons, fera par sa rudesse, plus de mal à la colonisation du Canada, et surtout à celle de son Nord-Ouest, que tout ce qu'on pourrait dire contre ce pays. Le thermomètre tombant à — 50° F. à Régina; une disette de combustible se faisant sentir dans tout l'ouest; l'avis que plusieurs colons ont été gelés à mort, même à domicile, entre Winnipeg et le Pacifique, voilà certes plus qu'il en faut pour éloigner de nos plaines fertiles bien des travailleurs, qui, d'Europe et des États-Unis, s'apprêtaient à venir en Canada. C'est vraiment dommage, et qui pis est, nul n'y peut rien.

—La question du gaz et de l'électricité ayant fait les frais de bien des discours et de bien des "palabres" à l'Hôtel de Ville de Montréal a été résolue en faveur du trust par la majorité de nos échevins!...

—On vient de fêter le cinquantenaire de l'admission au barreau de notre lieutenant-gouverneur de Québec, Sir L. A. Jetté.

—La haute société anglaise jubile de ce que le duc et la duchesse de Marlborough (née Consuelo Vanderbilt) en soient, dit-on, arrivés à un accord. Accord tout de surface, croyons-nous, puisque duc et duchesse garderont, chacun de leur côté, leurs enfants pendant six mois de l'année.

—S'il faut en croire certaines rumeurs, le président Peterson, de l'université McGill, de Montréal, serait prochainement nommé président de l'université écossaise de Glasgow.

—New-York, redoutant, non sans raison, de grandes conflagrations, aura dès juillet prochain le meilleur et le plus important service de conduites d'eau du monde entier.

—L.L. MM. britanniques, Edouard VII et la reine Alexandra, ont passé la première semaine de ce mois à Paris. Sous les noms de duc et duchesse de Lancaster, nos souverains ont fait cette visite à la capitale française dans un semi-incognito. Ils n'en ont pas moins été reçus à l'Élysée par le président Fallières, ont honoré de leur présence plusieurs dîners de gala, et ont été enchantés de la réception chaleureuse que leur ont faite les Français. L'entente cordiale ne peut que bénéficier de ces marques de sympathie réciproque, échangées entre les chefs d'état des deux grandes nations amies de l'Europe occidentale.

—Cette année, les méfaits du froid ne se comptent plus. Outre la mort et la misère qu'il sème parmi les humains, bestiaux et chemins de fer en souffrent; les uns de le subir dans la prairie d'où le vent glacé les chasse vers les tranchées des voies ferrées où les locomotives les écrasent, les chemins de fer eux-mêmes, par les rails qu'arrache une contraction due à une température excessivement basse. Jusqu'en Espagne, pays des fruits d'or et des éternelles frondaisons, que la neige accable, y bloquant les trains. Vrai ce n'est pas gai. Veuille le printemps aux tièdes brises nous arriver au plus tôt, ne point se faire tirer l'oreille.



M. MAURICE BARRES, reçu à l'Académie française en remplacement de M. J.-M. de Hérédia.

—Le deux du courant, est mort à Rochester, Mgr Stang, premier évêque de Fall River. Le distingué et regretté prélat avait subi une grave opération il y a quelques semaines. Tout faisait prévoir une prompte et complète guérison, quand la mort a accompli la volonté du Seigneur.

—Autre deuil: Ces jours derniers, à Rideau Hall, mourait Lady Grenfell, fille de Lord Grey, gouverneur général du Canada, et épouse du capitaine Grenfell. A l'occasion de ce deuil profond, Lord Grey a reçu de multiples et sympathiques condoléances de la population et de la presse de ce pays.

—Comme nous écrivons ces échos, la session du parlement fédéral se poursuit, nos députés étudiant en détail les clauses du nouveau tarif. D'après la rapidité déployée par les membres du parlement d'Ottawa, on prévoit qu'ils cesseront de siéger vers la mi-avril.

—La crise religieuse en France demeure dans le "statu quo", le gouvernement Clémenceau ne voulant pas accéder aux demandes des évêques. D'après une récente dépêche, tous les membres de l'opposition se grouperaient pour renverser le ministère. Si cela survenait, la position actuelle du clergé catholique ne pourrait que s'améliorer. Entre temps, l'archevêque schismatique et américain Villate, s'efforce d'organiser un culte catholique français, et, avec une autorisation d'association culturelle, il a célébré la messe dans l'ancien couvent parisien des Barnabites. Il va sans dire que les fidèles catholiques n'entendent pas suivre ce prélat, en rupture avec Rome, ils ont même manifesté contre lui, pour marquer leur désapprobation. Un schisme français n'est donc pas à redouter.

—A Saint-Pétersbourg, la semaine dernière, on a découvert un complot organisé contre la vie du Tsar. Un terroriste, qu'on n'a pu encore retrouver, ayant acheté un uniforme de cosaque de l'escorte impériale, se disposait, paraît-il, à attenter aux jours de son souverain, sous ce costume d'emprunt. L'autorité russe fait une enquête minutieuse au sujet de ce complot, tant dans la capitale de toutes les Russies qu'en province.



La baronne BURDETT-COUTTS, la grande philanthrope anglaise, qui vient d'être inhumée à Westminster.

—Une agitation anti-juive, des plus violentes, se manifeste de nouveau à Odessa, où l'on redoute des massacres qui rappelleraient malheureusement ceux de l'année dernière. Déjà une soixantaine de juifs d'Odessa ont été tués en pièces par des émeutiers.

—Dimitri Ivanovitch Mendeleef, chimiste russe de renommée universelle, qui découvrit naguère: le Gallium, le Scandium et le Germanium, vient de mourir à Saint-Pétersbourg, à l'âge de soixante-et-treize ans.

—Grâce à la ferme volonté de l'assemblée persane, les ministres de Mohamed Ali-Mirza, le tout récent schah de Perse, assisteront désormais aux délibérations de l'assemblée nationale, grand vizir en tête. Les nouveaux députés persans prennent leur tâche au sérieux et entendent faire d'importantes réformes, dont bénéficiera le pays des légendes féériques.

—Est-ce vrai? On prétend que les médecins de l'hôpital Médico-chirurgical de Philadelphie, les docteurs Mann et Ashton, ont mis cinquante pieds de fil d'argent, fin, dans une valvule du cœur du nommé Frederik Williams, barbier de la ville de l'Indépendance. Voilà à coup sûr un barbier dont la valeur a augmenté de façon soudaine. Dans un an, nous dira-t-on, l'état de la santé de cet intéressant malade? Sans le lui souhaiter, il se pourrait bien qu'il emportât prochainement en terre, les fameux cinquante pieds de fil fin d'argent, On a beau raser, il faut toujours en finir par là.

—Février a commencé à Harrisburg, Pennsylvanie, par une conflagration qui a détruit huit grands édifices. Pertes: plus d'un million de dollars.

—Récemment, M. Raoul Dandurand, président du Sénat canadien, a été promu officier de la Légion d'honneur par le président de la République Française. M. le consul général d'Allemagne a fait la remise des insignes au nouveau titulaire.

—Le 29 janvier, à Thurmond, Virginie, dans la mine Stuart, s'est produit un coup de grisou qui a tué près d'une centaine de pauvres mineurs. Aucun des mineurs au travail dans cette mine, lors de ce désastre, n'a échappé à la mort.

—Depuis quelques mois les terroristes russes auraient, dit-on, fait plus de douze cents victimes, parmi les officiers de tous grades, chargés d'assurer la bonne police du pays slave. Encore l'autre jour, à Varsovie, ils assassinaient M. Gruen, chef de la police secrète de l'ancienne capitale de la Pologne. Cela n'empêche pas le gouvernement russe de déclarer qu'il est décidé à coopérer efficacement avec le parlement, pour la plus grande régénération de l'empire.

—La France a donné un démenti officiel au bruit qu'on avait fait courir quant à son désir de vendre les îles Saint-Pierre et Miquelon aux Japonais.

—Dernièrement, dans la salle des fêtes du Palais-Bourbon, l'association des journalistes parlementaires français, a donné un banquet à l'occasion de la première année du service de ses pensions de retraite. Ce geste d'une louable mutualité est digne de servir d'exemple à nos journalistes; ils le comprennent bien, mais... ils laisseront à nos arrières-neveux de s'en inspirer de façon tangible, dans un siècle ou plus...

—Tandis qu'avant la date fixée par le traité de paix russo-nippon, les Russes rappellent leurs troupes d'Extrême-Ouest, les Japonais promettent de donner toute latitude aux peuples qui voudraient commercer en Mandchourie. C'est d'un bon augure pour la paix mondiale, et, nous sommes d'autant plus satisfaits de le constater, que, dernièrement, certains confrères pessimistes parlaient d'une reprise prochain d'hostilités entre Slaves et Nippons.

CAPITANASSE

INÉDIT

Maitre Cecali était, lorsque je le connus il y a quelque vingt ans, le type parfait des hommes de loi, tels qu'en produisaient les facultés du midi de la France vers le milieu du XIXe siècle.

Très érudit latiniste et hélieniste consommé il avait à la Faculté d'Aix remporté jadis de brillants succès. Tout jeune, ayant soutenu une thèse remarquable, sa modestie seule l'empêcha d'accepter une chaire de droit romain que l'une des plus vieilles académies de France offrait en récompense à sa science, je dirais presque à son génie.

Or, tandis que j'entrais dans la vie, l'avocat Cecali était lui sur le point d'en sortir. Quoique d'âge assez avancé, il avait pourtant conservé d'une façon peu commune une lucidité d'esprit et une érudition qui le rendaient le plus séduisant et le plus intéressant causeur imaginable. Célibataire endurci, il l'était resté volontairement jusqu'à l'époque dont je parle, et finit sa carrière, qu'un succès retentissant attaché à des causes célèbres avait plusieurs fois couronnée des lauriers d'une gloire plus que locale. Gloire que son âme de philosophe dédaignait.

Aussi Dieu me pardonne, je crois que les deux seules passions du maître, furent exclusivement : l'amour des bouquins dont des tas poussiéreux encombraient son bureau et l'amour du cigare corse bizarrement contourné fort et délicieux, produit de sa patrie bien-aimée.

Au demeurant le meilleur homme du monde, affable et le cœur sur la main. Vivant de ses rentes depuis quelques années, je le vois encore beau vieillard, dans son confortable logis de vieux garçon, venir à la rencontre de mon père que j'accompagnais de temps en temps chez lui, le soir, en hiver, à l'heure où ces sortes d'hommes tisonnent tandis que des étincelles du foyer semble jaillir pour eux un passé qu'ils évoquent plaisamment.

J'aimais ces soirées où enfant je faisais contraste parmi des hommes d'âge, qui discutaient à l'occasion de choses trop abstraites pour ma jeune cervelle ; mais où aussi à ma joie se redisaient de ces vieilles histoires corses si patriotiquement pittoresques, si vibrantes de couleur locale, mais, hélas ! trop souvent dramatiques. Alors, les récits de maître Cecali m'empoignaient, sa belle voix, sa diction claire me captivant, j'écoutais silencieux, sentant quelques fois un frisson me passer entre les épaules lorsque le héros d'une aventure héroïque et anonyme terminait par une mort tragique une existence digne des chantres de l'ancienne Grèce.

On était en janvier et bien qu'à Ajaccio, où j'ai oublié de vous dire que nous vivions, il ne fasse jamais réellement froid, l'habitude aidant nous nous étions assis devant un âtre flamboyant dont, de temps en temps, Annunciata, l'unique et fidèle servante de notre ami venait renouveler le combustible en y jetant une brassée de sarments.

La soirée s'annonçait longue et exceptionnellement monotone. A un moment donné, quelqu'un ayant parlé d'un projet nouveau concernant les fortifications de la place corse de Girolata, maître Cecali prit la parole et nous raconta ce qui suit :

Girolata est, vous ne l'ignorez pas, naturellement fortifiée. Juchée au sommet d'un rocher escarpé, cette petite ville domine la côte occidentale de la Corse et offre avec son fort moyenâgeux une position imprenable, même

étant donné le perfectionnement des armes modernes.

Au reste, les enfants du petit port qu'elle défend firent leurs preuves maintes fois, mais surtout en une circonstance mémorable qui suivit de peu de jours la fondation du premier Empire.

Né à Piana, c'est-à-dire presque sur les lieux dont je parle, ayant connu la plupart des héros de la mêlée homérique qui précéda la capture de la frégate anglaise "Neptune" ; c'est donc de l'histoire que je narre, une histoire inédite mais bien connue de nos vieux loups de mer. Une histoire vécue dont, pendant plusieurs années, la figure principale, Capitanasse, le "grand capitaine" fut un de mes meilleurs amis, sinon mon client, car il ne traita jamais de questions par la voix des tribunaux dont il se méfiait.

Fils de Mars, ayant beaucoup bataillé sur toutes les mers, bien qu'il fut un paisible pêcheur au commencement du siècle, il avait une confiance absolue en sa hache d'abordage et n'usa jamais des prosaïques balances de Thémis. Illettré comme un poisson, Capitanasse n'eut pas supporté les lenteurs de nos procédures, tant son tempérament bouillant l'emportait en quelque sorte malgré lui vers les solutions promptes et décisives. Solutions qu'il amenait avec sang-froid et courage, ainsi qu'il en fit montre tout particulièrement lors de l'affaire de la "Neptune." Comme il en avait l'habitude lorsqu'il arrivait à la partie pathétique d'un récit, maître Cecali voulut bien poser son cigare favori qu'il mâchonnait presque constamment et il poursuivit :

Napoléon ayant fondé l'Empire français, sentant que son génie lui réservait les plus hautes destinées en Europe, ayant toujours aimé les mises en scènes historiques, avait décidé que l'évêque d'Ajaccio et un certain nombre de notabilités corses, viendraient assister aux cérémonies fastueuses de son sacre.

L'Empereur ne savait pas revenir sur une décision prise et même le déplacement d'un Pape ne l'inquiétait guère lorsqu'il s'agissait de faire plaisir à son ambition de soldat heureux.

Mais un petit nuage venait parfois obscurcir le ciel serein de sa volonté et dans le cas de la délégation corse qui, à la voile, devait se rendre à Marseille, le nuage en question n'était autre qu'une malencontreuse croisière anglaise qui faisait alors le blocus de l'île où lui, le grand Napoléon, avait vu le jour.

Même il convenait aux commandants anglais de faire des débarquements et de tenir en alerte les villes du littoral qui, à la gloire de notre peuple corse, de tout temps indompté, les repoussaient à la suite de rudes combats.

Or Girolata semblait être devenue un objet de passetemps en ce genre d'affaires, pour sir John Colborn, commandant de la frégate "Neptune", battant le pavillon de Sa Majesté britannique.

Il se passait peu de jours sans que quelques bordées, du reste peu nuisibles, ne vinssent terroriser la paisible population de pêcheurs qui vivaient au pied de la falaise que Girolata domine ainsi que le ferait un nid d'aigle.

Giordano, maire de cette ville dont l'autorité s'étendait aux hameaux environnants était, chose rare chez un Corse, un être pusillanime capable de livrer les clefs de la place à notre ennemi acharné, s'il eut prit fantaisie à ce dernier de les lui demander impérieusement. Heureusement monsieur le maire avait à compter non

avec sa faiblesse, mais avec une population aguerrie et prête aux derniers sacrifices plutôt qu'au déshonneur. De telles hostilités réclamaient une fin pacifique ou autre, mais prompte ; c'est ce que le nommé Rosso, ancien matelot de la marine française, homme d'une trentaine d'années, taillé en hercule, et d'un courage indiscutable, comprit parfaitement. Quoique sans instruction, il avait été nommé prud'homme des pêcheurs, et malgré son jeune âge il en imposait à ses camarades de la côte par le souvenir de maints exploits dont les hautes mers avaient été témoins. Aux "veglione", on se les racontait ces exploits, au grand ébahissement des jeunes qui ignoraient encore les atrocités des guerres maritimes.

Si vous ne vous en doutez pas, je vous dirai que Rosso et Capitanasse ne faisaient qu'un. Notre homme étant prêt à l'action, convoqua auprès de lui, sur la plage même et par une belle soirée d'octobre, tous les hommes valides des localités environnantes. Giordano seul s'excusa de peur de se compromettre.

Un silence imposant présida à cette réunion qu'une décision grave allait clore. Nul doute ce rassemblement devait ressembler à une assise de nos vieux Caporali corses, alors qu'ils envisageaient une des phases de la lutte sanglante qu'ils soutinrent si longtemps contre Gènes.

Personne ne connaissait les idées du chef improvisé, lorsque, en cette qualité, Capitanasse s'adressa à ses concitoyens.

L'exposé de ses intentions fut bref et ainsi qu'il convenait à un être de sa trempe.

"Amis, dit-il, la "maladetta frégate qui cingle à l'horizon nous ennuie fort ou je me trompe ; dans deux jours il faut qu'elle hisse le tricolore de France ou qu'elle soit coulée.

"Il me faut pour faire cela vingt hommes prêts à mourir. Volontaires, avancez à l'ordre ! cria-t-il d'une voix formidable."

D'un même mouvement impulsif, tous les hommes s'approchèrent du matelot, sans qu'un murmure se fit entendre, tant l'esprit de discipline est inné chez nos insulaires. Capitanasse choisit vingt d'entre eux qu'il garda auprès de lui et congédia les autres qui s'en furent porter l'espérance dans les foyers éprouvés. Car il faut vous dire que l'on ne pêchait plus guère dans les eaux corses depuis le commencement de cette maudite guerre, et la famine guettait déjà aux portes de bien des familles.

Un seul étranger se trouvait parmi les volontaires dont j'ai parlé, c'était un Américain que les hasards d'une vie maritime avaient vu s'échouer sur nos côtes quelques années auparavant. Ce pays et la liberté dont jouissent nos populations rurales lui ayant plu, Sam, l'Américain, s'était établi à Girolata, où, par une union en règle avec une des propres cousines du héros dont je compte l'histoire, il avait fondé une famille, se montrant toujours digne de ses deux patries d'origine et d'adoption.

Aimé de tous, il jouissait d'une juste considération, car on savait que cet homme déjà d'un âge mûr avait combattu sous les ordres du sublime Washington, et sous ceux du chevaleresque marquis de Lafayette, lors de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique.

Ce n'était pas sans raison, ainsi qu'on va le voir, que Capitanasse avait choisi son cousin par alliance pour faire partie d'une entreprise aussi hardie que celle qu'il méditait.

Bien que parmi les compatriotes du chef un certain nombre eût, ainsi que lui-même, passé quelques mois sur les durs pontons anglais

après la défaite de la flotte française, pas un seul d'entre eux n'était capable d'employer la langue de Shakespeare d'une façon convenable.

Or, pour mener à bonne fin son plan d'attaque, Capitanasse avait besoin d'un homme précisément tel que l'était Sam. Aussi, comme ses amis se montraient surpris de voir l'honneur qu'il conférait à ce dernier, après avoir fait jurer à tous ses compagnons qu'ils observeraient le plus absolu des secrets quant à ses ordres, Capitanasse s'adressant à l'Américain, lui dit :

“Cousin, nous avons toute confiance en vous et le moment est venu de montrer que vous êtes ce que vous avez toujours été, c'est-à-dire un homme d'action. De vous plus que de tout autre dépend le succès de l'effort audacieux que nous allons entreprendre.

“Un grand danger nous menacera tous, mais la victoire nous restera si on obéit aveuglément à mes ordres.

“Sam, êtes-vous prêt à risquer le tout pour le tout?”

“Rosso, répondit l'Américain, je suis prêt, si je meurs, ce ne sera pas sans gloire, et nos parents communs veilleront sur mon petit Georges et sur ma femme. Hurrah pour le Rosso!”

“Bien, répliqua ce dernier, je n'attendais pas moins d'un noble cœur tel que le vôtre. Et maintenant à l'oeuvre, patriotes.... Derrière le bâtiment du poste des douanes se trouve, ainsi que vous ne l'ignorez pas, une chaloupe en parfait état, de la corvette anglaise “Lark”, qu'une tempête furieuse jeta sur nos rivages il y a tantôt trois mois. Elle appartient à Antonio Brusci ici présent, il faut qu'il fasse le sacrifice d'un cadeau que la mer lui fit et que peut-être elle va lui reprendre.

Brusci, quoique ne comprenant pas bien à quel emploi allait servir sa chaloupe, acquiesça d'un signe de tête.

Capitanasse poursuivit :

“La nuit se fait propice et nous favorise; dans deux heures d'ici la chaloupe du “Lark”, arrimée de quelques vivres, est parée, et Sam y prendra place, en costume réglementaire No 3. Nous l'enverrons à la dérive à la hauteur de l'îlot de la Capra. A l'aube la frégate anglaise l'aperçoit et le recueille. Naufragé d'une puissante neutre, en entendant causer mon cousin on ne le molestera pas et il n'aura même pas besoin de se compromettre. La nuit venue, l'oeil au guet lorsqu'il verra briller un feu au sommet du pic de la Punta, Sam nous file un câble par le beaupré de la “Neptune”, et nous nous chargeons du reste.

“Malheur aux Anglais dormeurs ou mauvaises têtes.

“Point de mot d'ordre, car nous aurons le visage aussi noir que celui des bois d'ébène de la côte d'Afrique, et cela doit suffire.

“Quant aux armes, que chacun de vous prenne son meilleur stylet, celui qui perce une pièce de cent sous sans broncher, et sa hache d'abordage, c'est tout; il faut que ça se passe sans bruit et sans fumée. En outre, tous vous devrez vous munir d'un fagot de lentisques tels que ceux que nous employons pour signaler nos nasses à langoustes et qui en nombre flottent là-bas dans le sillage de la frégate. Ces lentisques feront notre salut.”

Maitre Cecali ayant repris son cigare, sur un signe de lui, Annunciata ayant jeté de nouveaux sarments au feu, nous comprimes que le récit touchait à sa fin. Le désir de connaître cette fin, que nous pressentions tragique, étant peint sur nos traits, l'avocat continua :

“Le plan de Capitanasse était assez simple, c'est peut-être pour cela qu'il réussit. Ce qui devait arriver arriva.

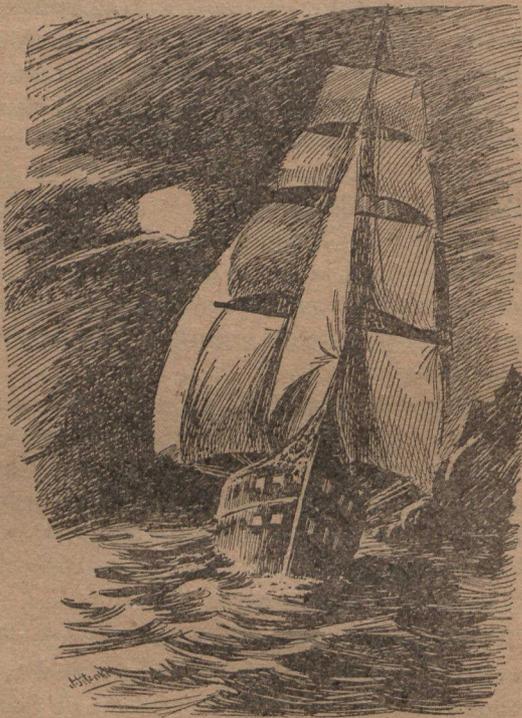
“Nageurs de première force, l'intrépide matelot et ses dix-huit hommes, à l'heure convenable, se trouvèrent, la tête entourée de lentis-

ques, sur le passage de la “Neptune”, vers laquelle ils progressaient lentement mais sûrement entre deux eaux. Les vigies anglaises habituées à ces végétations vagabondes en ces parages n'en faisaient aucun cas; tandis que Sam lui avait remarqué depuis longtemps, couché qu'il était sur le gaillard d'avant, combien les lentisques se groupaient pour se trouver à proximité de la frégate que poussait une légère brise de nord-est. Sam avait donc filé le câble qui devait être le salut de Girolata. La première partie des opérations de Capitanasse avait pleinement réussi, ainsi que vous le voyez, l'Américain ayant été recueilli par les Anglais, selon les prévisions de la veille.

“Tout à coup, alors que le timonnier de la “Neptune”, sur l'ordre de son officier de quart venait de donner un léger coup de barre à babord, pour éviter les écueils qui pullulent sur cette côte, dix-neuf hommes, à la face noire et à l'expression sauvage, se précipitèrent sur le pont.

“Le stylet aux dents et la hache au poing, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, cette poignée de loups de mer s'était rendue maîtresse des oeuvres supérieures du bâtiment anglais.

“Les trois vigies surprises voulurent se défendre, mais elles furent mises immédiatement hors d'état de résister.



La frégate, pour éviter les écueils.....

L'une d'elles ayant voulu se servir de sa carabine, contre les Corses, fut poignardée, bien que son arme eût fait long feu, Sam ayant eu la précaution, dans la soirée, d'éclabousser d'eau le bassin des armes à feu à sa portée.

“L'officier de quart amarré en un clin d'oeil rugissait sur sa passerelle, tandis que Sam qui tenait le timonnier à sa merci, sur l'ordre de Capitanasse, s'emparait du gouvernail et mettait le cap de la frégate sur Girolata, avant même que le commandant anglais et son équipage se doutassent de ce qui se passait au-dessus de leur tête.

“Ce fut à cet instant que Capitanasse devint sublime, s'étant glissé dans la sainte-barbe, après avoir décroché un fanal au passage et assommé la sentinelle de garde; Sir John Colborn ayant été saisi par deux Corses, Capitanasse le fit sommer de se rendre, sous peine de voir sauter son vaisseau et tous ceux qu'il contenait. Sir John comprit l'étendue de son infortune et par humanité se résigna à être enfermé dans sa cabine. Il ne devait plus en sortir vivant, car, pendant la nuit, plutôt que de subir le déshonneur d'une telle capture, le commandant anglais se brûla la cervelle.

“Ce fut de la sorte que le chef des Corses, une torche allumée en main et assis au milieu

des poudres anglaises, fit entrer la “Neptune” dans la rade de Girolata. Non sans pertes pour les enfants de cette glorieuse ville, car, lorsque nos héros ayant saisi Sir Colborn se répandirent dans l'entrepont, une lutte corps à corps se produisit, dans laquelle une quinzaine des sujets du Roi d'Angleterre furent poignardés ou assommés et quatre des Corses tués ou mortellement blessés.

“Capitanasse avait tenu parole, deux jours à peine s'étaient écoulés depuis qu'il avait pris sa grandiose décision et la frégate anglaise battant pavillon français, se berçait à l'ancre devant Girolata. L'équipage prisonnier fut conduit à pied à Ajaccio, sous l'escorte de plus de plus deux cents de nos paysans en armes et deux cents de ces hommes valurent de tous temps un nombre égal des meilleures troupes du monde.

“C'est depuis cette aventure, digne d'un Surcouf ou d'un Jean Bart, que le Rosso ne s'appela plus que Capitanasse, le grand capitaine.

“L'Empereur, avec une pension, lui fit parvenir le brevet de maître de port à vie du port de Girolata, qu'il avait si bien défendu.

“A cette époque, la France ne prodiguait pas ses décorations....

“Au temps où je fréquentais le héros de la petite ville que j'ai si souvent nommée en ce récit, dit maître Cecali en terminant, il possédait toujours le sabre du commandant anglais, Sir John Colborn, ainsi que le drapeau britannique de la frégate qu'il avait si glorieusement capturée. Modeste, Capitanasse parlait rarement de ses exploits. Pourtant, de cette affaire il avait coutume de dire que les Anglais sont braves, mais qu'ils n'aiment guère les lentisques des environs de Girolata.”

P. d'E.

A MON CHAPELET

O mon cher petit chapelet
Aux grains de bois, — modeste emblème, —
Les gens d'esprit te trouvent laid;
Si tu savais combien je t'aime!

J'en connais de jaspe et d'argent,
Il en est d'or et de topazes,
De perles au reflet changeant;
Mais à mes yeux tu les écrases.

Je t'ai bien dédaigné jadis.
Dévotion de douairières, —
Pensais-je, — et maintenant je dis
Avec toi toutes mes prières.

Hélas! je fus trop orgueilleux...
Le bon Dieu qui lit dans les âmes
Me punit en frappant mes yeux....
O doux livre des bonnes femmes!

O chapelet! quand j'eus trouvé —
Comme Saül — ma route bénie,
Je ressentis de tes “Ave”
La mystérieuse harmonie.

Depuis que je ne peux plus voir
Dans un livre, à toi je m'adresse;
C'est toi qui dictes mon devoir;
Pour Jésus tu sais ma tendresse.

J'ai fait de chacun de tes grains
Le confident de mes souffrances,
Je leur ai dit tous mes chagrins,
Je leur ai dit mes espérances...

Et le jour où viendra la mort,
Quand l'âme prendra son vol d'aigle,
Je veux crier: “Mon passe-port?”
“Le voici, Seigneur: suis-je en règle?”

Le chanoine M. d'AGRIGENTE,

Vic. Gén.

JEANNE LA FOLLE

(NOUVELLE INÉDITE)

I

Quelques pots de fleurs à la fenêtre, juste de quoi reposer ses yeux fatigués, une cage pleine d'oiseaux, il n'en fallait pas plus, au goût de celle qui habitait ce nid, pour en faire un joli paradis.

Jeanne Guichet, la propriétaire de ce modeste logis, était ouvrière dans un grand magasin de modes. De famille pauvre, mais honnête et laborieuse, c'était une belle brune de dix-huit printemps, qui adorait ses excellents parents et rapportait chaque semaine à sa mère, le produit de son labeur.

Devenue l'aînée d'une nombreuse troupe de frères et de soeurs, elle avait dû bientôt prendre un logement pour elle seule, et devenir comme ses compagnes une nouvelle "Mimi Pinson."

C'était vraiment une jolie petite chambrette, que celle de Jeanne. Située au quatrième étage d'une vieille maison, elle avait vue sur la campagne et les toits ensoleillés de la ville de province où se déroule la première partie de notre récit.

Durant les premiers mois, Jeanne à peine sortie du couvent, ne fit la connaissance de personne, et demeura chez elle, parmi ses fleurs et ses chers oiseaux. Elle avait bien reçu, déjà, quelques lettres d'amour; mais, elle n'avait jusqu'alors répondu à aucune; et toute entière au travail qui la faisait vivre, elle et sa famille, elle était restée pure et innocente. Mais l'Amour la mordit au coeur, elle aussi, un beau jour qu'elle n'y songeait guère; et c'est avec traîtrise qu'il lui décocha un de ses traits perfides qui la blessa et la ravit à la fois. Lorsqu'elle voulut réfléchir, il n'était hélas plus temps.

De la charmante ouvrière, de l'innocente enfant qu'elle était hier, le malin petit dieu avait fait l'amie de Jacques Rambeau, un étudiant en médecine, jeune, blond, tout rose avec une petite moustache naissante; et qui, pour la première fois, lui aussi, se livrait aux plaisirs et aux délices d'un amour qu'il savait partagé.

Jacques avait pour ami intime, le frère cadet de Jeanne; et c'est en venant lui rendre visite un dimanche, qu'il fit la connaissance de sa soeur, à laquelle il fut présenté.

La gentille ouvrière fit, dès la première minute, une impression profonde sur Jacques. Il ne put voir cette belle et pure jeune fille sans l'aimer d'un amour fou, insensé. Il enferma d'abord, dans son coeur, le secret de cette passion, se disant qu'il serait criminel à lui de la laisser voir puisqu'André, son ami, frère de Jeanne avait eu assez confiance en lui présentant sa soeur, ce qu'il n'avait voulu faire, jusque-là, pour aucun de ses camarades.

Il se taisait donc! Mais hélas! la jeunesse est faible. Il crut s'apercevoir que Jeanne le regardait parfois avec tendresse; alors, n'y tenant plus, il vint un jour la trouver, sans être accompagné d'André; et se jetant à ses genoux, il lui déclara son affection.

C'était la première fois que Jeanne le voyait seul. Elle comprit ce qu'il venait lui dire, et retomba, défaillante, sur la chaise d'où elle s'était levée pour le recevoir. La pauvre enfant, sans force devant son premier amour, ne put retirer ses mains, lorsqu'il les couvrit de baisers; et depuis ce jour-là, ils s'aimèrent.

Leur mariage fut célébré à l'insu des parents et des amis.

Riche, fils d'une bonne famille, Jacques était,

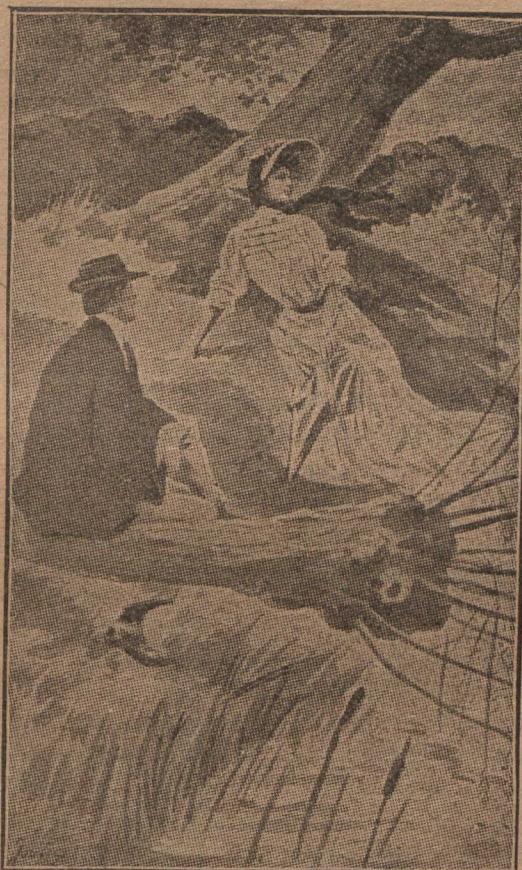
comme on l'a vu plus haut, étudiant en médecine et externe dans un grand hôpital; il trouvait le temps, en dehors de ses études, de faire des articles scientifiques pour l'éditeur d'un grand dictionnaire; l'argent qu'il gagnait ainsi, joint à celui que rapportaient à Jeanne ses travaux de modes, et aux quelques rentes que ses parents lui envoyaient chaque mois, suffisait aux besoins des jeunes gens lorsque ensemble ils sortaient en parties de plaisir.

II

Près de deux ans après, en vue des côtes de la presqu'île du Labrador, un navire filant à petite vapeur, se dirigeait vers les rives du Canada.

La consternation régnait à bord, car un drame affreux, aux conséquences terribles, s'était déroulé la veille sur le pont du paquebot.

La mer était démontée. Les éléments en fureur semblaient s'être concertés pour secouer l'île flottante qui transportait les voyageurs à Montréal; et les vagues d'une hauteur et d'une



Ils allaient ensemble à la campagne.

violence inaccoutumée, au dire du capitaine, un vieux loup de mer, cependant, occasionnaient un mouvement intense de roulis et de tangage qui rendait malades les passagers.

Parmi ces derniers, se trouvait en première classe, Madame Rambeau et son mari, un jeune médecin qui voulait aller s'établir dans la métropole canadienne.

La jeune épouse bien prête d'arriver aux termes d'une grossesse assez mouvementée, attendait d'un jour à l'autre sa délivrance, et faisait des vœux nombreux et répétés, pour obtenir du ciel, la grâce de ne donner la vie à son enfant, que le pied une fois posé sur le sol américain.

Mais, hélas! on le comprend aisément, la situation dans laquelle se trouvait Madame Rambeau, en qui nos lecteurs ont certainement reconnu Jeanne, n'était pas faite pour l'écartier du nombre des touristes dérangés par l'horrible "sea sickness" et, ce qui devait arriver fatalement, arriva.

Jeanne, de plus en plus secouée par d'affreux soubresauts, et brisée par les vomissements qui l'étouffaient, donna le jour à un petit être malingre et chétif qui mourut presque aussitôt à sa naissance.

Mais, se demandera-t-on, pourquoi donc retrouvons-nous en mer, Jacques et sa femme que nous avions laissés en France?

Voici ce qui s'était passé:

Reniés par leurs familles, Jeanne et Jacques, dont la légitime union avait enfin été découverte par une indiscretion qu'André avait surprise, brisés par la douleur, tout en étant gâtés par l'amour, avaient résolu de passer en Amérique; c'est sur le paquebot qui les y transportait que nous les retrouvons.

III

La jeune mère, très abattue par la mort de son enfant, était, malgré les conseils que lui prodiguaient son mari, et le médecin du bord, dans un état d'exaltation extrême qui taisait craindre pour sa raison.

Deux fois même, on fut obligé de la maintenir sur sa couchette, par crainte qu'elle ne voulût attenter à ses jours.

Le pauvre Jacques, lui, faisait peine à voir! Et tous, à bord, prenaient en pitié, ce gentil ménage qui avait si bien su, par son amabilité, gagner les coeurs.

Mais, la cérémonie fatale l'ensevelissement du pauvre petit corps avait été fixé au lendemain. Nous allons voir les conséquences terribles de cet amour si touchant et si tendre des deux jeunes amants.

IV

Au point du jour, les passagers et les matelots, rangés en ordre sur le pont, le bérêt à la main et dans une attitude recueillie, écoutaient avec respect, les prières des morts que le vénérable commandant, des larmes pleins les yeux et faisant l'office de pasteur, récitait d'une voix forte, mais brisée par l'angoisse, au-dessus d'une petite forme blanche, posée en équilibre, sur une planche, devant un sabord grand ouvert.

C'était le petit ange, auquel on s'appropriait à rendre les derniers honneurs.

A la poupe, le pavillon était en berne, et le silence régnait à bord du paquebot qui avait stoppé. A l'une des extrémités du petit cadavre, deux gros poids de fer étaient attachés, et l'on n'attendait plus que l'ordre du vieil officier, pour précipiter le fils de Jeanne dans les flots de la mer.

La mère, trop courageuse, avait tenu, surmontant sa fatigue et son malaise, à se faire transporter sur le pont.

Elle voulait accomplir son devoir jusqu'au bout, et accompagner son enfant jusqu'aux bords de l'insondable abîme, qui, bientôt, allait le dérober à ses regards.

Les yeux hagards, les cheveux en désordre et ruisselant sur ses épaules, Jeanne poussant tout à coup un grand cri, se précipita en avant, mais pour retomber immédiatement, en éclatant d'un rire qui faisait mal à entendre, dans les bras de ceux qui l'entouraient.

V

“A Dieu va! Requiescat in pace”, avait dit le capitaine! Et, sur son ordre, le maître d'équipage donnant une légère poussée à la planche qui supportait le corps, ce dernier, entraîné par la pesanteur de deux boulets accrochés à ses pieds, s'abîma dans les flots, pour ne jamais reparaitre.

Un léger remous se produisit à la surface des eaux, puis tout se calma; et le navire reprit sa course vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent.

VI

On releva Jeanne! Et, malgré les efforts insensés qu'elle fit pour se débattre, on la porta dans sa chambre et on l'attacha solidement aux barreaux de son lit.

Et c'est alors que, voyant la raison de sa femme si attaquée, et son fils, en qui il avait mis toutes ses espérances, disparu pour toujours, Jacques, trompant la surveillance de tous, se précipita par dessus bord.

Les efforts que l'on tenta pour retrouver ses traces furent infructueux, et l'on doit abandonner tout espoir.

Le reste de la traversée fut triste, mais s'effectua par une mer plus clémente.

On arriva enfin à Montréal; et c'est sous le numéro 184 que “Jeanne la folle” fut inscrite sur les registres de l'asile des aliénés de la cité.

Les parents de Jacques ignorent la mort de leur enfant; et ceux de Jeanne ne savent pas encore le malheur qui a frappé leur fille.

Ils l'apprendront sans doute, tôt ou tard, et ne pourront s'empêcher de déplorer leur sévérité: “Cause de tous ces malheurs!!!”

F. de VERNEILLE.

Montréal, 30 janvier 1907.

LA CONFESSION D'UN JEUNE ABBE

NOUVELLE

La chaleur, tout le jour avait été accablante. Pas un souffle d'air, un soleil brûlant.

Vers le soir, après dîner, le marquis de Percueil proposa une promenade sur la rivière; là, du moins, on trouverait un peu de fraîcheur. Juliette, Marguerite, Laure, Raoul, Jean, Alfred, tout le monde voulut être de l'expédition.

A l'arrière de la yole, la marquise avec ses plus jeunes enfants; puis, se faisant face, adossées aux bordages de droite et de gauche, les jeunes filles. Raoul tenait le gouvernail; le marquis et M. l'abbé, précepteur des enfants, avaient chacun une rame, dont ils se servaient avec une adresse remarquable. Jean, qui voulait être marin, avait été, d'une voix unanime, proclamé capitaine de l'embarcation, et c'était fort divertissant de voir le bambin se promener en frappant du talon sur le pont de “son navire.”

Délicieuse et ravissante promenade.

A droite et à gauche, deux longues lignes d'arbres aux essences les plus variées, se mirant dans les eaux; peupliers élancés, platanes immenses, frênes argentés, saules pleureurs aux branches inclinées, tombant dans la rivière. Puis un fouillis indescriptible: des plantes grimpantes, des lianes, du chèvre-feuille, le buisson noir, le coudrier, l'aubépine; tout cela se mêlant, s'enlaçant, s'étouffant, formant un sombre mur de verdure. Sur les bords, de vigoureuses touffes de jonc; un peu plus loin, des nénuphars aux larges feuilles, aux fleurs capitales.

Le soleil sur son déclin, entouré de nuages vaporeux vivement colorés, rougissait l'horizon, et ses rayons expirants jetaient à la surface des eaux des teintes dorées. A chaque coup de rame l'eau jaillissait et tombait, brillante et nuancée, en une pluie de diamants. Dans les arbres sur les feuillages, les tons les plus divers, se fondant, s'harmonisant; des effets de lumière à désespérer Fromentin ou Corot. Parfois, la rive dégarnie laissait voir des prairies, de gras pâturages, des troupeaux paisant sous la garde d'un enfant. Les grands boeufs, au fanon traînant, ruminaient mélancoliquement, étendus dans l'herbe et fixaient leurs grands yeux étonnés, doux et bons. Plus loin, dans un chemin creux, une noce campagnarde, son ménétrier en tête, riait, chantait, folâtrait, couvrait presque les sons aigres et discordants que le musicien tirait de son crin-crin enrubanné. Sur le pont, en aval, une lourde charrette chargée de foin, trainée d'un pas lourd et tranquille. Juchée en haut de la pyramide, une femme avec deux enfants, un panier, des fourches, des rateaux. En avant du véhicule, un homme, chaussé de gros sabots, une longue gaule sur l'épaule, se tournait, s'arrêtait de temps en temps, levait son aiguillon et criait d'une voix rauque:

—Ha, ha! donc Lauret! Ha! donc Caubet! Saisis, sans doute, par le calme et la douce

beauté du paysage, les promeneurs gardèrent d'abord un assez long silence. Puis, chacun se fit part de ses impressions; la conversation devint générale.

—Pour moi, dit la marquise, je trouve ces sites charmants, mais de beaucoup je leur préfère les roches amoncelées, les paysages sauvages.

—Je ne partage pas entièrement votre avis, madame la marquise, observa le jeune abbé, je dois dire cependant que, tout en admirant beaucoup le pittoresque entassement des rochers et des sites primitifs, je suis loin d'être insensible aux beautés qui nous entourent.

—Vraiment! dit le marquis en intervenant à son tour. Vous êtes donc un rêveur, monsieur l'abbé?

—Hélas! qui ne l'est à ses heures! Joyeux ou triste l'homme rêve bien souvent, tantôt exagérant ses joies, tantôt grandissant ses douleurs par un effet de son imagination surexcitée. Rarement l'esprit tient le juste milieu; rarement il demeure dans le vrai dans la réalité; le plus souvent il est débordé, entraîné bien loin, et alors c'est le rêve avec ses douceurs ou ses amertumes, c'est l'âme transportée dans des régions qui ne sont pas les siennes, régions où elle se plaît et s'oublie, même dans la douleur. Sages sont ceux qui ne séjournent pas trop longtemps au pays des rêves! C'est là, du

moins, ce que m'apprit le vénérable vieillard à qui je dois mon éducation.

—Vous nous avez souvent parlé de M. Junière, dit le marquis, et je vois bien que la philosophie ne lui était pas plus étrangère que tout le reste. Vous avez été bien heureux de rencontrer un tel maître!

—Après Dieu, c'est à lui que je dois ma vocation.

—Vraiment! répartit la marquise, j'aurais cru, au contraire, que dans une vocation comme la vôtre, l'élément humain ne devait entrer pour rien?

L'objection de la marquise de Percueil était de celles qui ouvrent un champ assez vaste à la discussion. Le jeune abbé avait la réplique facile; la réfuter lui eut été chose simple; mais, outre qu'il évitait en toute circonstance de faire parade de son savoir, il crut devoir éviter à ses auditeurs l'aridité d'une longue dissertation.

—Sans doute, fit-il, mais on peut être conduit au but par des voies différentes, et Dieu se sert quelquefois des hommes pour arriver à ses fins.

—Si je ne craignais d'être indiscrete, reprit la marquise qui éprouvait un réel plaisir à entendre parler le jeune professeur, je vous prierais de nous raconter ce que vous savez de M. l'abbé Junière et comment vous avez été amené à embrasser la carrière ecclésiastique.



Délicieuse et ravissante promenade.

—Bien volontiers, madame la marquise.

L'abbé commença :

J'avais environ douze ans quand je connus M. Junière, curé de Saint-Maximien. C'était en de bien tristes circonstances! Je me rappelle encore avec effroi cette nuit terrible où, succombant à de longues souffrances, mon père mourut. Le malheur était grand, la ruine complète. Qu'allait-on devenir? Ma mère demeurait seule, sans ressources, avec un enfant!

C'est alors que l'abbé Junière vint à nous et fut notre providence. Ah! je n'oublierai jamais ce jour! Ma mère, désolée, était assise près de l'âtre, la tête dans ses mains, pleurant en silence. D'un oeil morne, éteint, elle considérait parfois ce lit vide auprès duquel elle avait fait au mort sa dernière veillée. Quand le prêtre entra, tout dans son maintien, dans sa démarche, respirait une gravité qui frappa vivement mon imagination d'enfant. De haute taille, un peu courbé par l'âge, une physionomie douce, bonne, distinguée, l'abbé Junière avec sa couronne de cheveux blancs m'apparut semblable à ces patriarches sereins et majestueux qu'on voit sur les vitraux d'église. Ses yeux vifs, son regard droit et clair me gênaient bien un peu; mais, quand je l'entendis parler, toutes mes craintes s'envolèrent. Sa voix chaude, sympathique, un peu lente, était comme une caresse. Et puis comme il savait consoler! Rien qu'à l'entendre, ma mère rassérénée reprit espoir. Il parlait de Dieu qui éprouve ceux qu'il aime; il disait que le Ciel doit récompenser un jour ceux qui auront souffert avec patience, résignation et courage...

Tout cela était nouveau pour moi. Je ne comprenais guère, mais je sentais que ce bon vieillard disait quelque chose de grand et de beau, et déjà dans mon coeur naissait le désir de lui ressembler, d'être prêtre un jour. Ce qui acheva de me gagner, ce fut quand, ouvrant ses deux grands bras, il m'appela "son enfant". Je n'y tins plus et je me précipitai, éperdu, sur sa poitrine, en versant d'abondantes larmes.

—Doucement, doucement, petit, me dit-il au bout d'un moment.

Et, d'un geste plein de bonté il m'écarta, détournant à demi la tête pour passer la main sur ses yeux.

Les hommes forts n'aiment pas à montrer qu'ils pleurent; mais j'avais vu son geste furtif, et cette larme du vieux prêtre, je ne l'oublierai jamais!

L'adoption fut complète. L'abbé Junière me prit avec lui; je devins son élève. Les progrès furent faciles, car il avait une clarté, une netteté, une précision telle qu'il suffisait de lui avoir entendu exposer quelque chose pour le retenir aussitôt.

Esprit très cultivé, orné des connaissances les plus diverses, travailleur infatigable, chercheur dans toute la force du terme, l'abbé Junière ne s'en tenait pas comme la plupart de ses confrères à la théologie. Il jugeait que rien ne doit demeurer étranger au prêtre et que, plus il s'élève au-dessus du commun, plus il a de ressources pour faire entrer la vérité dans les esprits. Je me rappelle encore l'impression étrange que produisit sur moi la visite que nous fîmes ensemble à son laboratoire de chimie. Cela vous semble surprenant, n'est-ce pas, un laboratoire de chimie dans un petit presbytère? C'est cependant bien exact. La lecture du bréviaire achevée et la visite aux malades faite, c'est là que l'abbé Junière passait plus souvent ses heures de délassement.

J'avais lu des histoires d'alchimistes, de nécromans, de magiciens. Quand je vis tous ces appareils aux formes bizarres, je ne pus m'empêcher de frissonner: cornues, ballons, alambics, éprouvettes, tubés en U, tout cela me parut diabolique. Je n'osais remuer, de peur de provoquer quelque apparition fantastique, tandis que l'abbé allait et venait, expliquant, dé-

crivant, sans même se douter de mon trouble plein d'effroi.

—Tu vois, petit, ce liquide blanc comme du lait? C'est de l'azotate de mercure. J'y verse une solution d'ammoniaque incolore, n'est-ce pas, qu'est-ce que j'obtiens?... Quelque chose qui va t'étonner: un précipité noir!

Pour étonné je l'étais, je vous assure. J'étais même plus que cela, et je me demandais si ce grand M. Junière ne possédait pas un pouvoir surnaturel? je vous ai dit que le désir du sacerdoce me vint en entendant le curé de Saint-Maximien parler de Dieu, des âmes, des souffrances. C'est surtout en le voyant agir que ce désir grandit et se développa. Indulgent aux autres, sévère pour lui, sa vie était réglée comme celle d'un soldat, et jamais il ne dérogeait à ce qu'il appelait ses habitudes. Elles devaient cependant être bien pénibles pour un vieillard! Toujours debout à cinq heures du matin, il ne se couchait jamais avant onze heures du soir. Comme ses journées étaient bien remplies! Deux choses seulement: l'étude et les travaux du ministère.

—Tu me remplaceras, n'est-ce pas, petit, quand je serai devenu trop vieux pour m'acquiescer de mes fonctions de curé? Tu me donneras une place auprès de toi; nous vivrons encore ensemble. Seulement les rôles seront changés; je suis ton professeur, ton maître, aujourd'hui; tu deviendras le mien alors. Tu m'apprendras les choses nouvelles; car, vois-tu, nous sommes dans un siècle de grand progrès et les découvertes se succèdent. Tu me tiendras au courant. Ah! l'étude! l'étude! Pourquoi faut-il que la vie soit si courte?

Erudit et savant, l'abbé Junière est aussi un excellent prêtre, mettant lui-même en pratique tout ce qu'il prêche aux autres. Aussi, est-il aimé comme un père dans sa modeste paroisse de Saint-Maximien. Obligeant et serviable pour tous, d'une charité sans bornes, il préférerait manquer du nécessaire que de laisser un des siens souffrir. Et puis quelle délicatesse! quelles précautions pour ne point humilier ceux qu'il oblige!

—"La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne." Retiens bien cela, petit.

"Tâche de paraître l'obligé quand tu fais du bien à quelqu'un."

Il me disait aussi:

—"L'aumône n'appauvrit pas, elle enrichit."

Vois, la terre; on lui confie quelques grains de blé, elle rend au centuple et il faut de vastes greniers pour contenir les riches moissons. Confions aux pauvres! Donnons, donnons toujours; Dieu nous récompensera plus tard!

Voilà longtemps déjà que j'ai quitté le presbytère de Saint-Maximien, où je ne fais qu'une apparition chaque année à l'époque des vacances; mais je n'ai pas oublié le bon curé et plus que jamais je songe au jour heureux qui nous réunira de nouveau, cette fois pour ne plus nous quitter. Toujours le même, malgré ses soixante-seize ans sonnés, l'abbé Junière m'attend avec impatience. Encore deux ans et je lui dirai:

—Me voilà, je vous reviens. Reposez-vous, maintenant; vous avez assez travaillé.

Quelle joie aussi pour ma mère! Après tant de souffrances, tant de dures épreuves, voir enfin ses rêves réalisés: voir son fils prêtre! vivre avec son fils après une si longue séparation!

Le jeune abbé s'arrêta. Il venait d'achever sa confession ou, pour mieux dire l'histoire de sa vocation.

Le marquis et la marquise le remercièrent chaleureusement.

—Vous nous avez vraiment intéressés, M. l'abbé, fit Mme de Percueil et, quand je dis "vraiment", notre opinion est sincère. Ce n'est point un compliment banal. Quelle belle âme que ce prêtre qui vous a élevé! et combien sera heureuse votre excellente mère le jour de votre

ordination! Encore une fois, merci de cette confession aussi touchante que pleine d'intérêt.

Toujours la barque de son mouvement lent et doux se laissait bercer, suivant le faible courant. La rive maintenant était déserte et ne laissait entendre que le clapotis assourdi de l'eau dans les herbes. Le soleil avait disparu, et graduellement s'éteignaient les dernières lueurs crépusculaires. La brise soufflait, légère, mettant par intervalles un frisson dans les peupliers et les saules.

BIBLIOGRAPHIE

Armorial des prélats français du XIXe siècle, par le comte de Saint-Sand, inspecteur de la Société française d'archéologie, membre du Conseil héraldique de France; ouvrage orné de la gravure de 350 blasons. Paris, H. Daragon, libraire éditeur, rue Duperré No 30, et chez l'auteur, château de la Valouze par La Roche-Chalais (Dordogne).

Voici un ouvrage récemment paru, auquel nous voudrions pouvoir consacrer plusieurs colonnes de l'Album Universel, pour mieux le faire connaître à ses nombreux lecteurs. Dans ce volume, admirablement imprimé, figurent tous les prélats nés Français, promis, préconisés, bénits, nommés entre 1802 et 1900 inclus. Parmi eux se trouvent un certain nombre de prélats américains. A part une introduction dans laquelle l'éminent auteur, qui s'honore à juste titre, de descendre plusieurs fois de nos rois de France, rappelle que son ouvrage, sous une forme simplement héraldique, ne laisse pas que de donner des aperçus sur l'admirable mouvement religieux du XIXe siècle, et même sur certains côtés de son histoire ecclésiastique, et présente un essai sur les armoiries et les dignités prélatrices françaises au XIXe siècle; il traite dans une première partie, des armoiries en général, des sceaux, emblèmes et ornements extérieurs de l'Ecu, de la mitre, croix, pallium, devises; dans une seconde partie, des cardinaux, archevêques et évêques, résidentiels, sans sièges, chanoines de Saint-Denis, titulaires, vicaires apostoliques, résidentiels en missions, des abbés, prélats romains, protonotaires apostoliques, auditeurs du Rôle, prélats domestiques, camériers secrets et d'honneur, chanoines; enfin une troisième partie donne la liste des ouvrages traitant de la biographie et surtout du blason des évêques de France.

L'ouvrage du comte de Saint-Sand donne, successivement, par ordre alphabétique des diocèses de France, des notices et descriptions des armoiries de tous les archevêques et évêques résidentiels, des cardinaux sans sièges, des évêques en Europe, des évêques titulaires, auxiliaires, etc., en France; des évêques missionnaires non congréganistes, capucins, dominicains, jésuites, lazaristes, maristes, des missions étrangères, Pères Blancs d'Afrique, oblats, missionnaires du Sacré-Coeur, pères du Saint-Esprit, salésiens, bénédictins, olivétains, chanoines réguliers, cisterciens, trappistes, prémontrés, prélats romains, abesses, etc.

Nous recommandons particulièrement ce précieux travail qui devrait trouver une place d'honneur dans les bibliothèques des évêchés, des séminaires, communautés religieuses ou même presbytères, et nous félicitons M. le comte de Saint-Sand d'avoir composé un livre aussi intéressant.

M. chanoine d'AGRIGENTE,
Vicaire Général.

SOUVENIR D'ALSACE

NOUVELLE

C'était par une chaude nuit d'été. On entendait au loin l'orage qui grondait. Au mugissement du vent se mêlait le bruit du canon. Le ciel était déchiré par les éclairs qui souvent se confondaient avec les lueurs de la poudre.

L'ennemi bombardait Wissembourg, et le village de *** était occupé par l'arrière-garde prussienne. Une des rares demeures encore habitées était celle de la vieille Méryen. Elle veillait seule avec ses chères reliques: un vieux fusil accroché au-dessus de l'antique bahut; plus loin, un crucifix aux côtés duquel se trouvaient deux portraits jaunis par le temps; sur l'un d'eux, un prêtre; sur l'autre, un soldat. Sous ce dernier, la croix des braves entourée poétiquement d'une couronne de fleurs d'orange. Ce cadre s'harmonisait admirablement avec notre Alsacienne. Grande, sèche, et

semblait aux sapins de son pays. Sans doute, plus d'une larme avait creusé de profondes rides sur son visage; mais la souffrance n'avait pas réussi à faire plier sa taille fière. Dans ses yeux brillait une énergie peu commune.

La mère Méryen travaillait tristement, lorsque le bruit d'une porte lui fit lever les yeux.

—C'est toi, Suzelle?

—Oui, mère, dit une voix jeune et émue.

C'était presque une enfant qui venait de parler: seize ans à peine, plutôt grande, avec des cheveux noirs et de grands yeux bleus, tour à tour tendres et fiers, quelque peu rêveurs même. Sur son pittoresque costume d'Alsacienne brillait un médaillon d'où se détachait le portrait d'un jeune homme.

Cette gracieuse apparition faisait contraste avec la triste maison. Suzelle ressemblait à ces douces fées voyageuses qui sèment la poésie partout où elles passent. En ce moment pourtant, elle était plutôt l'ange de la douleur; son visage était noyé de larmes. Son Frantz bien-aimé combattait dans cette nuit terrible. Réfugiée auprès de Méryen, elle se rappelait qu'orpheline, bien jeune, elle avait été recueillie par cette excellente femme, et qu'elle n'avait jamais quitté son compagnon d'enfance, ce Frantz, fils de Méryen.

Leur amitié, avec le nombre des années, s'était changée en un sentiment plus fort et plus tendre. La guerre éclatant, malgré leur jeunesse, ils échangèrent leurs promesses.

La jeune fille se sentait mourir de douleur: la sombre énergie de celle qu'elle nommait sa mère soutenait seule son courage.

—Prions, avait dit Méryen, en entendant le bruit du canon.

Les deux femmes à genoux, après avoir prié, se relevèrent plus calmes et plus fortes.

Au dehors, l'orage et le canon faisaient toujours rage. Minuit venait de sonner lentement au beffroi lorsque la porte, violemment ébranlée par des coups de crosse, céda brusquement. C'étaient les Prussiens. Méryen, apercevant du sang sur leurs habits, frissonna en pensant que c'était peut-être celui de son fils.

—Femmes, donnez-nous tout ce que vous avez, dit grossièrement un officier; et, s'installant en maîtres, ils se firent servir par les deux femmes.

—Ah! reprit l'officier, si les Français sont des braves en combattant, il en est aussi qui sont des lâches. Un soldat français, arrêté par un des nôtres, portait des dépêches. Pour avoir la vie sauve, il nous les a remises sans difficulté et nous a même indiqué la route de ce village. Je lui ai demandé son nom, afin de savoir quel était le poltron qui trahissait sa patrie. Frantz, a-t-il dit en s'enfuyant.

Méryen, qui avait prêté une oreille attentive à ce récit, pâlit en entendant ce nom. Elle se contint, ne croyant pas son fils capable d'un tel crime.

Les Prussiens ayant fait main basse sur tout ce qui se trouvait dans la pauvre cabane, se remirent en marche.

La porte se rouvrit avec précaution et donna passage à un jeune homme à la figure bouleversée.

—Sont-ils encore là? dit-il d'une voix tremblante.

Méryen, pâle et rigide, le saisit par le bras, et lui dit d'une voix dure:

—Dans ma famille, on ne tremble que devant la honte; et son regard perçant le fouilla jusqu'au fond de l'âme.

—J'ai trahi, dit Frantz à voix basse.

—Je te maudis, clama Méryen en repoussant son fils. Puis elle s'enfuit de sa demeure.

Alors Frantz comprit sa honte et sentit qu'il n'avait plus de mère.

Dans sa détresse, il songea à Suzelle. Celle qui avait assisté à cette scène, était muette

d'horreur. En voyant Frantz s'avancer vers elle, elle recula d'effroi.

—Suzelle, dit alors Frantz, me repoussez-vous aussi? N'aurez-vous aucun égard pour mon repentir? Car, c'est pour toi, ma Suzelle bien-aimée, que j'ai trahi le France. Mon amour pour ma douce Suzelle a été plus fort que mon amour pour la Patrie.

Suzelle se sentit fléchir; elle revoyait son enfance, tous deux jouant ensemble, son Frantz toujours bon et dévoué pour elle; et la lutte continuait dans son coeur. Lorsque ses yeux se portaient sur le portrait du vieux soldat, elle se rappelait tous les récits d'honneur de cette vaillante famille que lui avait maintes fois racontés Méryen dans les longues soirées d'hiver; et, en son coeur, elle se dit: Je serai digne de ceux qui m'ont aimée. Et, moi aussi, je repousserai le lâche.

—Vous savez, lui dit-elle d'une voix amère, la douleur que j'ai eue de vous voir partir. Je savais que vous pouviez mourir; mais j'aurais moins souffert de vous voir mort à mes pieds que de vous voir la honte au front. Mon amour est changé en haine, et, comme votre mère vous a maudit, je vous maudis à mon tour.

—C'est trop, dit Frantz. Entendre ces paroles de votre bouche, c'est mourir deux fois. Et il sortit comme un fou.

Après avoir erré plusieurs heures dans la campagne maintenant déserte, il heurta du pied un cadavre; il s'arrêta épouvanté. Que voyait-il? Le corps de sa mère percé de part en part.

L'Alsacienne, après avoir maudit son fils, s'était enfuie en emportant le vieux fusil de son Frantz à elle, ayant l'idée bien arrêtée de racheter dans le sang la lâcheté de son fils. Sachant que l'arrière-garde prussienne passerait sur la route, elle résolut de se blottir derrière un vieux tronc d'arbre et de tirer sur l'ennemi. Bientôt, elle avait été découverte et condamnée à être passée par les armes.

Pourtant l'officier prussien qui commandait avait, lui aussi, une mère; et il se sentit ému jusqu'aux larmes devant cette femme si courageuse et si ferme. Il voulut la sauver.

—Servez-nous de guide à travers la campagne, lui demanda-t-il; ce sera votre rançon.

—Je n'ai jamais menti, répliqua-t-elle. Et croisant ses bras sur sa poitrine, elle avait dit simplement:

—Je suis prête.

Frantz, à la vue du cadavre de sa mère, sentit le remords et la honte envahir son âme. Ses yeux encore grands ouverts avaient l'air de lui tracer son devoir. Il chassa loin de lui l'idée du suicide, et, s'agenouillant auprès de sa mère, il lui murmura:

—Pardonne, pardonne, et je te jure d'expier, de me rendre digne d'être encore ton fils.

Quelques années après notre malheureuse guerre de 1870, un souffle d'expédition lointaine passa sur notre France: la guerre avec le Tonkin était résolue. Les premiers régiments appelés furent ceux d'Afrique dont les soldats étaient déjà acclimatés au brûlant soleil des tropiques. Dans la légion étrangère se trouvait Frantz qui s'était réengagé après Sedan. Il fut désigné dans les premiers partants. Il avait obtenu un congé pour revoir une dernière fois son pays natal. Il voulait revivre les heures cruelles de sa jeunesse et s'agenouiller sur la tombe de sa mère.

Le petit village de *** avait repris sa tranquillité; le modeste cimetière était toujours bragé par les grands sapins noirs.

Frantz n'eut pas de peine à trouver l'humble croix de Méryen. Son coeur battit violemment, car, près de cette tombe, se trouvait une femme agenouillée. Il la reconnaissait bien, quoique ce ne fût plus la frêle enfant d'autrefois.

Que lui dirait-elle cette Suzelle qui était toujours la fiancée de son coeur? Allait-elle encore

lui jeter son mépris à la face? ou lui donnerait-elle une parole d'espérance sinon de pardon.

En ce moment, Suzelle, ayant fini sa prière, leva les yeux; et, apercevant Frantz, elle lui dit d'une voix triste:

—Je sais que c'est un adieu que vous venez lui faire. Vous avez déjà souffert; mais plus la faute est lourde, plus l'expiation doit être grande. Vous devez reconquérir doublement l'honneur pour être digne d'être appelé encore le fils de celle qui a donné sa vie pour la Patrie.

Frantz écoutait morne; il gardait pourtant une lueur d'espérance.

—Mais, vous, Suzelle, vous, dit-il, ne me donnerez-vous point une parole de pardon?

—Si, mon ami; je vous dirai que mon âme suivra toujours la vôtre, et que mon coeur saignera de toutes vos souffrances. Pas un jour ne passera sans que ma prière demande à Dieu de vous laisser revenir dans cette France bénie.

Dès les premiers engagements au Tonkin, le bruit de la mort de Frantz courut dans le pays.

Suzelle sentit qu'elle n'avait plus rien à regretter sur la terre. Son âme se réfugia vers Dieu. Elle résolut de vouer le reste de sa vie à cet ordre admirable des Filles de Saint-Vincent de Paul qui permet aux soeurs et aux fiancées des soldats de les soigner sur le champ de bataille.

Suzelle entra donc au couvent. La supérieure reconnut bien vite en elle un dévouement prêt à toutes les épreuves. Elle fut envoyée auprès de nos malheureux soldats d'Orient.

Peu de temps après son arrivée à Hanoï, elle se fit remarquer par sa douceur, et par la manière dont elle savait compatir aux maux et adoucir la fin de ces malheureux qui mouraient loin de tous ceux qui leur étaient chers. On sentait qu'elle avait connu la souffrance, et bientôt la petite soeur alsacienne était demandée par tous nos braves.

Un jour, on apporta pâle et défiguré, un homme jeune encore; il était mortellement blessé. Soeur Suzelle voyant un nouveau blessé à consoler, fut vite près de lui. Mais quelle ne fut pas sa douleur en reconnaissant son Frantz qui allait mourir. Au moins, aurait-elle l'âpre consolation de lui fermer les yeux. Et elle remercia Dieu qui l'avait placée sur le chemin du mourant.

Bientôt celui-ci ouvrit les yeux; et, sentant une douce main qui le soutenait, il crut faire un rêve béni. Il lui sembla voir sa Suzelle plus belle que jamais, et on l'entendit murmurer:

—Notre amour était trop grand pour la terre.

A ce moment, le général Négrier aperçut le groupe qui entourait Frantz. Il s'en approcha, et plaça sur son lit la croix de la légion d'honneur, cette croix qui le mettait au-dessus des plus braves.

Frantz fit un geste pour la repousser, disant:

—Si vous saviez, si vous saviez!

Et le général élevant la voix, lui dit:

—Je sais que vous êtes un héros. Depuis le premier jour vous avez toujours été sur la brèche, et vous portiez si haut l'amour du drapeau, que la France perd en vous un de ses enfants pour qui la Patrie est au-dessus de tout.

Suzelle, en entendant ces mots, se rapprocha de son ami et lui dit:

—Meurs heureux, meurs tranquille. Ta mère te pardonne, et ta Suzelle te bénit. Cette croix que tu as si vaillamment gagnée, je la porterai à cette mère que nous avons tant aimée.

Frantz, avec un paisible sourire, murmura encore:

—Adieu! et il rendit le dernier soupir.

Soeur Suzelle a tenu sa promesse. Elle est revenue déposer cette croix sur l'humble tombe; et plus que jamais elle s'est dévouée à ceux qui souffrent et à ceux qui pleurent.

POUR NOS LECTRICES



Robe du soir pour jeune femme; crêpe de Chine banane. Jupe-corselet bordée d'un haut volant de guipure incrustée de velours banane et rebrodée de plusieurs tons verts. Sur le corsage pris dans une haute ceinture drapée en velours vert, une draperie de velours remonte et se noue devant. Berthe plate assortie au volant et bordée d'une ruche minuscule en mousseline de soie ou en ruban de satin; de même sur la tête un volant (voir le dos). La manche est un très petit ballon.

Les lainages rayés et les quadrillés fournissent de charmantes combinaisons. Voyez notre figure 1. Le délicieux trotteur pour les courses matinales et pour les exercices du sport amusant qui nous occupe! Ces costumes à plusieurs fins doivent se trouver dans la garde-robe de toutes les femmes. Il est en gros lainage Suède quadrillé de fils havane. La jupe-corselet peut s'orner de plusieurs manières, soit avec du drap marron clair, soit avec des galons de diverses largeurs, soit avec du velours ou de la fourrure sombre. Un large ourlet de fourrure, un rouleauté, séparés par un intervalle de vingt centimètres, seraient d'une grande élégance. Si l'on emploie le drap, le velours ou le galon, il faut toujours en choisir la teinte dans la gamme des fils de carrelage. Supposons un tissu bleu et vert, la garniture sera bleu foncé ou vert sombre; un tissu gris quadrillé ton sur ton, les biais seront du gris le plus soutenu; un tissu bois et amande ou mousse, les biais seront bois. Ces indications peuvent servir de guide.

Les ailes, les couteaux, les fantaisies palmées, les noeuds et les choux de rubans et de velours unis ou écossais garnissent de préférence les chapeaux destinés aux sports. Les aigrettes floues, les fleurs, les grappes de raisin sont trop fragiles. Les grands chapeaux sont incommodes et donnent trop de prise au vent augmenté par la rapidité des mouvements et de la course. Une voilette un peu épaisse préserve bien de l'action du hâle et des morsures de la bise, mais beaucoup de patineuses la suppriment parce que le froid congelant, à sa sortie, l'air expiré, la dentelle ou la gaze sont vite mouillées et plaquées sur le visage de façon très désagréable. Gants un peu épais et bottines solides.

Blanche Valmont, dans "La Mode Nationale"

L'HIVER

Qu'il est hideux l'hiver sur la haute montagne!
Il faut le voir venir, lugubre et vous troublant!
Hier... c'était encor le printemps souriant...
Aujourd'hui: c'est le deuil, et la mort l'accompagne.

Qu'est-ce que l'hiver, la chaleur, le froid, le vêtement ?

1° La bise souffle, siffle, stridente, on entend ses gémissements à travers portes et fenêtres; la nature alanguie est mourante, un silence morne pèse sur les vastes campagnes: les arbres recueillis, les forêts gelées, sont plongées dans un silence glacial: leurs branches sont nues, pendantes et engourdies, pas de feuilles, plus de fleurs, plus de chants... Voici venir l' "Hiver grelottant, à pas lents, vers quelque foyer ardent, s'avançant appuyé sur un bâton ferré, cheveux longs et crépus de givre, barbe blanche glacée, le front couronné de frimas, le nez gelé, les joues creuses, hâles; de sa fourrure sombre, triste, qu'il secoue, tombent des flocons de neige... Brrrr! qu'il fait froid! C'est la vie qui meurt; c'est la mort qui avance... Pour le poète, pour le commun, voilà ce qu'est l'Hiver, c'est la saison la plus âpre, la plus froide de l'année, depuis le 1er décembre au 1er mars environ. Mais est-ce bien cela l'Hiver? Jetons un regard plus profond dans l'espace.

L'Hiver, astronomiquement, c'est le temps que le soleil, passé au-delà de l'équateur, met à revenir du tropique du Capricorne à l'équateur, soit du 21-22 décembre au 21-22 mars. Pendant ce temps, la température, c'est-à-dire la chaleur est le moins élevée de l'année. Et pourtant à ce moment, ou périhélie, le soleil est plus près de



Robe de ville; quadrille havane sur fond suède. Jupe à gros plis devant et dos, à plis cousus autour sur une certaine longueur. Entre les plis sont disposées des bandes de velours havane qui simulent des panneaux. Boléro plissé et garni comme la jupe (voir le dos). Le gilet croisé est en soie brochée suède, rebrodée dans les tons verts. Ceinture de velours havane; parement de soie et velours à la manche courte.

nous d'environ 8 millions de kilomètre: sur 150 millions, distance moyenne. Mais l'intensité de la chaleur varie proportionnellement à l'inclinaison des rayons frappant une surface. Plus ils sont verticaux, plus ils sont chauds. Ainsi, le matin et le soir, le soleil nous chauffe moins qu'à midi, parce que ses rayons nous arrivent bien plus obliquement. De même l'Hiver, lorsque le soleil est dans l'hémisphère boréal, ses rayons nous arrivent obliquement dans notre latitude. Il traverse une couche d'air plus obliquement, ils dévient et se perdent davantage. De plus, la terre, moins échauffée, restitue moins de chaleur par rayonnement.

2° Qu'est-ce que la chaleur? Qu'est-ce que le froid? La nature de la chaleur nous est inconnue en elle-même. Longtemps, on l'a considérée comme un fluide appelé calorique, fluide subtil, impondérable, immatériel, inégalement répandu et diversement absorbé par les corps, se répandant par rayonnement à travers les espaces célestes sans s'y perdre. De même pour le froid, on en avait fait un fluide appelé frigorique. Aujourd'hui, la physique les considère comme le résultat du mouvement moléculaire des corps en mouvement ou en combustion par l'oxygène. C'est une des formes de l'énergie, l'agent d'une foule de transformations, physiques, chimiques, physiologiques pour les animaux et les végétaux. Sans elle, la vie terrestre serait suspendue. La dilatation, la contraction, le passage aux états sec, liquide, gazeux, ou vaporeux, sa propagation par la conductibilité de la matière, son rayonnement à travers le vide et les corps diathermanes comme la lumière: telles sont les propriétés de la chaleur, lumineuse ou non. Physiologiquement c'est une sensation relative de bien-être, d'expansion favorable à l'activité vitale lorsqu'elle n'est pas trop forte; le froid au contraire nous donne plutôt la sensation de restriction, il tend à

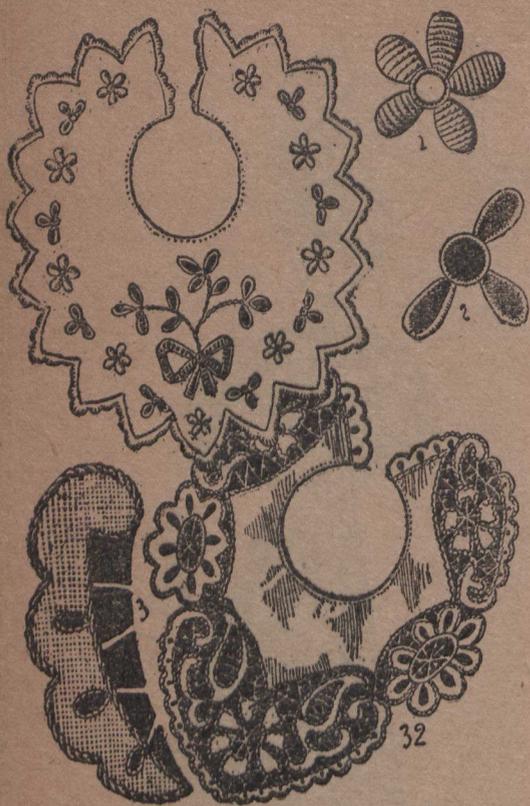
CHRONIQUE DE LA MODE

Patinage. — Le costume de patinage n'est pas quelconque. Il doit être bien approprié à son but sous peine d'alourdir ou de gêner les mouvements.

La forme la plus convenable et la plus seyante, c'est celle du trotteur. Jupe écourtée, dégageant bien la cheville, de façon à ne pouvoir, en aucun cas, s'accrocher dans les patins. L'ampleur doit être suffisante pour assurer l'aisance des mouvements. Une jupe trop évasée serait gênante; trop étriquée, elle entraverait les exercices. Pas de garnitures fragiles, pas de volants exposés à se déchirer dans les vire-voltes des groupes. Des plis, des piqûres, des biais, des pattes, des galons sont choisis de préférence. Les plus coquets ont des appliques de velours de couleur, des galons brodés imités, des broderies de cachemire de l'Inde ou des broderies orientales. Les rouleaux et des bandes de fourrure sont très en vogue.

Le boléro et la petite veste ou le court paletot se partagent les préférences des élégantes: le paletot en caracul ou en loutre est d'un grand chic. La suprême recherche est la robe tout en caracul, ce beau caracul très plat, très lustré qui est le plus apprécié cet hiver. Il a même détrôné l'astrakan dont l'aspect est sévère, un peu triste ou vieillot. Doublée de zézana ou de satin, une jupe en caracul n'est pas d'un poids excessif, d'autant qu'elle se fait assez étroite et peu longue.

Mais ce n'est pas à la portée de tous les budgets de toilette. On se rabat, en général, sur les lainages: lainages anglais, grosses cheviottes, serges, cachemires, draps, sans oublier les velours, surtout les velours côtelés, qui, étant garnis de bandes de fourrure, composent de ravissants et luxueux costumes de patinage sans être d'un prix trop élevé.



BAVOIRS BRODES

Le premier bavoire est en toile fine, à grands festons dans l'intérieur desquels on brode des petits motifs au plumetis et à l'anglaise, comme l'indiquent les Nos 1 et 2. L'intérieur du No 1 est orné au centre d'un motif léger en broderie anglaise. Le No 2 est également en toile. La broderie est en Richelieu avec feston cordonné et orné à l'intérieur de petits oeillets en broderie anglaise.

paralyser les fonctions organiques par sous-traction de chaleur. Le frisson est une sorte de réaction fermant les pores et donnant la chair de poule, ou râtinement de la peau. L'impression de froid que nous ressentons ne dépend pas absolument de la température du corps, mais plutôt de la quantité de chaleur qui nous est enlevée en un même temps.

Les fonctions physiologiques, animales ou végétales, sont liées à un certain degré de température plus ou moins constante et indépendante des circonstances extérieures. Chez les animaux à sang chaud la température se tient entre 35 et 43 degrés centigrades environ, 37 pour l'homme, 35 à 40 pour les mammifères en général, 39 à 43 pour les oiseaux. On appelle animaux à sang froid, ceux dont les fonctions de la vie physiologique sont liées à une température variable et intermittente. Insuffisamment armés contre l'ambiance thermique, ils sont obligés de la suivre plus ou moins. Leur régulation calorique est imparfaite, ils s'engourdisent : tels les hibernants comme la marmotte, l'ours brun, le hérisson, la chauve-souris, etc.

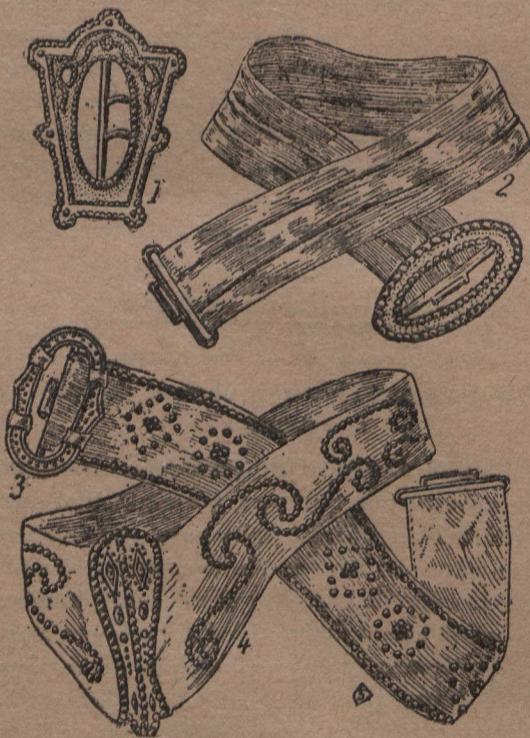
Les anciens considéraient la chaleur comme innée; Van Helmont l'explique par le mélange opéré, dans le coeur, du soufre et des sels volatils du sang. Halès la considère comme le résultat du frottement du sang contre les parois des vaisseaux sanguins. Lavoisier, ayant établi la composition de l'air en 1777 ramena sans la bien comprendre la respiration à la combustion du charbon et de l'hydrogène; or ce n'est pas au niveau des poumons, comme il le croyait, mais dans l'intimité des tissus que se font les combustions organiques. De plus, ces combustions, sources de chaleur animale, grâce à l'oxygène, ne consistent pas uniquement dans les oxydations, mais dans des dédoublements, des hydratations, des fermentations, des transformations multiples des aliments et des éléments du sang et de ses molécules, de sorte que ce n'est pas à un feu, mais plutôt, selon Claude-Bernard, à la fermentation d'une cuve de brasseur, en ébullition, dégageant de la chaleur, qu'il faut comparer cette combustion des aliments.

Cela permet aux muscles d'entrer en activité pour dépenser cette chaleur en travail. Mais si les animaux produisent ainsi de la chaleur et que leur température reste constante à l'intérieur, il faut que cette production soit compensée par une perte constante et qu'un mécanisme maintienne l'équilibre entre la production et la dépense. Le mécanisme, c'est le système nerveux qui règle la vascularisation intime par des nerfs vaso-moteurs, constricteurs ou dilatateurs, sous la dépendance des centres nerveux, agents producteurs de chaleur ou d'action calorifique et frigorifique. C'est en opérant la dilatation ou la constriction des vaisseaux amenant plus ou moins de sang chaud à la peau ou se fait le rayonnement, qu'ils augmentent ou diminuent par cette vaso-motricité, la déperdition plus ou moins grande de calorique sous l'influence du travail musculaire, de la chaleur ou du froid.

3° On lutte encore contre le chaud ou le froid, par la diminution ou l'augmentation des combustions intérieures. L'abaissement de la température extérieure détermine une augmentation dans l'intensité de la respiration et des combustions chimiques; dédoublement de corps composés, recompositions diverses des éléments des corps, par l'oxygène. On inspire d'autant plus abondamment le gaz oxygène que le froid est plus intense et se condense davantage. L'alimentation doit donc être en augmentation si l'on veut accroître les combustions et la chaleur. Ce sont surtout les corps gras qui donnent avec les hydrates de carbone ou féculents, de la chaleur. Les Lapons, les Esquimaux consomment beaucoup d'huile.

Dr ROSSELOT.

(Journal de la Santé).



CEINTURES

La ceinture a beaucoup d'importance dans l'ensemble de la toilette. Selon que la taille est entourée de telle ou telle façon, il s'ensuit une modification souvent si appréciable qu'elle suffit à changer l'aspect du costume.

Avec les robes Empire, ce sont des ceintures rondes, souvent hautes, mais toujours d'égale largeur tout autour. Ce même genre de ceinture se met fort bien à la taille naturelle, c'est-à-dire là où la cambrure du corps marque la véritable ligne de taille.

Et ce mouvement nettement en vogue ne nuit point du tout au succès des ceintures-corselet gagnant le buste sur une hauteur qui varie avec la corpulence de la personne et aussi le goût de chacune.

On voit encore quelques ceintures descendant franchement en pointe au milieu du devant, c'est un caractère spécial qui doit être franchement marqué. Si la ceinture monte un peu en étant bien ajustée, ce devient une cuirasse.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par cet exposé, et bien que l'on veuille affirmer que les

ceintures rondes et hautes, marquant la taille sous les bras, sont les seules prisées, malgré cela, dis-je, il est possible de dire que différentes formes de ceinture savent plaire.

Les modèles que nous voyons ci-contre sont tous fort réussis. Examinons-les, si vous le voulez bien, chères lectrices.

Le dessin No 2 nous montre une ceinture en peau d'agneau. On fait ces peaux de toutes teintes; en blanc, en noir, en champagne, en réséda, en vert, en marine, en rouge, en grenat, en brun: il est donc facile de choisir la nuance voulue. La peau, aussi souple que celle d'un gant, se travaille comme une étoffe. Ici nous avons deux nervures formant relief. La boucle en métal doré au mercure est cloutée de clous à facettes; c'est presque un bijou.

De forme plus compliquée, la boucle No 1 a beaucoup d'analogie, elle terminera fort bien cette même ceinture. Droite du bas, élargie et arrondie du haut, la boucle est également en métal doré; le fond, imitant un granité, est rehaussé de perles de couleur, auxquelles se mêlent des clous dessinant une guirlande. La fermeture se fait avec des arpillons, ce qui est moins pratique, car l'on abîme fortement la ceinture elle-même. Les systèmes avec crochets sont préférables.

C'est de cette façon que se ferme la ceinture No 3. Elle est soit en ruban, un large gros grain, soit en caoutchouc de couleur assortie à la toilette; on la fera aussi en cuir souple. Comme garniture, ce sont des motifs faits de clous d'acier; alternativement ils forment un carré, puis une rosace; les bords sont soulignés d'une rangée faite en ligne droite. Les dessins sont simples et de bon goût, mais il est facile de combiner tel arrangement qui plaira; il suffit de faire sur papier un dessin quelconque sans être trop compliqué, ce qui alourdirait l'ensemble sans que ce soit plus beau; le dessin est reporté sur la ceinture que l'on veut orner.

Ce sont également des clous dorés, argentés ou acierés qui forment de capricieuses arabesques sur cette ceinture No 4. La forme est toute différente; prise en biais, elle descend en pointe bien accentuée au milieu du devant, elle reste ronde dans le dos. Cette ceinture faite en satin quelque peu épais est doublée de soie légère avec toile intercalée. La boucle allongée est dessinée par des clous de différentes formes: d'aucuns sont ronds, d'autres allongés, carrés, etc.

CROCHET TUNISIEN BRODE

Le crochet tunisien est toujours ce qui plaît le plus pour couvertures de berceau. Le modèle que nous publions se fait en laine blanche pour le fond. Les violettes sont brodées par dessus au point chemin de fer. Voici comment il se fait: on pique une aiguille de laine au centre de la fleur, de dessous en dessus. On retient la laine sous le pouce de la main gauche, on repique l'aiguille dans le même endroit d'où elle est sortie, pour la faire reparaitre au bout du pétale qu'on veut broder; en dedans de la laine, toujours soutenue par le pouce, on tire la laine et on a formé une longue boucle qu'on assujettit en faisant un petit point au bout du pétale, en piquant l'aiguille du dedans en dehors de la boucle. On recommence une autre bouclette de la même manière en piquant l'aiguille de dessous en dessus et en dedans du premier point que vous avez fait; on répète ceci 3 fois pour bien remplir le pétale de la fleur, puis on en commence un autre tout à côté. Les fleurs peuvent se faire en laine blanche ou en laine violette. Les tiges sont au cordonnet. L'encadrement est en laine mailles doubles. On fait ainsi des bandes ou des carrés qu'on alterne avec d'autres au crochet, et on les coud ensemble.



LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

Bien doux furent les épanchements de l'amitié et les retours vers les scènes du passé! Bien doux pour Pierre et Amélie surtout, les regards timides et furtifs, les soupirs comprimés, les espoirs naissants!

V

La besogne de la journée était finie au Chien d'Or.

Le bourgeois prit son chapeau, son épée et se dirigea sur le cap pour aspirer la brise fraîche qui montait du fleuve. C'était juste le changement de la marée.

Le fleuve coulait à pleins bords et, çà et là, quelques étoiles se miraient dans ses flots avec les premiers reflets de la lune qui se levait lentement sur les collines de la rive sud.

Le bourgeois s'assit sur le mur de la terrasse, pour contempler l'indescriptible scène. Il était venu cent fois s'extasier en ces lieux, et le charme était toujours nouveau.

Ce soir, tout lui semblait plus beau que de l'accoutumée. Il était si heureux!

Il songeait à Pierre, son fils, revenu tout glorieux; il songeait à la fête de Belmont, où tous les grands étaient accourus avec plaisir. Il se trouvait heureux, oui! heureux dans son fils surtout, le plus grand bonheur d'un père!

VI

Pendant qu'il était plongé dans ces douces réflexions, il entendit une voix bien connue. Il se retourna et aperçut le comte de La Galissonnière et Herr Kalm. Ils venaient des jardins du château et passaient sur le cap, avec l'intention d'entrer chez madame de Tilly, pour lui présenter leurs compliments avant son départ.

Philibert se joignit à eux.

La lune éparpillait des flèches d'argent sous leurs pas. Les ombres projetées par les murailles, donnaient à l'immense tableau lumineux des effets saisissants, que Rembrandt seul aurait pu rendre avec quelque fidélité.

Kalm était dans l'enthousiasme. Cette nuit étincelante sur les hauteurs de Québec, lui rappelait les clairs de lune de Drachenfels sur le Rhin, ou le soleil de minuit qui se lève soudain sur le golfe de Bothnie, mais le spectacle de Québec était infiniment plus grand et plus beau, et ce cap merveilleux où il se promenait avec ses amis méritait bien, disait-il, d'être appelé le cap Diamant.

VII

Madame de Tilly reçut les visiteurs avec sa courtoisie habituelle. Elle appréciait surtout la visite du bourgeois qui se rendait si rarement chez ses amis.

—Son Excellence, dit-elle, est tenue, par sa politesse officielle, de représenter la politesse française auprès des dames de la colonie, et Herr Kalm, qui représente la science européenne, doit être gracieusement accueilli partout.

(1) Voir le No 1176 de l'Album Universel, et les suivants.



Amélie parut dans le salon. Elle sut, par son esprit, ses grâces et le charme de sa conversation, se rendre aimable et même bien intéressante. Kalm fut assez surpris de trouver chez une jeune fille des connaissances aussi sérieuses.

Le Gardeur vint à son tour remercier les nobles vieillards de l'honneur qu'ils leur faisaient. Il parla peu cependant, et garda une prudente réserve.

Amélie se tenait à côté de lui, toujours prête à lui donner l'aide de sa sagesse et de ses ressources.

VIII

Félix Beaudoin, en grande livrée, vint annoncer que le thé était servi. Madame de Tilly pria les distingués visiteurs de vouloir bien accepter une tasse de ce breuvage, tout à fait nouveau dans la colonie, et qui ne paraissait encore que sur quelques-unes des plus riches tables.

Le service était en porcelaine chinoise.

C'était cette porcelaine toute couverte de grotesques peintures, que l'on voit partout aujourd'hui et qui étaient si rares en ce temps-là: des jardins, des maisons d'été, des arbres chargés de fruits, et des saules penchés sur des rivières. Ce pont rustique avec ces trois individus emmanchés de longues robes qui le traversent, ce bateau qui flotte sur une nappe d'eau, et ces pigeons qui volent dans un ciel sans perspective, qui de nous ne se rappelle point cela?

Madame de Tilly, en femme distinguée, appréciait cette vaisselle alors de si haut goût, et n'avait que des sentiments de bienveillance pour cette race si industrielle des fils du céleste empire qui avaient fourni à sa table un service aussi élégant.

Il n'y avait, pour madame de Tilly, rien de déshonorant à ne pas savoir que des poètes anglais avaient redit les louanges du thé.

A cette époque l'étude des poètes anglais n'était guère à la mode en France, surtout dans la colonie. C'est Wolfe qui a fait connaître au Canada le vaste domaine de la poésie anglaise; Wolfe à qui s'applique ce vers prophétique de l'épique de Gray:

"Le chemin de la gloire aboutit au tombeau!"

Ce Wolfe qui, après avoir descendu le fleuve, débarqua, dans le calme d'une nuit d'automne, ses troupes disciplinées, et puis escalada secrètement ces fatales hauteurs d'Abraham, dont la possession lui valut la conquête de la ville et la mort d'un héros.

De là partent ces deux glorieux courants d'idées nouvelles et de nouvelles littératures, qui sont venus jusqu'à nous côte à côte, comme deux rivaux ou deux amis! De là partent ces deux courants qui s'uniront dans l'avenir pour ne former qu'une grande littérature, la littérature canadienne!

IX

Le bourgeois Philibert avait exporté en Chine une énorme quantité de ginseng, que le royaume des fleurs payait au poids de l'or, ou avec son inestimable thé; et madame de Tilly fut l'une des premières dames qui osa servir à ses hôtes la délicieuse boisson orientale.

Kalm ne trouvait rien de comparable au thé. Il l'étudiait sous tous les rapports et le buvait de toutes les façons.

—Quand la tasse de thé aura remplacé la coupe de vin, disait-il; quand le genre humain ne boira plus que de cette infusion de la plante chinoise, il deviendra doux et pur. Le thé le délivrera des pernicieux produits de l'alambic et du pressoir. La vie de l'homme deviendra plus longue et mieux remplie. Ce sera la réalisation de la troisième béatitude, s'écriait-il, et "les pacifiques auront la terre en héritage!"

A quoi la Chine doit-elle ses quatre mille ans d'existence? demanda-t-il à La Galissonnière.

—A sa momification! repartit le comte qui ne savait pas trop ce qu'il devait répondre et qui, dans tous les cas, voulait se dérider un peu.

—Pas du tout! riposta Kalm, sérieusement. C'est à l'usage du thé! C'est le thé qui a sauvé le Chinois!

Le thé assouplit les nerfs, purifie le sang, chasse les vapeurs du cerveau, et ranime les fonctions vitales. Donc, il prolonge l'existence de l'homme! donc il a valu à la Chine ses quatre mille ans de durée! Et le peuple chinois lui doit d'être le plus ancien peuple de la terre.

X

Herr Kalm était un enthousiaste partisan du thé. Il le prenait très fort pour surexciter la dépression de ses facultés mentales; il le prenait faible pour calmer l'excitation.

Il produit les effets les plus contraires, s'écriait-il. C'est, disait-il, comme si je mêlais ensemble Bohée et Hyson, pour me procurer l'inspiration convenable à la composition de mes livres scientifiques et de mes récits de voyage! Inspiré par Hyson, je tenterais la composition d'un poème comme l'Iliade; sous l'influence de Bohée, j'entreprendrais d'établir la quadrature du cercle, de trouver le mouvement perpétuel et même de réformer la philosophie allemande!

Le professeur était d'une humeur charmante, et gambadait gracieusement à travers les champs fleuris de la littérature, comme un fougueux coursier de la Finlande, n'ayant pour fardeau que le bagage scientifique d'une douzaine d'écoliers en vacance.

Madame de Tilly versa une nouvelle tasse de la liqueur qui mettait ainsi en verve le grave Suédois.

—Il est heureux, dit-elle, que nous puissions échanger contre le thé notre inutile ginseng.

C'était une autre porte ouverte aux observations du savant.

XI

—Je regrette, reprit-il, qu'on ne le prépare pas avec plus de soin et de manière à satisfaire le goût de ces fastidieux Chinois. Ce commerce du ginseng ne durera pas longtemps.

—C'est vrai, approuva le gouverneur; mais nos sauvages qui le recueillent sont de mauvais travailleurs. C'est dommage, ce serait une source de richesses pour la colonie...

Combien avez-vous fait, Philibert, avec le ginseng, l'année dernière?

—Je ne sais pas au juste, Excellence, mais le demi-million que j'ai donné pour aider à la défense de l'Acadie provenait de la vente de ce produit à la Chine.

—Je le savais, repartit le gouverneur, en tendant la main au bourgeois, et je vous remercie au nom de la France, de votre admirable générosité...

Que Dieu vous bénisse pour ce grand acte de patriotisme!

Sans vous la Nouvelle-France était perdue.

Il n'y avait plus d'argent dans le trésor, continua-t-il, en regardant Kalm, et la ruine était imminente, lorsque le noble marchand du Chien d'Or se chargea de nourrir, de vêtir, et de payer les troupes du roi. C'était deux mois avant la reprise de Grand-Pré sur l'ennemi.

—Il n'y a rien en cela que de fort naturel, répondit le bourgeois qui haïssait les compliments. Si ceux qui ont des richesses ne donnent pas, comment pourriez-vous recevoir de ceux qui n'en ont pas? Et puis, je devais faire quelque chose pour Pierre... Vous savez, Excellence, qu'il était en Acadie, alors?

Un souffle d'orgueil paternel passait sur la figure d'ordinaire si impassible du noble vieillard.

XII

Le Gardeur jeta un regard à sa soeur. Elle le comprit. Ce loyal citoyen, semblait-il lui dire, est digne d'être pour vous un second père! Et elle rougit légèrement, tout en demeurant silencieuse. Il n'y avait point de paroles pour la musique qui ravissait son âme. Mais il arriverait un jour où, pour elle, toutes ces suaves harmonies rempliraient l'univers.

Le gouverneur qui savait un peu et devinait beaucoup ce qui se passait dans les coeurs de ses jeunes amis, reprit en plaisantant:

—Les Iroquois n'oseront jamais approcher de Tilly quand ils sauront que la garnison se compose de Pierre Philibert et de Le Gardeur, avec madame de Tilly pour "commandant" et mademoiselle Amélie pour "aide-de-camp"!

—C'est vrai! répondit madame de Tilly. Du reste, les femmes de notre maison ont déjà porté l'épée, et défendu le vieux manoir!

Elle faisait allusion à un célèbre défenseur du château par une ancienne châtelaine à la tête de ses censitaires.

Elle ajouta en riant:

—Et, tant que nous serons là, nous ne livrons jamais ni Philibert, ni Le Gardeur aux peaux rouges ou blanches qui les demandent...

Tout le monde se mit à rire, même Le Gardeur, qui aimait pourtant les peaux blanches, ses compagnons, mais détestait, au fond, leur indigne conduite.

Le gouverneur reprit:

—Le Gardeur et Philibert resteront sous vos ordres, madame, et ne reviendront pas à la ville avant que le danger ne soit passé.

—Parfait, Excellence! exclama Le Gardeur, j'obéirai à ma tante.

Il devinait bien ce qu'on voulait de lui et se soumettait de bon gré. Il avait trop d'esprit et de coeur pour laisser paraître le moindre dépit. Il respectait si hautement sa tante! il estimait si fort son ami Pierre! il aimait d'une si vive affection sa soeur Amélie!

XIII

Après le thé, les visiteurs furent conduits au salon.

Amélie chantait à ravir et le gouverneur était excellent musicien. Il possédait une belle voix de ténor, une voix qui avait pris de l'ampleur dans les luttes contre les vents, sur la pleine mer! une voix que la bonté, la vertu et l'aspect de la belle nature avaient rendue flexible et suave.

On redisait alors, dans toute la Nouvelle-France, une complainte d'une étonnante tristesse et d'une grande beauté, la complainte de Cadieux.

Cadieux, un voyageur interprète, avait planté sa tente au portage des sept chutes, où se trouvaient déjà quelques familles. C'était à l'époque où les traiteurs apportaient les fourrures.

Les Iroquois vinrent s'embusquer au pied du portage pour tuer et piller les voyageurs attendus. Un jeune sauvage découvrit leur retraite et donna l'alarme. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper, sauter les rapides secrètement. Le danger était extrême... Il fallait que quelqu'un restât cependant pour donner le change à l'ennemi.

Cadieux fut ce brave. Il alla, avec un jeune indien, attaquer les Iroquois, pour les attirer en arrière du rivage et les empêcher de voir les canots fugitifs. Son stratagème réussit. Tout le monde fut sauvé, mais il périt avec son jeune compagnon...

Les Iroquois ne purent pas le saisir, cependant. Il leur échappa, mais il revint tomber, épuisé de fatigue et de faim à l'endroit même d'où il était parti quelques jours auparavant.

N'ayant plus d'espoir, sentant venir ses derniers instants, il arracha une feuille d'écorce blanche au bouleau qui le protégeait, et avec son propre sang, il écrivit sa chanson de mort.

Elle fut trouvée peu de temps après, à côté de lui.

Le voyageur qui remonte l'Outaouais jusqu'à l'île du Grand Calumet, n'oublie pas de s'arrêter au "Petit rocher de la haute montagne", au milieu du portage des sept chutes. C'est là que se trouve la tombe de Cadieux.

XIV

Amélie avait été touchée de la plaintive romance. En la chantant elle faisait couler des larmes.

A la demande des hôtes de sa bonne tante, au milieu d'un calme presque douloureux elle commença:

Petit rocher de la haute montagne,
Je viens ici finir cette campagne!
Ah! doux échos, entendez mes soupirs!
En languissant je vais bientôt mourir!

Il y avait des pleurs dans tous les yeux, et l'on aurait cru que le dernier soupir de Cadieux expirait sur ses lèvres émues quand elle dit:

Rosignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse!
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Que désormais faut renoncer à moi!

XV

Quelques autres amis de la famille, Coulon de Villiers, Claude Beauharnois, de La Corne Saint-Luc, étaient aussi venus faire leurs adieux à madame de Tilly.

De La Corne provoqua les rires par ses allusions aux Iroquois. Il était dans le secret.

—J'espère, Le Gardeur, dit-il, que vous m'enverrez leurs chevelures quand vous les aurez scalpés... ou qu'ils m'enverront la vôtre.

Les heures passèrent vite. La cloche du beffroi des Récollets sonna plusieurs fois dans la nuit tranquille, avant que la solitude se fit dans la maison de madame de Tilly.

Le Gardeur se sentait meilleur et plus fort. Le bourgeois lui dit en lui serrant la main:

—Courage! mon enfant, courage! Souvenez-vous du proverbe: "Ce que Dieu garde est bien gardé!"

—Adieu! vénérable ami! s'écria Le Gardeur, dans une affectueuse étreinte. Comment ne vous regarderais-je pas comme mon père, puisque Pierre est pour moi plus que mon frère?

—Oh! je serai pour vous un père affectueux si vous me le permettez, Le Gardeur, reprit le Bourgeois touché jusqu'aux larmes. A votre retour, faites-moi le plaisir de considérer comme votre maison la demeure de Pierre et la mienne. Au Chien d'Or comme à Belmont le frère de Pierre sera toujours et cent fois le bienvenu!

XVI

On hâta les préparatifs du départ et chacun se retira pour prendre quelque repos, se réjouissant dans la pensée de retourner à Tilly.

Il n'y avait pas jusqu'au vénérable Félix Beaudoin qui ne se sentait tout joyeux comme un écolier, le matin d'un jour de grand congé.

Et puis, il faut bien l'avouer, que de choses n'avait-il pas à raconter! que de sentiments à exprimer à l'oreille de Françoise Sans-Chagrin.

Il en était de même des serviteurs et des censitaires. Quel plaisir d'aller dire aux amis de là-bas les aventures dont ils avaient été les héros, dans la capitale où les avait appelés la corvée du roi, pour bâtir les murailles de Québec!

CHAPITRE XXVII

LA CHANSON A LA RAME

I

V'là l'bon vent!
V'là l'joli vent!
V'là l'bon vent!
Ma mie m'appelle!
V'là l'bon vent!
V'là l'joli vent!
V'là l'bon vent!
Ma mie m'attend!

Ce gai refrain faisait retentir les rivages, et des voyageurs plongeaient en cadence dans les vagues bleues, leurs rames d'où tombait une pluie de gouttelettes fines que le soleil transformait en diamants.

C'étaient la famille de madame de Tilly, Pierre Philibert et les censitaires qui retournaient au vieux manoir.

Le fleuve coulait majestueusement et comme drapé dans un manteau de lumière, entre ses bords escarpés que les champs verdoyants et les bois feuillus couronnaient.

Rien, dans le Nouveau-Monde, n'égalait la beauté de ces rives avec leurs files de maisonnettes blanches et leurs villages coquettement assis autour de l'église.

II

La marée montante avait parcouru deux cents lieues déjà, et elle refoulait encore le grand fleuve.

Le vent soufflait de l'est et nombre de ba-

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË

(Suite) I

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signer d'aller chercher l'oiseau, ce qu'il exécuta; mais voyant qu'il avait de la peine à le trouver, parce que la bête, n'étant pas tout à fait morte, s'était traînée assez loin de là, je pris ce temps pour recharger mon fusil à l'insu de mon sauvage. Il revint bientôt après avec ma proie, et moi, ne trouvant plus l'occasion de l'en étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir, j'écorchai le chevreau, je le dépeçai, et j'en mis quelques morceaux sur le feu dans un pot que j'avais: je les fis étuver, j'en fis un bouillon, et je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à mon esclave, qui, voyant que j'en mangeais, se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenait plaisir; mais ce qui lui parut étrange, c'est que je mangeais du sel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le sel n'était pas bon, et après en avoir mis quelques grains dans sa bouche, il les cracha, et fit une grimace comme s'il en avait mal au cœur, et ensuite se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces en prenant ma bouchée de viande sans sel; mais je ne pus pas le porter à en faire de même, et il fut fort longtemps sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture, je voulus le jour d'après le régaler d'un plat de rôti, ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde, et en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer en Angleterre. Dès que Vendredi en eut goûté, il fit tant de différentes grimaces pour me dire qu'il le trouvait excellent et qu'il ne mangerait plus de chair humaine, qu'il y aurait eu bien de la stupidité à ne pas le comprendre.

Le jour d'après, je l'occupai à battre du blé et à le vanner à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que moi; il apprit de même à faire du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours pour être capable de me servir de toutes les façons.

J'avais à présent deux bouches à nourrir, et par conséquent besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. C'est pourquoi je choisi un champ plus étendu, et je me mis à l'enclorre, comme j'avais fait par rapport à mes autres terres; en quoi Vendredi m'aida non seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'était pour augmenter mes provisions et pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins, et me fit entendre que sa reconnaissance l'animerait à travailler avec d'autant plus d'assiduité. C'est là l'année la plus agréable que j'aie passée dans l'île. Vendredi commençait à parler anglais passablement; il savait déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvais avoir besoin, et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer; ce qui me rendait l'usage de ma langue qui m'avait été si longtemps inutile. Ce n'était pas seulement par sa conversation qu'il me plaisait,

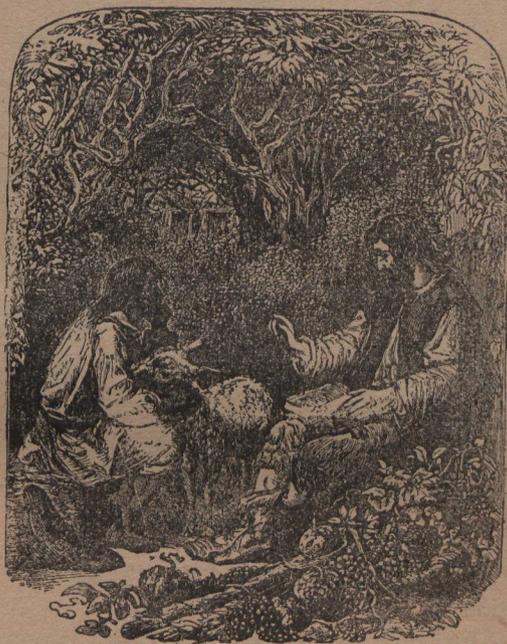
j'étais charmé de plus en plus de son excellent naturel, et je commençais à l'aimer avec la plus vive affection, voyant que de son côté il avait pour moi tout l'attachement et toute la tendresse possible.

Un jour j'eus envie de savoir de lui s'il regrettait beaucoup sa patrie; et comme il savait déjà assez bien l'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'était jamais victorieuse dans les combats; et se mettant à sourire: "Oui, me dit-il, nous toujours combattre le meilleur", c'est-à-dire, nous remportons toujours la victoire. Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant, que je reproduis ici en forme de dialogue.

Le maître — Votre nation combat toujours le meilleur? D'où vient donc que vous avez été fait prisonnier?

Vendredi — Eux plus beaucoup que ma nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux dans l'autre place où moi n'être pas; là ma nation prendre un, deux, grand, mille.

Le maître—Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis?



Il m'écoutait avec attention.

Vendredi—Eux porter un, deux, trois et moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canots alors.

Le maître — Eh bien, Vendredi, dites-moi que fait votre nation des prisonniers qu'elle fait: les emmène-t-elle pour les manger?

Vendredi — Oui, ma nation aussi manger hommes, manger tout à fait.

Le maître — Où les mène-t-elle?

Vendredi — Les mener partout où trouve bon.

Le maître—Les mène-t-elle quelquefois ici?

Vendredi — Oui ici et beaucoup autres places.

Le maître—Avez-vous été ici avec vos gens?

Vendredi — Oui, moi venir ici, dit-il en montrant du doigt le nord-ouest de l'île.

Par là je compris que mon sauvage avait été par le passé dans l'île, à l'occasion de quelque festin des cannibales, sur le rivage le plus éloigné de moi; et quelque temps après, lorsque je hasardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, et me conta qu'il avait aidé un jour à manger vingt hommes, deux

femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le sable, et me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander combien il y avait de l'île au continent, et si dans ce trajet les canots ne périssaient pas souvent? Il me répondit qu'il n'y avait point de danger, et qu'un peu avant dans la mer on trouvait chaque matin le même vent et le même courant, et toutes les après-midi un vent et un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'était que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène était causé par la grande rivière Orenoque, dans l'embouchure de laquelle mon île était située, et que la terre que je découvrais à l'ouest et au nord-ouest était la grande île de la Trinité, située au septentrion de la rivière. Je fis mille questions à Vendredi, touchant le pays, les habitants, la mer, les côtes et les peuples qui en étaient voisins, et il me donna sur tout cela toutes les explications qu'il pouvait; mais j'avais beau lui demander les noms des différents peuples des environs, il ne me répondait rien, sinon Caribs, d'où j'inférais que c'était les Caraïbes, que nos cartes placent du côté de l'Amérique qui s'étend de la rivière Orenoque vers la Guyane et Sainte-Marthe. Il me dit encore que, bien loin derrière la lune (il voulait dire vers le couchant de la lune, ce qui doit être à l'ouest de leur pays), il y avait des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tue grand beaucoup d'hommes: c'était là sa manière de s'exprimer. Il était aisé de comprendre qu'il désignait par là les Espagnols, dont les cruautés se sont répandues par tous ces pays et que les habitants détestent par tradition.

Là-dessus je m'informai de lui comment je pourrais faire pour me rendre chez ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvais aller en deux canots, ce que je ne compris pas d'abord; mais quand il se fut expliqué par signes, je vis qu'il entendait par là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir, et me donna l'espérance de me tirer quelque jour de l'île, et de trouver pour cela un puissant secours dans mon fidèle sauvage.

Je ne négligeais pas, parmi ces différentes conversations, de poser dans son âme les bases de la religion chrétienne.

Je parvins à l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu; je lui dis que le grand Créateur de tous les êtres réside dans le ciel, qu'il gouverne tout par le même pouvoir et par la même sagesse, par lesquels il a tout formé; qu'il est tout-puissant, capable de faire tout pour nous; de nous donner tout, de nous ôter tout, et je lui ouvris ainsi les yeux par degrés. Il m'écoutait avec attention, et paraissait recevoir avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'adresser nos prières à Dieu, qui pouvait les entendre quoiqu'il fût dans le ciel.

Dans l'agréable disposition d'esprit où j'étais alors, et grâce aux conversations de mon cher sauvage, je passai trois années entières parfaitement heureux, s'il est permis d'appeler bonheur parfait aucune situation de l'homme dans cette vie. Mon esclave était déjà aussi bon chrétien que moi, et peut-être meilleur, et nous pou-

(1) Voir le No 1181 de l'Album Universel, et les suivants.

vions jouir ensemble de la lecture de la parole de Dieu.

Dès que Vendredi et moi fûmes en état de conférer ensemble, et qu'il commença à parler un mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures; je lui révélai le mystère de la poudre à canon et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer; de plus, je lui donnai un couteau, qu'il se faisait un plaisir extraordinaire de posséder, et je lui fabriquai un ceinturon avec une gaine suspendue, comme celle où l'on met, en Angleterre, les couteaux de chasse mais approprié pour porter une hache, dont l'utilité est beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, et principalement de l'Angleterre, ma patrie.

Je lui fis remarquer les restes de la chaloupe que nous avions perdue quand je m'échappai du naufrage: à peine eût-il jeté les yeux, qu'il se mit à réfléchir avec un air d'étonnement, sans dire un seul mot. Je lui demandai quel était le sujet de sa méditation; à quoi il ne répondit rien, sinon: "Moi voir telle chaloupe ainsi chez ma nation".

Je fus assez longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire; mais, après un plus sûr examen, je devinai qu'il voulait me faire entendre qu'une semblable chaloupe avait été portée par une tempête sur le rivage de sa nation. J'en conclus que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur ces côtes, et que peut-être les vents, ayant détaché la chaloupe, l'avaient poussée sur le sable. Je lui demandai une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta assez bien; mais il me fit entrer tout à fait dans sa pensée en y ajoutant:

"Nous sauver les blancs hommes de noyer."

—Il y avait donc des hommes blancs dans cette chaloupe?

—Oui, dit-il, la chaloupe pleine d'hommes blancs."

Et, en comptant par ses doigts, il me fit comprendre qu'il y en avait eu jusqu'à dix-sept, et qu'ils demeureraient chez sa nation.

Ce discours remplit mon cerveau de nouvelles chimères; je m'imaginai d'abord que c'étaient les gens du vaisseau échoué à la vue de mon île, qui, dès que le bâtiment avait donné contre des rochers, et qu'ils s'étaient crus perdus, s'étaient jetés dans la barque et que par bonheur ils s'étaient sauvés sur les côtes habitées par les sauvages. Cette pensée m'excita à demander avec plus d'exactitude ce que ces gens étaient devenus. Il m'assura qu'ils étaient encore là; qu'ils y avaient demeuré pendant quatre ans, subsistant des vivres qui leur étaient fournis par sa nation; et lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avaient pas été mangés, il me fit comprendre que sa nation avait fait la paix avec eux, et qu'elle ne mangeait que les prisonniers de guerre.

Il arriva, assez longtemps après, qu'étant au haut d'une colline, du côté de l'est, d'où, comme je l'ai dit, on pouvait découvrir, dans un temps serein, le continent de l'Amérique, après avoir attentivement regardé de ce côté-là, il parut tout extasié. Il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet. Il commença à crier de toutes ses forces:

"O joie! là voir mon pays! là ma nation!"

Le sentiment de sa joie était répandu sur tout son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre, et je ne doutai point que si jamais il trouvait une occasion d'y retourner, il n'oublât et ce que je lui avais enseigné sur la religion, et toutes les obligations qu'il pouvait m'avoir. Je craignais même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes, et d'en amener dans l'île quelques centaines

pour les régaler de ma chair, avec le même plaisir qu'il prenait autrefois à manger quelqu'un de ses ennemis.

Mais je faisais grand tort au pauvre garçon, ce dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques semaines que la jalousie me posséda, je fus plus circonspect à son égard, et je lui fis moins de caresses; c'était pourtant dans le temps même que cet honnête sauvage fondait toute sa conduite sur les plus excellents principes du christianisme et d'une nature bien dirigée.

On n'aura pas de peine à croire que je ne négligeais rien pour pénétrer les desseins dont je le soupçonnais; mais je trouvai dans toutes ses paroles tant de candeur, tant d'honnêteté, que mes soupçons devaient nécessairement tomber, à la fin, faute de motif. Il ne s'apercevait seulement pas que mes manières étaient changées à son égard: preuve évidente qu'il ne songeait nullement à me tromper.

Un jour, me promenant avec lui sur la colline dont j'ai déjà fait plusieurs fois mention, dans un temps trop chargé pour découvrir le continent, je lui demandai s'il ne se souhaitait pas dans son pays, au milieu de sa nation.



Il s'y prit fort adroitement.

"Oui, répondit-il, moi fort joyeux voir ma nation.

—Eh! qu'y feriez-vous? lui dis-je. Voudriez-vous redevenir sauvage et manger encore de la chair humaine?"

Il parut chagrin à cette question, et remua la tête.

"Non, répliqua-t-il; vendredi leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bête, lait; non plus manger hommes.

—Mais ils vous mangeront! repartis-je.

—Non, dit-il, eux non tuer moi; volontiers aimer apprendre."

A quoi il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui y étaient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avait envie d'y retourner, et lorsqu'il m'eut répondu en souriant et qu'il ne pouvait nager jusque-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le voulait bien, pourvu que je fusse de la partie, et il m'assura que, bien loin de me manger, ils feraient grand cas de moi lorsqu'il leur aurait conté que j'avais sauvé sa vie et tué ses ennemis. Pour me tranquilliser là-dessus, il me fit un détail de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour les hommes barbus que la tempête avait jetés sur le rivage.

Depuis ce temps-là, je pris la résolution de

hasarder le passage, dans le dessein de joindre ces étrangers, qui devaient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant point que je ne regagnasse ma patrie si j'avais une fois le bonheur de me trouver sur le continent avec une si nombreuse compagnie; ce que je ne pouvais pas espérer en restant dans une île éloignée de la terre ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue, je résolus de mettre Vendredi au travail, et je le menai de l'autre côté de l'île pour lui montrer ma barque, et, l'ayant tirée de l'eau sous laquelle je la conservais, je la mis à flot, et nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la maniait avec beaucoup d'adresse et de force, et qu'il la faisait avancer du double de ce que j'étais capable de faire: "Eh bien! lui dis-je, Vendredi, nous en irons-nous chez votre nation?" Mais quand je le vis tout stupéfait par la crainte que la barque ne fût trop faible pour ce voyage, je lui montrai l'autre que j'avais construite autrefois, et qui, demeurant à sec pendant vingt-trois ans, était fendue partout et presque entièrement pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment était grand de reste pour passer la mer avec toutes les provisions qui nous étaient nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein, je lui dis que nous devions nous occuper à en faire un de cette grandeur-là, pour qu'il pût s'en retourner chez lui. A cette proposition, il baissa la tête d'un air fort chagrin, sans répondre un seul mot; et quand je lui demandai la raison de son silence, il me dit d'un ton lamentable:

"Pourquoi vous en colère contre Vendredi? quoi moi faire contre vous?"

Je lui répondis qu'il se trompait, et que je n'étais point du tout en colère.

"Point colère, répliqua-t-il en répétant plusieurs fois les mêmes paroles; point colère! Pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma nation?"

—Quoi! dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être?"

—Oui, repartit-il, souhaiter tous deux là; non Vendredi là et point maître là."

En un mot, je vis bien qu'il ne songeait point du tout à entreprendre le passage sans moi.

Nonobstant ces marques de son attachement, je fis semblant de persévérer dans mon dessein de le renvoyer; ce qui le désespéra si fort, que, courant à une des haches qu'il portait d'ordinaire, il me la présenta en me disant: "Vous prendre, vous tuer Vendredi, non envoyer Vendredi chez ma nation."

Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes et d'une manière si touchante que je fus vaincu de sa constante tendresse pour moi, et que je lui promis de ne pas le renvoyer contre son gré.

Ce qui portait mon sauvage au désir de m'emmener avec lui dans sa patrie, c'était son amour pour ses compatriotes, auxquels il croyait que mes instructions seraient bien utiles. Pour moi, mes vues étaient d'une autre nature: je ne songeais qu'à me retrouver avec les hommes civilisés, et, sans différer davantage, je me mis à choisir un arbre assez fort pour en faire un grand canot propre au voyage que nous méditions. Il y en avait assez dans l'île; mais je souhaitais en trouver un assez près de la mer pour pouvoir le lancer, sans beaucoup de peine, dès qu'il serait transformé en barque.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'était inconnu, mais qu'il connaissait propre pour notre dessein. Il était d'avis de le creuser en brûlant le dedans; mais, après que je lui eus enseigné la manière d'en venir à bout par le moyen de coins de fer, il s'y prit fort adroitement, et, après un mois d'un rude travail, il perfectionna son ouvrage. La barque était fort proprement faite, surtout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes don-

Déclaration

MÉLODIE

Poésie de Gustave CHOUQUET

Musique de J. MASSENET

CHANT:

Avec grâce et pas vite. *poco rall.* *p* Je crains les baisers, o vierge char-

1^o Tempo.

p un peu retenu.

man te; Mais... toi, ne crains pas. — ne crains pas les miens... — De tous mes pen-

suivez

Plus lent. *très retenu et doux.* *a Tempo 1^o*

ders la charge ac. ca. blanche Ja, mais ne vien. dra. pe. ser. sur les tiens

suivez *suivez* *a Tempo 1^o*

poco rall *p* Je crains tes dis. cours, ton air, ta pré. sen. ce. Mais... toi,

1^o Tempo.

pp un peu retenu et naïvement.

ne crains pas, — ne crains pas les miens. — Lais. se. moi t'of. frir, en. fant sans dé.

pp *suivez*

Plus lent. *pp* *très retenu et doux.* *1^o Tempo.*

fen. se, Un cœur, un a. mour, pure com. me les tiens!

pp *suivez* *1^o Tempo.*

La Chanson de Louisette



Pour Piano

Fredéric BINET

Allegretto grazioso
dolce

PIANO

The first system of musical notation for the piano accompaniment. It consists of two staves, treble and bass clef. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 2/4. The music begins with a piano (*p*) dynamic and a *dolce* marking. The melody in the treble clef features a series of eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a simple harmonic accompaniment.

rit.

a Tempo

cresc.

The second system of musical notation. It continues the piece with a *rit.* (ritardando) marking at the start, followed by a return to **a Tempo**. The *cresc.* (crescendo) marking appears towards the end of the system. The notation includes various rhythmic values and dynamic markings.

rit.

p

The third system of musical notation. It features a *rit.* marking and a piano (*p*) dynamic. The bass clef staff includes fingering numbers (1, 2, 3, 4, 5) for the left hand. The music concludes this system with a *p* dynamic.

un poco più mosso

un poco rit.

dim.

The fourth system of musical notation. It begins with **un poco più mosso** and ends with **un poco rit.**. A *dim.* (diminuendo) marking is present. The notation includes various rhythmic values and dynamic markings.

a Tempo

un poco rit.

dim.

The fifth system of musical notation. It starts with **a Tempo** and ends with **un poco rit.**. A *dim.* marking is present. The notation includes various rhythmic values and dynamic markings.

1° Tempo

dolce

The sixth and final system of musical notation. It begins with **1° Tempo** and a *dolce* marking. The music concludes with a piano (*p*) dynamic. The notation includes various rhythmic values and dynamic markings.

rit. a Tempo

cresc.

rit. p FIN

più vivo ben cantando

dolce legato

più mosso

dim. rit.

a Tempo

mf dolce ten.

a Tempo

dolce

più mosso

dim. un poco rit. D.C. al Fine

Béatrice et Bénédict

OPÉRA EN 5 ACTES

SICILIENNE

Paroles et musique d'Hector BERLIOZ

(Allegretto)

PIANO

(on danse)

The musical score is written for piano and consists of ten systems of two staves each. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 3/8. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like 'p', 'f', 'cresc.', 'dimin', and 'mf'. The tempo is marked '(Allegretto)' and the mood is '(on danse)'. The score is arranged in ten systems, each with a treble and bass staff.

né par dehors la véritable tournure d'une chaloupe; après quoi nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, où nous la fîmes entrer pouce à pouce, par le moyen de quelques rouleaux.

J'étais surpris de voir avec quelle adresse mon sauvage savait la manier et la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai si elle était assez bonne pour s'y hasarder et tenter le passage, et il m'assura que nous le pouvions, même quand le vent serait très fort. J'avais pourtant encore un autre dessein, c'était d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un câble. Pour le mât, je choisis un jeune cèdre fort droit, et j'employai Vendredi à l'abattre et à lui donner la forme nécessaire. Quant à la voile, j'en fis mon affaire; je savais qu'il me restait un bon nombre de morceaux de vieilles toiles; mais comme je n'avais été guère soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignais qu'elles ne fussent absolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons; je me mis à y travailler, et après la fatigue d'une couture longue et pénible faite d'aiguille, j'en fis une mauvaise toile triangulaire.

Je mis près de deux mois à garnir et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui était nécessaire à la barque; j'attachai un gouvernail à la poupe, quoique je fusse un assez mauvais charpentier; comme je savais l'utilité, et même la nécessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais quand je considère toutes les inventions dont je me servis pour suppléer à ce qui me manquait, je suis persuadé que le gouvernail seul me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissait alors d'enseigner toute la manoeuvre à mon sauvage; car, quoiqu'il sût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il était fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il montrait un étonnement inexprimable quand il me voyait tourner et virer ma barque à ma fantaisie, et les voiles changer et s'enfler du côté où je voulais faire cours. Cependant, un peu d'habitude lui rendit toutes ces choses familières, et en peu de temps il devint un parfaitement bon matelot, excepté qu'il me fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la boussole. Ce n'était pas un grand malheur, car nous avions rarement un temps couvert, et jamais de brouillards, en sorte que la boussole nous était assez inutile, puisque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles, et découvrir le continent même pendant le jour, hormis pendant les saisons pluvieuses, dans lesquelles personne ne s'aviserait de se mettre en mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette île, quoique je ne puisse guère appeler exil les trois dernières, pendant lesquelles j'ai joui de la compagnie de mon fidèle sauvage. Je continuais toujours à célébrer l'anniversaire de mon débarquement dans l'île, avec la même reconnaissance envers Dieu, dont j'avais été animé dans le commencement; il est certain même que, dans ma situation présente, cette reconnaissance devait redoubler par les nouveaux bienfaits dont la Providence me comblait, et surtout par l'espérance prochaine qu'elle me faisait concevoir de ma délivrance. J'étais persuadé que l'année ne se passerait pas sans voir mes vœux accomplis; mais cette persuasion ne me faisant rien négliger de mes occupations ordinaires, je labourais la terre comme de coutume, je plantais, je faisais des enclos, je séchais mes raisins; en un mot, j'agissais comme si je devais finir ma vie dans l'île.

La saison des pluies étant survenue, je me vis obligé à garder la maison plus qu'en d'autre temps: j'avais déjà pris auparavant mes me-

sures pour mettre notre bâtiment en sûreté, je l'avais fait entrer dans la petite baie dont j'ai parlé plusieurs fois; je l'avais tiré sur le rivage pendant la haute marée; Vendredi lui avait creusé un petit chantier justement assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il fallait pour mettre à flot; et pendant la basse marée nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Afin de le mettre à l'abri de la pluie, nous le couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'est pas plus impénétrable. De cette manière, nous attendîmes le mois de novembre et de décembre, époque à laquelle je m'étais déterminé à hasarder le passage.

XXV

COMBAT CONTRE LES SAUVAGES. ROBINSON SAUVE LA VIE A UN ESPAGNOL ET AU PERE DE VENDREDI.

Mon idée d'exécuter mon entreprise s'affermait avec le retour de la saison sèche, et j'étais continuellement occupé à préparer tout, principalement à assembler les provisions nécessaires pour le voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours.

Un matin, pendant que je travaillais ainsi à nos préparatifs, j'ordonnai à Vendredi d'aller sur le bord de la mer pour chercher quelque tor-

toi, pourvu que tu m'en promettes autant; tu veuilles exactement suivre mes ordres. —Oui, répondit-il, moi mourir quand l'ordonne mourir."

Là-dessus je lui fis boire un bon coup de mon rhum pour lui fortifier le coeur. Je pris mes deux fusils de chasse, que j'avais chargés de mon plus gros plomb: je pris quatre mousquets dans chacun desquels j'enfonçai deux clous et cinq petites balles; je chargeai mes pistolets tout aussi bien à proportion: je pris mon côté mon grand sabre nu, et j'ordonnai à Vendredi de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris mes lunettes, et je montai au haut d'une colline pour découvrir ce qui se passait sur le rivage: j'aperçus bientôt que nos ennemis étaient au nombre de vingt et un avec trois à quatre sonniers; qu'ils étaient venus en canot, et qu'ils avaient dessein de faire un festin de triomphe de ces trois corps humains.

J'observai encore qu'ils étaient débarqués dans l'endroit où Vendredi leur était échappé; mais bien plus près de ma petite baie, le rivage était bas, et où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette découverte me donna un nouveau courage; et retournant vers mon esclave, je lui dis que j'étais déterminé à les tuer tous s'il voulait m'assister avec son courage. Sa peur étant alors passée, et le voyant avoir mis ses esprits en mouvement, il parut de feu, et répéta avec un air ferme :



Nous dressâmes les mâts et les voiles.

tue; c'était une trouvaille qui nous était fort agréable, tant à cause des oeufs que de la chair même. Il n'y avait qu'un moment qu'il était sorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, et voler par-dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchaient pas à terre. Sans me donner le temps de lui faire des questions il se mit à crier :

—O maître, maître! ô douleur! ô mauvais!

—Qu'y a-t-il, Vendredi? lui dis-je.

—Oh! répondit-il, là-bas, un, deux, trois canots, un, deux, trois."

J'avais beau tâcher de le rassurer, le pauvre garçon continuait à être dans des transes mortelles, se persuadant que les sauvages étaient venus exprès pour le mettre en pièces et pour le dévorer.

—Courage, Vendredi, lui dis-je, je suis dans un aussi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma peau que la tienne: il faut donc que nous nous hasardions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant?

—Moi tirer, répliqua-t-il; mais venir là plusieurs, grand nombre.

—Ce n'est pas une affaire, lui dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas: je suis résolu de hasarder ma vie pour

—Moi mourir, quand vous ordonne mourir."

Pour mettre à profit ce moment de noble courage, je partageai les armes entre nous deux; je donnai un pistolet pour mettre à sa ceinture, je lui mis trois fusils sur l'épaule; j'en pris autant pour moi. Nous nous mettons en marche. Outre mes armes, je m'étais pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avais chargé mon esclave d'un sac plein de poudre et de balles. Le seul ordre qu'il avait à suivre était de marcher sur mes pas, et de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot sans que je lui eusse commandé. Je cherchai à main droite un détour pour passer de l'autre côté de la baie, et pour gagner le bois, afin d'avoir les cannibales à portée du fusil avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver une telle route par le moyen de mes lunettes d'approche.

J'entrai par le bois avec toute la précaution et tout le silence possibles, ayant Vendredi sur mes talons, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe du bois entre nous et les sauvages. Apercevant alors un arbre favorable, j'appelle Vendredi tout doucement, et j'ordonne de percer jusque-là pour découvrir ce que les sauvages s'occupaient. Il le fit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyait distinc-

de cette place, qu'ils étaient tous autour feu, se régalant de la chair de l'un de prisonniers, et qu'à quelques pas de là, il avait un autre garrotté et étendu sur le qui aurait bientôt le même sort: que ce n'était pas de leur nation, mais un des barbus qui s'étaient sauvés dans son avec une chaloupe. Ce rapport, et surtout particularité du prisonnier barbu, ranima toute fureur: je m'avançai moi-même vers l'art j'y vis clairement un homme blanc courir le sable, les mains et les pieds garrottés: habits dont je le vis couvert ne me laissèrent de doute que ce ne fût un Européen.

Il y avait un autre arbre revêtu d'un petit non plus près de leur horrible festin d'en-cinquante verges, où, si je pouvais par-sans être aperçu, je vis que je les aurais à portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour maîtriser ma position pour quelques moments, quoique ma position fût montée au plus haut degré, et me glissai derrière quelques broussailles, je parvins à l'endroit où je trouvai une petite élévation où je découvris tout ce qui s'y passait.

Je vis qu'il n'y avait pas un instant à perdre, neuf de ces barbares étaient assis à terre, serrés les uns contre les autres, ayant détaché deux chiens pour apporter apparemment le pauvre prisonnier, membre à membre. Ils étaient déjà parvenus à lui délier les pieds, quand me tournant vers mon esclave:

— Allons, Vendredi, lui dis-je, suis mes ordres exactement, fais précisément ce que tu me verras faire sans manquer dans le moindre point."

Il me le promit; et là-dessus, posant à terre un de mes mousquets et un de mes fusils de chasse, je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon mousquet je couchai les sauvages en joue, et j'ordonnais d'en faire autant.

— Es-tu prêt? lui dis-je.

— "Oui", répondit-il, et en même temps nous nous levâmes l'un et l'autre.

Vendredi m'avait tellement surpassé à viser, qu'il en tua deux, et en blessa trois, au lieu que je n'en blessai que deux et n'en tuai qu'un. On peut juger si les autres étaient dans une terrible consternation: tous ceux qui n'étaient pas blessés se levèrent précipitamment, ne sachant pas de quel côté tourner leur pas pour éviter un danger dont la cause était inconnue.

Vendredi cependant avait toujours les yeux fixés sur moi, pour observer et imiter mes mouvements. Après avoir vu l'effet de notre première décharge, je jetai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse, et mon esclave en fit de même. Il coucha en joue comme moi. — "Es-tu prêt?" lui demandai-je encore, et dès qu'il eût répondu oui: "Feu donc, lui dis-je, au nom de Dieu"; et en même temps nous tirâmes encore parmi la troupe effrayée, et, comme nos armes n'étaient chargées que de plomb gros comme de petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux; mais il y avait tant de blessés, que nous les vîmes courir la plupart çà et là, tout couverts de sang, et qu'un moment après il n'en resta que trois à demi-morts.

Après avoir jeté à terre les armes déchargées, je saisis mon second mousquet, j'ordonnai à Vendredi de me suivre: ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Je sortis brusquement, avec Vendredi sur mes talons, et dès que je fus découvert, je poussai un grand cri, comme il fit de son côté; ensuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettait le poids des armes que je portais, vers la pauvre victime qui était étendue sur le sable, entre le lieu du combat et la mer. Les bouchers qui allaient chercher leur art sur ce pauvre malheureux l'avaient abandonné au bruit de notre première décharge, et, prenant la fuite avec une terrible

frayeur du côté de la mer, s'étaient jetés dans un des canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à Vendredi de courir de ce côté-là, et de tirer dessus. Il m'entendit d'abord, et s'étant avancé sur eux d'une centaine de pas, il fit feu. Je m'imaginai au commencement qu'il les avait tous tués, les voyant tomber les uns sur les autres; mais j'en revis bientôt deux sur pied: il en avait pourtant tué deux, et blessé un troisième si grièvement qu'il resta comme mort au fond de la barque.

Pendant que mon sauvage s'attachait ainsi à la destruction de ses ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du pauvre prisonnier, et ayant mis en liberté ses pieds et ses mains, je le mis sur son séant, et je lui demandai en portugais qui il était. Il me répondit en latin, *christianus*; mais le voyant si faible qu'il avait de la peine à se tenir debout et à parler, je lui donnai ma bouteille, et lui fis signe de boire. Il le fit, et mangea en outre un morceau de pain, que je lui avais donné pareillement.

Après avoir un peu repris ses esprits, il me fit entendre qu'il était Espagnol, et qu'il m'avait toutes les obligations imaginables pour l'important service que je venais de lui rendre: je me servis de tout l'espagnol que je pouvais rassembler, et je lui dis:

— "Senor, nous parlerons une autre fois; mais à présent il faut combattre: s'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et cette épée, et faites-en un bon usage."



Je pris une de nos lunettes.

Il les prit d'un air reconnaissant, et il semblait que ces armes lui rendissent toute sa vigueur. Il tomba dans le moment sur ses ennemis comme une furie, et dans un tour de main il en dépêcha deux à coups de sabre, il est vrai qu'ils ne se défendaient guère. Ces pauvres barbares étaient si effrayés du bruit de nos fusils, qu'ils n'étaient pas plus capables de songer à leur conservation, que leur chair ne l'avait été de résister aux balles. Je m'en étais bien aperçu, lorsque Vendredi avait fait feu sur ceux qui étaient dans la barque, dont les uns avaient été terrassés par la peur tout aussi bien que les autres par les blessures.

Je tenais toujours mon dernier fusil dans la main, sans le tirer, pour n'être pas pris au dépourvu. C'était tout ce que j'avais pour me défendre, ayant donné mon pistolet et mon sabre à l'Espagnol. J'ordonnai cependant à Vendredi de retourner à l'endroit où nous avions commencé le combat, et d'y chercher nos armes déchargées; ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que j'étais occupé à les charger de nouveau, je vis un combat très opiniâtre entre l'Espagnol et un des sauvages qui s'était précipité sur lui avec un de ces sabres de bois qui devait servir à le priver de la vie, si je ne l'avais empêché. L'Espagnol qui, bien que faible, était aussi brave et aussi hardi qu'il est possible de l'être, avait déjà combattu l'Indien pendant quelque temps, et lui avait fait deux blessures à la tête, quand l'autre, l'ayant saisi par le milieu

du corps, le jeta à terre, et fit tous ses efforts pour lui arracher mon épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid dans cette occasion; il quitta sagement le sabre, mit la main au pistolet, et tua son ennemi sur le champ. Vendredi, qui n'était plus à portée de recevoir mes ordres, se voyant en pleine liberté, poursuivit les autres sauvages avec sa hache, à l'aide de laquelle il dépêcha d'abord trois de ceux qui avaient été jetés à terre par nos décharges, et ensuite tous les autres qu'il put attraper. De l'autre côté, l'Espagnol ayant pris un de mes fusils, se mit à la poursuite de deux autres, qu'il blessa; mais comme il n'avait pas la force de courir, ils se sauvèrent dans le bois, où Vendredi en tua encore un: pour le second, qui était d'une agilité extrême, il lui échappa, se jeta à corps perdu dans la mer, et gagna à la nage le canot où il y avait trois de ses camarades, dont l'un, ainsi que je l'ai déjà dit, était blessé: ces quatre furent les seuls de toute la troupe qui se sauvèrent de nos mains.

Ceux qui étaient dans le canot faisaient force de rames pour se mettre hors de la portée du fusil. Vendredi souhaitait fort que nous prissions un des canots pour leur donner la chasse. Ce n'était pas sans raison: il était fort à craindre, s'ils échappaient, qu'ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes, et qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques pour nous accabler par leur nombre. J'y consentis donc; je me jetai dans un de leurs canots, en commandant à Vendredi de me suivre; mais je fus bien surpris en voyant un troisième prisonnier garrotté de la même manière que l'avait été l'Espagnol, et presque mort de peur, n'ayant pas su ce dont il s'agissait; car il était tellement lié, qu'il était hors d'état de lever la tête, et qu'il lui restait à peine un souffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodaient si fort; je m'efforçai à le soulever, mais il n'avait pas la force de se soutenir ou de parler. Il jeta seulement des cris sourds, mais lamentables, craignant sans doute qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès que Vendredi fut entré dans la barque, je lui dis de l'assurer de sa délivrance, et de lui donner un coup de rhum: ce qui, joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas, le fit revivre et lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Quelques minutes après que Vendredi l'eut bien regardé et l'eut entendu parler, c'était une chose à tirer des larmes des yeux de l'homme le plus insensible, de le voir baisser, embrasser ce sauvage; de le voir pleurer, rire, sauter, danser alentour, ensuite se tordre les mains, se battre le visage, et puis sauter, danser de nouveau; enfin se comporter comme s'il était hors de sens. Pendant quelques moments, il n'avait pas la force de m'expliquer la cause de tant de mouvements opposés; mais étant un peu revenu à lui, il me dit que ce sauvage était son père.

Il m'est impossible d'exprimer jusqu'à quel point je fus touché des transports que l'amour filial produisit dans le coeur de ce pauvre garçon, à la vue de son père délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre toutes les tendres extravagances où ce spectacle le jetait: tantôt il entraînait dans le canot, tantôt il en sortait, tantôt il y rentrait de nouveau, il s'asseyait auprès de son père, et pour le réchauffer il lui tenait la tête serrée contre sa poitrine pendant des demi-heures entières; il lui prenait les mains et les pieds, roidis par la force dont ils avaient été liés, et tâchait de les amollir en les frottant. Voyant quel était son dessein, je lui donnai de mon rhum, pour rendre ce frottement plus utile, ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

(A suivre)

teaux ouvraient, comme des ailes, leurs voiles de toile éclatante pour remonter la rivière. Les uns étaient chargés de munitions de guerre, pour le Richelieu, par où ils se rendraient aux postes militaires du lac Champlain; les autres portaient à Montréal des marchandises destinées aux postes de commerce de l'Ottawa, des grands lacs et même de la Belle Rivière et de l'Illinois, où l'on venait de faire de nouveaux établissements.

Des flottes de canots prenaient ces cargaisons à Montréal pour les rendre à leur destination.

Les canotiers passèrent dans leur course les bateaux à voiles. Ils les saluèrent gaiement. Ce fut entre les divers équipages, un échange bruyant et joyeux de cris, de souhaits, de plaisanteries:

—Bon voyage, bonne chance! pas trop d'embarras! des portages courts! beaucoup de bon temps!

Plusieurs crièrent:

—Les peaux des ours et des buffles que vous allez tuer sont-elles déjà vendues?

D'autres:

—Ne laissez pas vos chevelures en gage aux belles Iroquoises!

III

Les chansons à la rame du Canada ont un caractère tout particulier, et sont d'un effet charmant. Elles sont agréables à entendre surtout quand de robustes canotiers les redisent en lançant leurs légers canots d'écorce sur les eaux tranquilles ou bouillonnantes, tantôt fendant comme des canards sauvages la nappe paisible, tantôt sautant comme des cerfs agiles les rapides bondissants et les cascades écumanantes; toujours acceptant, avec une égale magnanimité et comme ils viennent, la tempête ou le calme, la fortune et l'adversité.

Ces chansons sont toutes d'anciennes ballades d'origine normande ou bretonne. Les pensées en sont pures et les expressions chastes.

On n'aurait pas voulu alors donner à la colonie pour ses chants populaires des paroles licencieuses, car on savait qu'elle avait été fondée pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de son saint nom.

C'était en toutes lettres dans la commission de Jacques Cartier.

La chanson à la rame se compose ordinairement de stances assez courtes. Le dernier vers d'un couplet devient le premier du couplet suivant et cela forme un enchaînement original et plaisant. Après chaque couplet un refrain vif, gai, entraînant, qui part comme une fusée!... Toutes les voix chantent alors, tous les bras s'agitent, tous les avirons plongent dans les flots, et le canot bondit comme un poisson volant sur la surface frémissante du lac ou de la rivière!

IV

Amélie, assise à l'arrière du canot, laissait sa main blanche jouer dans le courant limpide. Elle se sentait heureuse, car toutes ses affections étaient là avec elle, dans la gracieuse embarcation. Elle parlait peu et se plaisait à entendre le chant des rudes canotiers. Elle pouvait aussi s'abandonner plus facilement à ses douces pensées quand la conversation cessait, et que tout le monde chantait ou prêtait l'oreille aux refrains cadencés. Quelquefois, elle saisissait à la dérobée un regard de Pierre dirigé vers elle avec la rapidité de l'éclair, regard dont elle conservait le souvenir dans les secrets trésors de son cœur!

Quelquefois, c'était un de ces mots que seul

l'amour sait dire, un tendre sourire plus précieux que tous les trésors de l'Inde et qui contiennent tout un monde de lumière, de vie, d'immortalité.

Maître Jean La Marche avait choisi sa place à l'avant du canot. Il était faraud comme un jour de dimanche, droit et fier comme le roi d'Yvetôt. Son violon qu'il appuyait avec coquetterie à son double menton, vibrait harmonieusement sous les caresses de l'archet de crin, comme il avait vibré pour adoucir la fatigue des travailleurs sur les murs de Québec.

—Je vais chanter: "Derrière chez nous y a-t-un étang," fit-il, après avoir bu quelques gorgées à même une gourde quelque peu suspecte. C'était du lait, affirmait-il, par respect sans doute pour madame de Tilly.

Les rameurs levèrent leurs avirons et attendirent le moment de les plonger ensemble, au premier signal, dans les eaux sonores. Ils ramaient en cadence obéissant à la musique comme le soldat qui marche au son du clairon.

Jean La Marche commença cette vieille ballade du fils du roi, qui prend son grand fusil d'argent, vise le canard noir et tue le blanc. Sa voix résonnait comme une cloche nouvellement baptisée.

Plusieurs canots voguaient non loin. Ceux qui les montaient se mirent aussi à répéter avec les rameurs de madame de Tilly, le gai refrain:

En roulant ma boule!

Et Jean La Marche disait en faisant chanter son violon avec une énergie à lui rompre les cordes:

Derrière chez nous y a-t-un étang,

En roulant ma boule!

Trois beaux canards s'en vont baignant,

Rouli, roulant, ma boule roulant!

En roulant ma boule, roulant,

En roulant ma boule!

Trois beaux canards s'en vont baignant,

En roulant ma boule!

Le fils du roi s'en va chassant,

Rouli, roulant, ma boule roulant!

En roulant ma boule, roulant,

En roulant ma boule!

Le fils du roi s'en va chassant,

En roulant ma boule!

Avec son grand fusil d'argent,

Rouli, roulant, ma boule roulant!

En roulant ma boule, roulant,

En roulant ma boule!

Avec son grand fusil d'argent,

En roulant ma boule!

Visa le noir, tua le blanc,

Rouli, roulant, ma boule roulant!

En roulant ma boule, roulant,

En roulant ma boule!

V

Jean La Marche fit longtemps retentir l'air de ses refrains mesurés, et son violon fameux ne se fatiguait pas plus que sa poitrine. Tous les canotiers redisaient les refrains avec une ardeur non moins admirable, et lui criaient des "encore" comme à l'artiste qu'on veut récompenser ou flatter. Des voix enthousiastes répondaient de la rive et l'allégresse se répandait partout. Toute la nature chantait. Les ondes, le ciel, les champs, les bois, les rivages, tout s'unissait dans un cantique de joie.

Et les voix devenaient plus vives et plus éclatantes à mesure que les bords de Tilly appro-

chaient, car là, pour les bons censitaires comme pour leur noble châtelaine, c'était le foyer de la famille, et le foyer, c'est le paradis de la terre.

Le Gardeur fut entraîné par la gaité générale. Il oublia son ressentiment, son désappointement et les séductions de la ville. Assis dans les rayons du soleil, sur les ondes bleues, sous le ciel bleu, au milieu de ceux qui l'aimaient, comment aurait-il pu ne pas sourire, ne pas oublier, ne pas espérer?

Son cœur s'ouvrait à la joie, au grand bonheur d'Amélie et de Pierre qui observaient avec un immense intérêt ce réveil de son âme endolorie.

Après quelques heures de cette délicieuse course, les canots vinrent s'échouer sur la grève, au pied de la falaise de Tilly. Tout vis-à-vis, au sommet de la côte, comme la borne immuable que devaient respecter les eaux et la terre, ou comme l'arche qui pouvait sauver les âmes et les corps, s'élevait l'église de Saint-Antoine de Tilly. Un joli village de blanches maisonsnettes l'entourait.

VI

Sur la grève sablonneuse, les femmes, les vieillards et les enfants, accourus pour souhaiter la bienvenue à leurs gens, se livraient aux transports de la surprise et du bonheur. Ils n'attendaient pas sitôt les travailleurs de la corvée du roi.

La nouvelle de l'arrivée des Iroquois vers les sources de la Chaudière les avait effrayés. Ils supposaient en même temps que le gouverneur craignait une attaque contre Québec, par mer, comme celle de Phipps dont plusieurs se souvenaient encore.

—Bah! ne craignez rien, mes bons amis, fit le vieux pilote Louis, en regardant fièrement tout le monde de son oeil unique, ne craignez rien! Je la connais cette campagne de William Phipps; mon père me l'a souvent racontée.

VII

C'était dans l'automne de 1690. Trente-quatre grands vaisseaux bostonnais vinrent débarquer sur les bords de Beauport toute une armée de ventre-bleus. Mais notre vaillant gouverneur Frontenac descendit tout à coup des bois avec ses braves soldats, des habitants et des sauvages, les repoussa pêle-mêle à bord de leurs bâtiments et enleva le pavillon rouge de l'amiral Phipps.

L'instant de le dire! Si vous ne me croyez pas, — personne ne m'a jamais fait cette injure, — si vous ne me croyez pas, allez dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à la basse-ville, vous le verrez; il flotte encore au-dessus du maître autel!

Bénie soit Notre-Dame qui nous a sauvés de nos ennemis et qui nous sauvera encore si nous le méritons!...

A la Pointe Lévis où s'est réfugiée alors la flotte en déroute, l'arbre sec existe toujours. Vous savez la prophétie? Tant que cet arbre sera debout, Québec ne tombera point aux mains des Anglais.

VIII

Les personnes qui se tenaient sur la rive se mirent à l'eau jusqu'aux genoux pour venir au-devant des voyageurs qui arrivaient. Les canots furent traînés sur le sable au milieu des rires et des propos éveillés.

Bienvenue à madame de Tilly! Bienvenue à mademoiselle Amélie, bienvenue à Le Gardeur,

venue à Pierre Philibert! Bienvenue! bienvenue! crièrent cent voix.

Le Gardeur aida Amélie à sortir du canot. Il vit que sa main tremblait et qu'elle devenait froide en regardant fixement à quelques pas dans le fleuve.

C'était à l'endroit où Philibert l'avait sauvé de la mort!

Toute cette scène pénible d'autrefois passa, comme dans un mirage, devant les yeux de la jeune fille. Elle vit son frère se débattre vainement au milieu des flots, puis tout à coup disparaître... Elle vit encore Philibert se précipiter au risque de sa vie, à la rescousse de son compagnon... Elle sentit toutes les angoisses d'alors, et aussi toutes les délices du serment qu'elle prononça dans son âme, en embrassant le sauveur de son frère aimé...

IX

—Le Gardeur! dit-elle, c'était là; t'en souviens-tu?

—Oui, soeur! je m'en souviens. J'y pensais. Je dois une éternelle reconnaissance à Pierre. Néanmoins, il aurait mieux fait de me laisser au fond de la rivière je n'ai plus de plaisir à revoir Tilly, maintenant...

—Pourquoi donc, mon frère? Ne sommes-nous pas les mêmes? Ne sommes-nous pas tous ici? Il y a aussi de la félicité pour toi à Tilly!

—Il y en avait autrefois, Amélie, reprit-il avec tristesse, mais il n'y en aura plus jamais. C'est fini!

—Viens! Le Gardeur, ne gâtons pas la joie au retour. Vois! le pavillon flotte au sommet de la tourelle et le vieux Martin va tirer la couleuvrine pour nous saluer.

X

Un éclair, un jet de fumée et un coup de tonnerre firent soudain bondir les gens qui couraient le rivage.

—C'est bien pensé, de la part du vieux Martin et des femmes du manoir, cela! observa Félix Beaudoin.

Il avait servi dans sa jeunesse, Beaudoin! et connaissait le salut militaire.

—Les femmes de Tilly valent mieux que les hommes de la Beauce, comme dit le proverbe, observa-t-il encore.

—Oui, et mieux que les hommes de Tilly aussi, mon vieux, ajouta Joseph Le Gardeur, d'un ton brusque et tranchant.

Joseph était une grosse courtine au nez retroussé, une virago dont l'oeil noir perçait comme une tarière. Elle portait un chapeau de paille à larges bords et surmonté de boucles aussi difficiles à débrouiller que son caractère, un jupon de tiretaine court qui se souciait peu de cacher sa jambe forte. De ses manches retroussées sortaient deux énormes bras rouges qui auraient fait le bonheur d'une laitière suisse.

La remarque qu'elle venait de faire s'adressait à José Le Gardeur, son mari, un bon diable d'homme, un peu fainéant, par exemple! qu'elle n'avait cessé de taquiner depuis le jour de son mariage.

—Les paroles de Joseph m'atteignent mais ne me font aucun mal, dit José à son voisin. Je suis une bonne cible; elle peut tirer!

—Mais bien content, ajouta-t-il, que les femmes de Tilly soient meilleurs soldats que nous, les hommes, et qu'elles aiment à se mêler de tout! cela nous épargne bien des tracasseries et de l'ouvrage.

XI

—Que dites-vous, José? demanda Félix, qui n'avait guère compris.

—Je dis, maître Félix, que sans notre mère Eve la malédiction ne serait pas tombée sur la tête de l'homme; qu'il n'aurait point travaillé malgré lui, comme cela arrive souvent, et surtout qu'il n'aurait point péché...

Ah! le curé l'a bien dit! Nous aurions pu passer les jours à nous chauffer au soleil, mollement étendus sur l'herbe épaisse... Maintenant, si vous voulez vous sauver corps et âme, travaillez, priez et ne vous amusez point!... Maître Félix j'espère que vous ne m'oubliez pas si je vais au manoir?

—Je ne t'oublierai pas, José, répondit Félix, sèchement. Mais si le travail est le fruit de la malédiction que notre mère Eve a attirée sur le monde en mangeant de la pomme, elle ne pèse guère sur toi cette malédiction. Voyons! fais avancer les voitures, et range-toi, que madame passe...

José s'empressa d'obéir. Madame de Tilly passa au bras de Pierre Philibert. Il ôta son bonnet et la salua profondément. Elle monta dans son carrosse.

Deux chevaux canadiens aux pieds mordants et sûrs comme ceux des boucs et forts comme ceux des éléphants, tirèrent la pesante voiture, au grand trot, sur le chemin qui serpentait tour à tour à travers les champs dorés et les bois touffus.

Après une demi-heure de course ils s'arrêtaient à la porte du manoir.

Ce manoir était une grande bâtisse en pierre, de forme irrégulière avec des fenêtres profondément enfoncées dans les murs et garnies de cadres grossièrement sculptés. A chaque coin s'élevait une tourelle percée de meurtrières, et crénelée de manière à faire un feu d'enfilade de tous les côtés sur les ennemis qui se présenteraient.

Dans l'entrée se trouvait une tablette de pierre où le ciseau avait sculpté les armoiries de la famille de Tilly, avec la date de la construction et une invocation au saint patron de la maison.

Ce manoir avait été construit par Charles Le Gardeur de Tilly, gentilhomme Normand, dont l'ancêtre, le sire de Tilly, se trouvait avec le duc Guillaume à Hastings. Charles Le Gardeur vint au Canada avec un grand nombre de ses vassaux, en 1636, après avoir obtenu du roi une concession de terre sur les bords du fleuve St-Laurent "qu'il posséderait en fief et seigneurie, disait la charte royale, avec y droit de haute, moyenne et basse justice, et aussi droit de chasse, de pêche et de traite avec les Indiens, sujet à foi et hommage, etc., etc."

Il était entouré de pins éternellement verts, de ces grands chênes et de ces ormes élevés qui se drapent dans une feuillage nouveau chaque printemps, et, chaque automne, se dépouillent de leur éclatant manteau.

Un ruisseau murmurait tout auprès, en précipitant ses ondes d'argent. Tantôt il étincelait au soleil et tantôt il se cachait sous les épais rameaux comme une jeune vierge honteuse d'être admirée. Un pont rustique en reliait les bords fleuris. Il sortait, ce petit ruisseau capricieux, d'un lac charmant et tout étroit, étendu comme une nappe de cristal au milieu de la forêt à quelques lieues du fleuve. C'était un lieu de promenade aimé des habitants du manoir.

Pierre Philibert éprouva une joie bien douce à l'aspect de cette antique demeure. Ces portes, ces fenêtres, ces pignons, toutes ces choses qu'il voyait après un si long temps, c'était comme de vieux amis qu'il retrouvait.

Toutes les servantes avaient mis leurs plus beaux atours, leurs robes les plus neuves, leurs rubans les plus éclatants, pour recevoir madame de Tilly et mademoiselle Amélie.

Elles firent aussi le plus sympathique accueil à monsieur Le Gardeur — c'est ainsi qu'elles l'appelaient toujours — et au jeune officier qui l'accompagnait. Elles eurent vite reconnu l'écolier d'autrefois, qui avait généreusement sauvé la vie à leur jeune maître, et elles se dirent, comme cela entre elles, qu'il venait sans doute à Tilly pour... pour...

Elles n'achevaient jamais. Le sourire significatif qui répondait à la confiance, affirmait que c'était compris. Et puis, il était devenu un si bel homme, cet élève du séminaire, avec son uniforme brillant et sa vaillante épée! Et elle, mademoiselle Amélie, elle n'avait jamais détesté entendre prononcer son nom; bien au contraire!

Les femmes ont vite fait de déduire les conséquences des prémisses, en fait d'amour, et elles ne se trompent pas toujours, tant s'en faut.

Derrière la maison, au-dessus de l'étable et du poulailler, caché aux regards par un épais rideau de feuillage, s'élevait le pigeonnier avec ses doux et amoureux habitants. Ils étaient peu nombreux, mais d'un riche plumage et d'une beauté remarquable. Il ne fallait pas laisser la roucouillante famille s'agrandir trop, à cause des champs de blé qu'elle aurait mis à sac.

Devant le manoir, au milieu des arbres chargés de verdure et palpitants de vie, s'élevait un pin d'une grande longueur, nu et droit comme une flèche d'église. Il n'avait plus d'écorce, plus de rameaux, excepté au faite, un bouquet. Un pavillon et des bouts de rubans flottaient au-dessous de cet énorme bouquet vert qui le couronnait, et la poudre du canon en avait marqué de taches noires l'aubier encore tout éclatant de blancheur.

C'était un mai que les habitants avaient planté, pour rendre hommage à la dame de Tilly.

XII

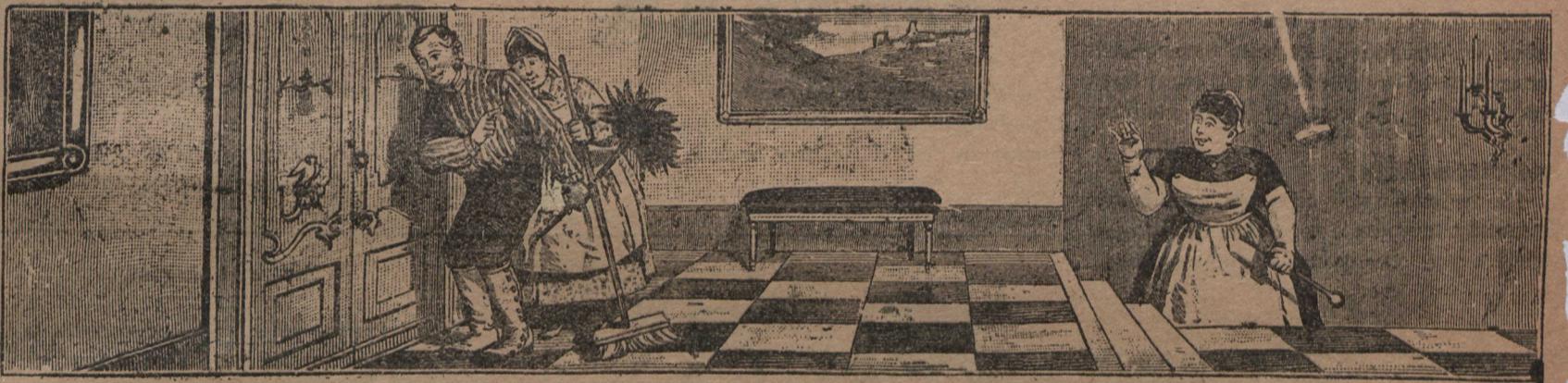
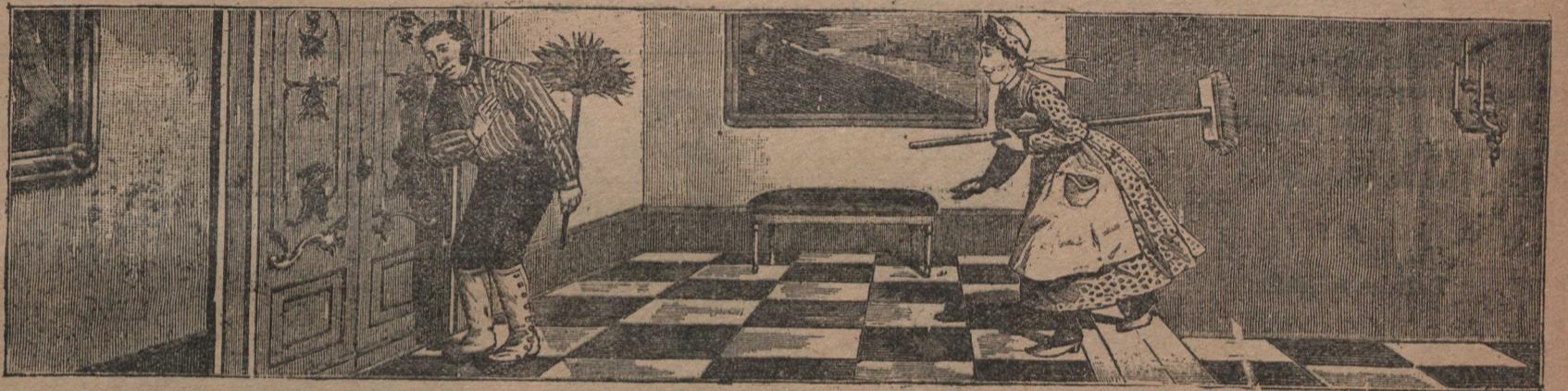
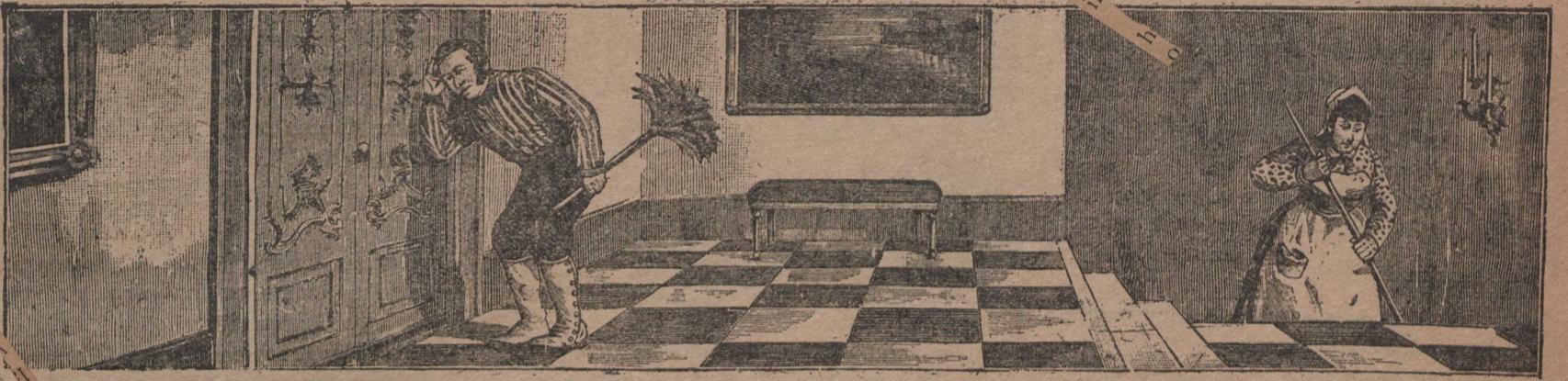
Planter le mai, cela se faisait dans la Nouvelle-France, à chaque retour de la belle saison, le premier de mai, quand on voulait payer un tribut d'hommage à un supérieur.

Le mai, planté devant la maison que l'on voulait honorer, devait rester debout jusqu'au retour de la fleuraison nouvelle. Plus tard, et tout dernièrement encore, les capitaines de la milice sédentaire étaient, dans nos paroisses paisibles, l'objet d'une semblable marque de déférence de la part de leurs soldats. En retour, les soldats étaient conviés à une bonne table, mangeaient, buvaient et s'amusaient bien. Ils tiraient autour du mai, en feu de peloton, les seuls coups de fusils que le village étonné entendit d'un bout de l'année à l'autre.

Maintenant cette fête caractéristique s'en va avec d'autres encore pour ne plus revenir sans doute. Elle aussi ne sera bientôt plus qu'un souvenir. La saint Jean-Baptiste qui arrive avec les fleurs et les parfums des champs, avec des feuillages chargés d'harmonie et les flots de lumière du beau mois de juin, la saint Jean-Baptiste qui est la fête de tous les Canadiens-français, emporte et fait disparaître dans son orbe étincelant toutes ces autres réjouissances moins vives et moins douces qui n'ont pas pour fin sublime l'amour de la religion et de la patrie!

(A suivre)

NOS BONS DOMESTIQUES





POUR RIRE

Les Anglais en tournée

Dernièrement on annonce à un de nos grands écrivains, M. X... la visite de lord S... accompagné de sa femme et de ses filles.

L'écrivain passe dans son salon et s'informe des motifs d'une visite qui l'honore.

Lord S... se tourne alors vers sa famille:

—M. X... grand écrivain français et poète lustre.

M. X... s'incline.

—Yes! grand écrivain, poète illustre! murmure lord S... du ton de l'enthousiasme.

Puis, il ouvre une espèce de grand agenda qu'il tient à la main.

Sans doute un album pour lequel il sollicite un autographe.

M. X... fait déjà la grimace; mais lord S... tire sa montre et reprend, les yeux sur l'agenda:

—A dix heures... voir les girafes au Jardin Acclimatationne...

Il sort, et sa famille à sa suite.



Enfants terribles

La petite Jeanne, une jeune fillette de huit ans, est assise à table à côté d'un gros monsieur dont elle suit anxieusement tous les mouvements, à un moment où ce dernier se dispose à vider son verre, elle lui touche discrètement le bras:

—M'sieu, lui demande-t-elle avec cette gentillesse charmante et naturelle dont seuls les enfants possèdent le secret, M'sieu, si j'osais vous demander...

Quoi, Mademoiselle?

... De me laisser voir comment vous buvez. Maman dit toujours à papa que, quand vous êtes à la maison, vous buvez comme un phoque.



chez le perruquier. Le client au garçon qui lui raconte des massacres de Bakou et des tremblements de terre de Calabre.

—Ne me parlez plus de ça. Les cheveux se cassent sur ma tête!

—C'est bien plus facile pour les couper.



la tendance au mysticisme de plusieurs de nos écrivains notoires contemporains a gagné Taupin lui-même, qui demandait l'autre jour à un gardien de prison:

—Le chemin de Damas, s'il vous plaît?



—En ce moment, je m'occupe beaucoup de l'oeuvre des toutous perdus!... Combien me donnez-vous pour cela?

—Une quarantaine d'années, chère Madame!

Franchise délicate

Louis XIV montra un jour à Boileau des vers de sa composition, et lui demanda ce qu'il en pensait: "Sire, répondit Boileau, rien n'est impossible à Votre Majesté; elle a voulu faire de mauvais vers et elle a réussi".



Un jour, au Louvre, Henri IV, se trouvant en présence d'un homme qu'il ne connaissait pas, lui demande à qui il appartient.

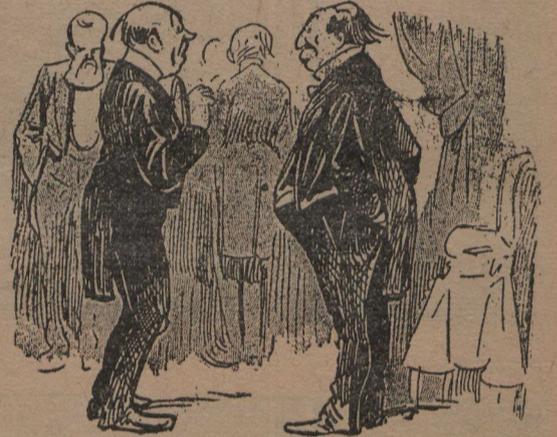
—A moi-même, répond l'inconnu, très rogue.

—Ah! mon pauvre ami, que je vous plains d'avoir un maître aussi sot, lui dit doucement le bon sire.



—Vous aimez la musique?

—Enormément. J'ai adoré une pianiste qui jouait au clair de la lune avec le petit doigt de pied.



—On a pu isoler le microbe de la fièvre jaune?

—Très bien; je vais vous en montrer si vous voulez, j'en ai justement un sur moi!



—Dis, c'est vrai, grand'mère, ce que dit papa, que dans le temps tu as été jolie?

Sévère, mais juste

Deux jeunes velocipédistes passent à l'avenue, courbés sur leur machine, à fond de train, le dos en bosse, dans cette affreuse attitude du cycliste en vitesse...

Et un gamin, qui les regarde, de crier:

—Encore deux, qui arrivent du Vélodrome... adaire.



Les bonnes amies

—Vous savez que cette chère Éva se remarie?

—Elle? Allons donc! Elle a de l'esprit et ne voudrait jamais d'un homme assez sot pour l'épouser.



Concert de salon

Un monsieur et une dame qui chantent outrageusement du nez dévident un interminable duo.

—Voilà, murmure un auditeur, ce qu'on peut appeler un combat nasal.



Au fait

Toto lit un journal et voit l'intitulé d'un article: "Impôts sur les blés durs."

Après un instant de mûres réflexions:

—Dis, papa, les blés durs, c'est-il ceux qui servent à faire le pain rassis?



—Oui, mon enfant, ma conviction est nette... tout le prouve du reste. L'homme descend du singe... qui est allé toujours de perfections en perfections... As-tu bien compris?

—Sûr que j'ai bien compris, alors toi t'es un peu plus singe que moi!!!

—!!!

POUR RIRE



JAPON MODERN STYLE

La plaisante éducation

Gaston, fils de Henri IV, frère de Louis XIII, abhorrait l'étude, et montrait, dès son enfance un penchant déterminé pour la guerre sans avoir ni courage, ni énergie, ni aucune des qualités qui font les grands capitaines. Son précepteur profita de ces goûts pour le faire étudier. La particule "on" devint un régiment; le "que retranché", une citadelle; le "nom", une brigade; le "verbe", une division. Le capitaine "volo" fut mis à la tête de tous les verbes anomaux, qui sont les volontaires de l'art grammatical. Les verbes déguisés ne craignent d'être "actifs", et qui sont en effet "passifs", furent représentés par de grandes armées d'observation, qui attendent l'événement pour se décider. Le régime des "adverbes" se formait de plusieurs compagnies; de celle des gens de pieds qui marquent les adverbes communs, de celle des cavaliers qui dénotent les adverbes de qualité. Le pays des "conjonctions" fut une campagne charmante, peuplée d'hommes et de femmes, de guerriers, de paysans, d'ouvriers, d'objets utiles, applicables à toutes espèces de constructions.

Il est inutile de détailler les sanglants combats des "verbes hétéroclites" et "défectifs", les trompettes et les timbales des "gérondifs", la légion des "genres", la flotte chargée de "cas" et de "nombres", la province du "participe", l'empire des "interjections", la multitude des blessés, des morts, des fuyards, des vainqueurs, etc.

Chaque thème était pour Gaston un champ de bataille: c'était Arbelles, Pharsale, Tolbiac, Coutras, et il ne faisait son thème qu'après qu'on lui avait persuadé qu'il était tour à tour Alexandre, César, Clovis, Henri IV.

"Quelles plaisantes leçons on vous donne-là! dit le vieux duc d'Epéron au jeune prince. Par saint Denys, l'aréopagiste, ce n'est pas ainsi qu'on a élevé Henri IV, votre brave père, ni moi-même. Il lisait les Commentaires de César, et moi Titus Livius. Rois et gentilshommes, nous som-

mes de la même pâte que les autres; nous n'avons pas la science infuse comme Adam. Pour n'être pas sots, il faut que nous ayons de la peine, tout ainsi que les fils des bourgeois qu'on envoie aux études. Je me r'aventure que le bonhomme Amyot disait que l'empereur Théodore voulait que le précepteur de ses enfants fût assis devant eux; et vous, monseigneur, vous voilà dans un bon fauteuil à bras, devant ces messieurs qui vous craignent, et qui, pour bien faire, devraient vous inspirer du respect! Vraiment, c'est le monde renversé. Messieurs les instituteurs, certes, je vous en veux

bas monde, à moins qu'on ne l'achète. C'est moi qui vous le dis; je le sais bien, et ne suis pas devenu si grand seigneur en restant les bras croisés. Laissez-moi donc ces leçons, et élevez monseigneur comme son père..."

Entre dentistes — Mon cher, dernièrement, pour le compte du gouvernement, je fus chargé de plomber la dent du Midi.

—Oh! et moi, le sultan vient de m'envoyer une requête pour que je mette un râtelier aux bouches de Danube.

—Julie, qu'avez-vous pour le dîner?
—Une fraise de veau, monsieur.
—Parfait! Vous donnerez le veau comme rôti et vous servirez la fraise comme dessert!

Monsieur, dans le salon, attend ce qu'on est convenu d'appeler "l'heureux événement", impatient de savoir... s'il sera garçon ou fille.

Soudain, on entre et on lui présente deux jumeaux.

Alors, avec autant de surprise que d'émotion :

—Est-ce pour choisir?... dit-il.

—Les hémorroïdes obtiennent un prompt soulagement par l'Onguent Magique du Dr Shoop. Rappelez-vous qu'il est fait seulement pour les Hémorroïdes et son effet est sûr et satisfaisant. Les hémorroïdes cuisantes, douloureuses, saillantes ou cachées, disparaissent comme par magie à son emploi. Essayez et voyez.

TOUS LES JOURS

Tous les jours, les mérites du BAUME RHUMAL sont proclamés par ceux qui en font usage. Ceux qui l'emploient se guérissent promptement et radicalement. Le BAUME RHUMAL est le remède qui convient à tous ceux qui toussent.



—Qu'est-ce que vous faites habituellement comme travail?

—Rien, docteur!

—Continuez, n'est-ce pas, mais surtout pas de surmenage!

plus qu'à cet enfant. Dites-moi, je vous prie, qu'avons-nous besoin de telles leçons? Ne voyez-vous pas qu'en familiarisant ce fils avec les illustres, c'est lui faire croire qu'il les imitera sans peine? Oh! que la chose n'est pas si aisée! Pourquoi son père est-il devenu si grand? C'est qu'il fut élevé fort durement, et qu'on le forçait de grimper, pieds nus, comme un daim, les rochers des Pyrénées. Mes amis, donnez bien du mal à monseigneur, c'est le seul moyen d'en faire quelque chose: on n'a rien dans ce



—C'est dégoûtant!... il n'y a plus une place... dans votre train...

—Ah! dame, vous savez, si on n'était pas un peu embêté, ce ne serait plus un train de plaisir.



—Et votre tête de veau comment est-elle?

—Admirable ce matin... elle est d'une fraîcheur... tout à fait comme celle de Monsieur!

Les Extraits Culinaires DE **Jonas**

Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ÉCONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.



Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaitante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

TRADE MARK

Remède du Dr. Sey

Le GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.

Le REMÈDE DU DR. SEY est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui, loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille

Laboratoires S. LACHANCE, 87 rue St-Christophe, Montréal

Madame,

SI Vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer, quelque soit la condition de l'article, je lui donnerai sa couleur primitive ainsi que tout l'éclat du neuf.

Spécialité de Teintures de Soiries et Rideaux

NETTOYAGE A SEC PERFECTIONNE...

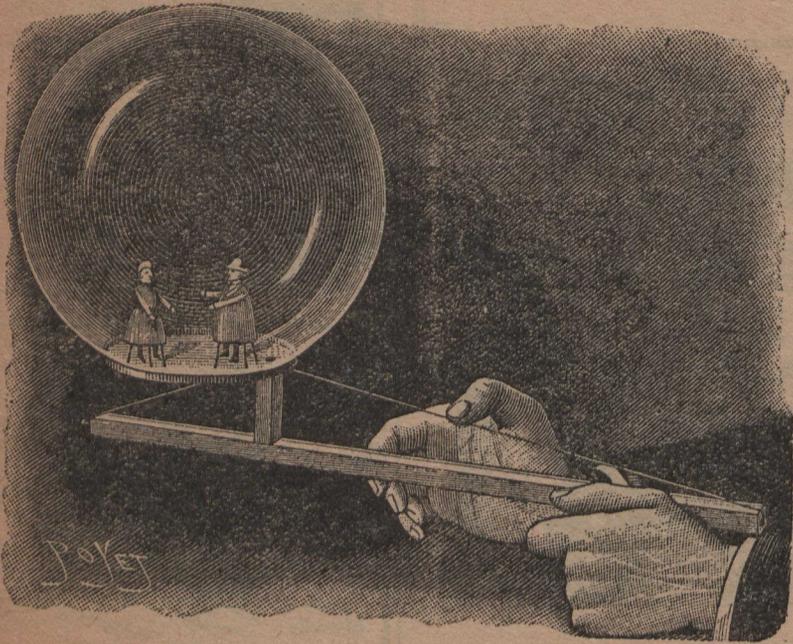
A. F. DECHAUX
No 62, rue Ste-Catherine E
Tel. Bell Est 51

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs, pour plus amples informations s'adresser au

Dr Joseph Versailles
CHIRURGIEN-DENTISTE
926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

POUR NOS JEUNES AMIS

UN BAL DANS UNE BULLE DE SAVON

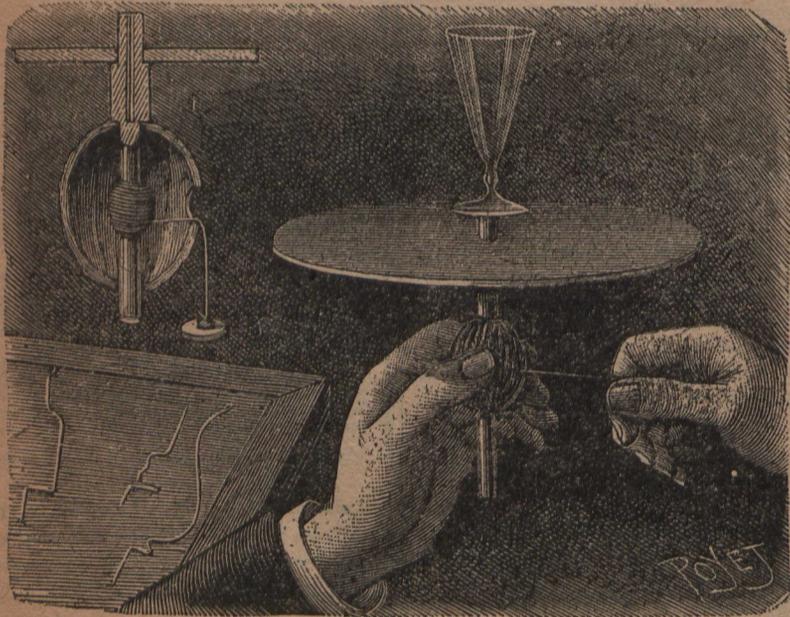


Prenez une règle d'écolier, dont vous couperez un bout d'environ 1½ pouce de longueur. Tordez en anneaux les deux extrémités d'un fil de fer fin un peu plus long que le plus grand morceau de la règle. Clouez les deux anneaux à chaque bout de ce grand morceau, puis passez verticalement le petit bout sous le fil de fer, en le poussant le long de la règle jusqu'à ce que le fil de fer soit bien tendu comme une corde à violon sur son chevalet. En pinçant la corde de fil de fer, elle donnera une note que vous modifierez en appuyant le doigt aux divers points de cette corde. Voilà pour la musique.

Taillez les danseurs et danseuses dans des bouchons; si vous désirez les colorier, que ce soit avec des couleurs à l'huile, et faites-leur trois supports au moyen de petits bouts de fil de fer qui les rendront très mobiles, en piquant ces fils de fer dans le dessous des bouchons. Vous les poserez sur une rondelle de fer-blanc (fond de boîte de conserves ou couvercle de boîte à cirage), clouée par un de ses bords sur le haut du chevalet, comme le montre notre dessin. Trempez les personnages dans de l'eau de savon, mouillez avec ce liquide la rondelle de fer-blanc, sur laquelle vous poserez les danseurs, et soufflez une grosse bulle qui les enveloppera et se fixera sur les bords de la rondelle. Cette bulle sera la salle de bal, d'un éclat merveilleux.

Pincez la corde de votre violon; les vibrations se transmettront à la place, sur laquelle les danseurs se trémousseront le plus follement du monde, et vous aurez ainsi, à peu de frais, le spectacle d'un bal.

LE VERRE DE CRISTAL



Un grand nombre d'illusions d'optique sont dues à la persistance des impressions lumineuses sur notre rétine; nous connaissons tous le phénomène qui a lieu lorsque nous faisons tourner rapidement dans l'obscurité une baguette de bois dont l'extrémité est enflammée; l'extrémité de la baguette semble tracer dans l'espace un cercle lumineux continu.

On a construit des toupies qui permettent de répéter un grand nombre d'expériences de ce genre; la plus connue est l'éblouissante, dans l'axe creux de laquelle on introduit l'extrémité d'un fil de fer galvanisé, recourbé suivant le profil d'un objet en verre, un verre à boire, par exemple. Le fil de fer est entraîné dans le mouvement rapide de rotation de la toupie, et la série de ces profils successifs offre à l'œil l'image brillante et transparente d'un verre.

La figure de gauche de notre dessin vous montre la manière de construire, à l'aide d'une noix vide et d'un manche de porte-plume, un petit moulin à axe vertical qui vous permettra de répéter toutes les expériences de la toupie éblouissante. La partie de l'axe qui traverse la noix est ronde et amincie; l'extrémité supérieure est taillée en carré, et enforcée au centre d'un grand disque de carton servant de volant. Une ficelle est enroulée autour de l'axe et sort par un trou pratiqué dans une des coques de la noix. Les deux coques sont collées solidement, une fois que l'axe a été mis en place. Vous tenez la noix d'une main, de l'autre vous tirez la ficelle, et voilà votre axe animé d'un mouvement de rotation très rapide. Vous avez pensé, avec un fil de fer rougi, l'intérieur du porte-plume, et vous y introduisez successivement les divers profils en fil de fer dont vous voyez quelques modèles posés sur la table: une bouteille, un verre à boire, un verre de lampe, etc. Vous pouvez varier les formes à l'infini, suivant votre goût.

Solution des devinettes publiées dans le No 1189 de l'Album Universel
No 116 — L'obscurité.

No 117 — La grande route.
No 118 — C'est la lettre "i" (la laiterie).
No 119 — En ce que, comme lui, il est marchand de celleri.

Clubs de Hockey

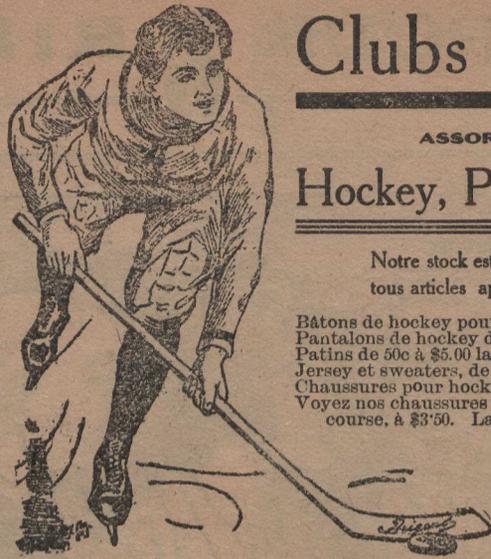
ASSORTIMENT COMPLET

Hockey, Patins et Chaussures

Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS

Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
Patins de 50c à \$5.00 la paire.
Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPECIAL — Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue.



A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est

MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs. MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits



MAGNIFIQUE
Tour de Cou en Renard Bleu
GRATIS
ON N'EXIGE PAS D'ARGENT



Songez-y donc — un magnifique Tour de Cou en Renard Bleu, l'article en fourrure le plus chic que l'on puisse porter, offert tout à fait gratuitement. On n'a jamais fait une offre semblable. La seule chose qui nous permette d'en agir ainsi, c'est que nous avons fait travailler ces jolies Fourrures durant la morte saison de l'été et que nous les avons eues à presque au prix coûtant. Le Tour de Cou a 41 pouces de long, près de 4 pouces de large, il est en le plus beau Renard Bleu, fourrure très riche, très douce et très fournie. Il est chaudement rembourré, doublé de satin de la même nuance et orné de quatre longues queues de Renard Bleu. Une aussi jolie Fourrure n'a jamais été donnée, et vous pouvez, vous la procurer facilement. Envoyez-nous votre nom et votre adresse, écrits lisiblement, et nous vous expédierons par la poste, 10 boîtes de nos fameuses "Nouvelles Pilules Végétales Vivifiantes" à 25 centins la boîte. Un excellent remède qui guérit toutes les maladies dues à l'Impureté et à la Faiblesse du Sang. Telles que Indigestions, Maux d'Estomac, Constipation, Faiblesse, Dérangement des Nerfs, Rhumatisme et Maladies Femminines. Un excellent tonique et reconstituant. De notre dimension régulière à 50 cts.; il se vendent facilement, car tout client qui achète une boîte de pilules de vous reçoit un billet de prime qui lui donne droit à un bel article en argent. Ne manquez pas cette chance unique dans la vie. Envoyez-nous votre commande et nous vous ferons parvenir les dix boîtes et les billets de prime par la poste, franco. Lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent (\$2.50) et nous vous expédierons ce joli Tour de Cou en Renard Bleu, tous frais payés. Ecrivez aujourd'hui. Adressez: THE NEW LIFE REMEDY CO., Dept. 567, TORONTO, CANADA.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées ainsi que celles poste-restante.
3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Yvonne Lafrenaye, 134 Newland ave, Woonsocket, R. I. — Mlle Marie Louise Valois, 166 Newland ave, Woonsocket, R. I. — Mlle Lydia Marcoux, Ste Marguerite, Co. Dorchester, Qué., tous genres. — J. E. L. Lalonde, 268 Amherst, Montréal, avec monde entier, cartes bromure et cartes en cuir préféré. — G. Bonzans, 34 rue Perronet, Neuilly, Seine, France, cartes-vues, réponse assurée. — Alphonse Soucy, 169 rue Providence, Montréal. — Mlle Rose Ledoux, institutrice, St Jûdes, Qué., fantaisies préférées. — Henry Bérubé, 47 Arnold st., Woonsocket, R. I., séries et fantaisies anglaises. — Mlle Clémentine Vendal, 36 Laval st., Woonsocket, R. I. — Mlle Eva Lafrenaye, 134 Newland ave, Woonsocket, R. I., séries et vues. — Mlle Cora Lizotte, 132 Newland ave, Woonsocket, R. I. — Mlle Antonia Garon, Causapsal, Qué., avec monde entier, fantaisies préférées. — Mlle Blanche Garon, commis, Causapsal, Qué., avec monde entier, cartes ivoirines préférées, réponse certaine. — Mlle Kattie Martin, sous-ass. maître de poste, Causapsal, Qué., fantaisies ivoirines préférées, réponse assurée. — Mlle Alexina Constantin, 66 St Augustin, St Henri, Montréal, avec monde entier, anglais et français. — Mlle Dona Schinek, 9 Maria, St Henri, Montréal, fantaisies préférées. — Mlle Marie Renaud, 47 St Stephen st., Boston, Mass., fantaisies à l'intérieur, vues à l'extérieur. — Mlle Alb. Chapleau, Terrebonne, Qué., cartes en cuir, fantaisies morales.

—Le catarrhe du nez et de la gorge devrait vous engager à nous demander un moins une boîte gratuite d'essai du remède contre le Catarrhe du Dr Shoop. Rien ne prouve aussi sûrement le mérite qu'un essai réel, et le Dr Shoop, pour prouver sa confiance désire vivement que nous vous fassions faire cet essai. Ce remède onctueux, blanc comme la neige et bienfaisant, soulage la gorge et les narines et purifie rapidement une haleine mauvaise ou fiévreuse. Venez et assurez-vous par vous-même.

La Vie Heureuse

Une curieuse visite à la Cour de Roumanie; l'opinion des grands critiques sur les prix littéraires; les plaisirs sportifs de l'hiver; d'amusants pronostics sur la vocation des bébés de nos écrivains notoires, selon leurs mères; d'intéressants détails sur les grands mariages mondains; de dramatiques révélations sur les grandes empoisonneuses, de la Brinvilliers à Mme Galté; une chronique de Franc-Nohain qui est un petit chef-d'oeuvre d'humour; une nouvelle inédite par J. H. Rosny. La variété d'un tel sommaire donne au numéro de janvier de "La Vie Heureuse" un incomparable attrait.

TELEPH. EST. #135

G. A. Dumas

PHOTOGRAPHE

ANGLE ST DENIS & SHERBROOKE MONTREAL

SPECIALITE PORTRAITS DE FAMILLES COMPOSITIONS REPRODUCTIONS EN TOUTS GENRES

MOUTON (Nouvelle)

Un soir d'hiver, assis devant la grande cheminée, harassé et muet, je regardais monter la vapeur de mes semelles mouillées.

Mon chien, dans le coin du vaste manteau, se séchait aussi, semblant prêter une oreille attentive au bruissement de la marmite suspendue au-dessus de la flambée.

—Mouton! dit tout à coup mon grand-père, ton chien me rappelle mon brave Mouton.

—Comment, grand-père, mais vous ne m'avez jamais parlé de lui.

—C'est que son nom me rappelle une des heures les plus pénibles de ma jeunesse; toi qui aimes les chiens tu m'en comprendras quand je t'aurai raconté son histoire.

Comme le tien, Mouton se mettait là, au coin de la cheminée, mais ce n'était pas pour dormir, ni pour se sécher, c'était pour surveiller la marmite: s'il arrivait que la soupe versât, Mouton partait en aboyant, et que ta grand-mère fût dans le logis ou au jardin, il l'avait vite trouvée, la pauvre sainte femme arrivait en courant — ah! comme elle était vive et alerte, et jolie, — elle écumait son pot, et retournait à son ouvrage.

Quand nous étions des enfants, on laissait Mouton en faction près du berceau, et lorsque le petit s'éveillait et criait, Mouton courait à la recherche de grand-mère.

—C'était un chien très savant, grand-père!

—Il était plus que savant. On ne peut pas dire qu'il lui manquait la parole puisqu'il se faisait comprendre en aboyant; c'était une bête intelligente et qui vivait de notre propre vie, sans jamais nous avoir quitté un instant, s'était identifiée à nous.

Mais ce que je t'ai dit n'était pas le plus fort. Le plus beau, c'était lorsque Mouton partait, un panier aux dents, chercher la viande au village, une fois ou deux la semaine. Il fallait voir quel air sérieux il prenait, et, au fait j'ai vu il ne s'amusa en route, quoiqu'il rencontrât de nombreux camarades, jamais il ne fut pris en faute; ce fut hélas! sa probité qui fut cause de sa mort. Quand on pensa à cela les larmes m'en viennent aux yeux, car j'ai pleuré Mouton comme on pleure un enfant.

—On vous l'a tué, grand-père?
—Non, mon enfant. C'est moi, moi qui l'ai tué... expès?

Un silence plana sur nous. Grand-père, la tête inclinée, les yeux lointains, semblait suivre un rêve confus.

—Ah! Quand je m'en souviens! et sa main frappa le bord de son fauteuil.

Un jour, Mouton que nous avions envoyé au village rencontra des gamins dont un lui enleva son panier, le chien le poursuivit, le mordit au mollet et prit son panier que l'autre avait lâché.

Je n'apprends cela que le lendemain. Etant aux champs, je vis venir vers moi le garde-champêtre.

—J'ai là un papier pour toi, me dit-il.
—Un papier pour moi, par exemple! Lis un peu pour voir.

—Pas grand-chose ma foi! mais ça vient de Monsieur le procureur du Roi. Ton chien a mordu hier le petit du charron, alors j'ai ordre de tuer ton chien!

Je lui sautai au collet: Misérable! m'écriai-je, avise-toi de toucher à Mouton et tu auras affaire à moi.

Mais, en somme, ce pauvre Benoit n'y pouvait rien. A cette époque, lorsqu'un chien mordait quelqu'un, on le tuait, cela ne guérissait pas le malade, mais c'était la règle, il fallait passer par là.

—Tout de même, me dit Benoit, tu n'es pas brave de vouloir étrangler un vieux camarade comme moi, tu sais que je suis obligé d'exécuter ma consigne. Et puis, fait ce que tu voudras. Pourvu que le chien soit tué, ça m'est égal.

Et il partit.

J'étais atterré, je ne savais plus où j'étais, ni ce que je faisais, je n'y voyais plus et ce qui m'effrayait le plus à ce moment-là, c'était d'annoncer la chose à grand-mère, son Mouton qu'elle aimait tant, comment lui dire qu'il fallait tuer Mouton... Tuer Mouton... Tuer Mouton. Ces deux mots ballotaient dans ma cervelle comme des noix dans un sac vide. Claire fut étonnée de me voir rentrer de meilleure heure.

—Je suis bien ennuyé, lui dis-je, Mouton a mordu le petit du charron, je sais bien que l'enfant l'a agacé, lui a pris son panier, mais si les parents vont se plaindre au procureur!

—Mon Dieu, il voudrait le faire tuer, Mouton! Mouton, mon bon chien! et Mouton accouru lui posait ses grosses pattes

sur ses épaules. Elle n'était pas bien grande, grand-mère. Et elle l'embrassait...

—Il vaut mieux que je te le dise, Benoit est venu pour ça, le procureur a donné l'ordre...

La pauvre femme se mit à pleurer, pense que Mouton était un peu son enfant, elle l'avait élevé, je me souviens du jour où je l'apportai dans mon carnier, c'était le berger voisin qui me l'avait donné; quelle joie lorsque je déposai sur ses genoux cette petite boule de poils noirs qui gémissait. J'avais vingt ans alors, elle en avait dix-sept, nous étions de grands enfants!

Et maintenant que Mouton avait grandi, qu'il nous aimait, qu'il nous aidait, qu'il nous comprenait, il fallait nous en séparer pour toujours, et comment?...

Nous passâmes notre soirée bien tristement, tous deux appuyés l'un à l'autre, elle pleurant, tandis que Mouton, sa tête allongée sur ses genoux, nous regardait de ses yeux si bons et si doux. On aurait dit qu'il savait.

Cependant il fallait se décider, car on ne plaisantait pas à l'époque avec les ordres du procureur.

Je laissai croire à grand-mère que rien ne pressait, et dès qu'elle eût quitté le logis, je pris au coin de la cheminée mon vieux fusil, je le chargeai de gros plombs et partis en courant après avoir sifflé le chien.

Je m'éloignai le plus possible pour que Claire n'entendît pas le coup de fusil et c'est ainsi que je marchai plus d'une lieue, n'ayant d'ailleurs jamais le courage de m'arrêter, il me semblait que je ne m'arrêtera pas et que jamais ne viendrait le moment décisif.

Mais mes jambes flageolaient, je tremblais, c'est bête, me diras-tu, pour un chien. Mais c'est que celui-là n'était pas un chien comme les autres.

Enfin j'arrivai sur le versant opposé de la colline, fort loin de la maison. Fatigué je m'assis sous un arbre, je me suis mis à envisager le moyen d'en finir.

Pendant que je réfléchissais, Mouton vint se coucher à mes pieds, et comme mes réflexions se prolongeaient, il s'endormit.

Alors doucement, bien doucement, j'attirai mon fusil, et comme je tremblais fort, j'appuyai le canon sur mon pied, je l'approchai autant que possible de l'oreille du chien et je pressai la détente.

Le coup ne partit pas, dans mon trouble, j'avais oublié de l'armer.

Eh bien! il me fallut dix fois plus de courage et de volonté pour relever le chien du fusil qu'il ne m'en avait fallu jusque là, mais je sentais que j'étais décidé à ce moment là, la dernière minute de Mouton avait sonné. Toute ma peur maintenant était de le faire souffrir.

Je tirai en fermant les yeux... Mouton était mort sur le coup, la tête fracassée. Cela me fit horreur et je m'enfuis à toutes jambes.

Vois-tu, il me semblait que je venais de commettre un crime, c'est une chose épouvantable que de donner la mort à une bête que l'on aime et qui vous aime. Une seule chose adoucissait mes remords. Mouton était mort sans savoir que je voulais le tuer, au moins il n'avait pas eu cette suprême angoisse de souffrir par mes mains.

Lorsque j'arrivai à la ferme il était tard, ma pauvre femme était sur la porte, dès qu'elle m'eut vu, seul elle pâlit, défaillit presque, puis elle entra et je la suivis. Je posai machinalement mon fusil à sa place.

Alors sans mot dire, elle vint vers moi, un bras sur mon épaule, elle s'appuyait tristement sur ma poitrine, et je la tenais pressée contre moi. Nous demeurions ainsi, muets, lorsqu'un léger bruissement vint rompre le silence... C'était la soupe qui versait.

—Pauvre Mouton, dit Claire, et nous pleurâmes tous les deux.

JEAN MARC.



Remède sûr pour la faiblesse des Nerfs

RESERVE MINES N. E., CAN. J'ai été attaqué d'une faiblesse de nerfs pendant dix ans. J'ai essayé toutes sortes de remèdes, mais sans succès. Il y a à peu près un an je commençai à prendre le Tonic du Père Koenig pour les Nerfs, et il m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'avais fait usage jusqu'alors. C'est pourquoi je le recommande à tous ceux qui souffrent. J. M. O'HANDLY.

M. Raymond Gélinais écrit de Saint-Alphonse, Can.: Depuis trois ans mon enfant souffrait sérieusement de la Dance St Guy. Un ami me recommanda le Tonic du Père Koenig pour les Nerfs et après en avoir pris deux bouteilles mon petit malade a été tout à fait guéri. Merci à ce grand remède.

Le Rév. Th. Dagenais, de St Roch l'Achigan, Québec, écrit qu'il a appris la guérison complète de l'épilepsie d'un monsieur Lapière par l'emploi des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs.

Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév Pasteur KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$1.00. — En vente à Montréal, par The



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL



Pour les Hémorroïdes et les Maladies de la Peau

telles que Démangeaisons, Eruptions, Dartres, Maladies de la Barbe, Boutons, Etc. Cette précieuse pommade a été préparée pour la première fois en 1865, d'après la formule d'un spécialiste distingué.

Depuis, cet Onguent a fait des prodiges de guérisons, surtout dans les cas d'Hémorroïdes les plus sévères, et sa popularité s'est accrue constamment sans la moindre publicité. **Prix: 25c.** EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.

STADIUM

Notre Surface de Glace Ayant comme Fondation la solide plancher de la roulette, est la Plus Belle qui existe

Patinage tous les soirs de 7.30 à 10 p.m. Aussi les mardis, jeudis et dimanches après-midis. Admission 20c ou 6 billets pour \$1.00. Le Montagnard A.A.A.

FEU DAVID MAJOR

Fin janvier dernier, la mort a fauché l'un des journalistes les plus connus et les plus sympathiques de notre métropole. nous avons nommé feu le regretté David Major, avocat et rédacteur à "La Presse"

A l'occasion de ce décès, notre grand quotidien, déplorant la fin subite d'un homme de lettres qui lui était depuis longtemps dévoué, disait de son regretté collaborateur: "C'est sous le coup d'une émotion facile à comprendre pour tous ceux qui savent ce qu'est la camaraderie, la fraternité des journalistes dans un même bureau, que nous avons à enregistrer la mort subite, arrivée hier soir, de cet excellent collaborateur que fut pour nous, des années durant, à la "Presse", Monsieur David Major.

"Journaliste, notre pauvre ami l'était par une vocation qui, dès 1873, le faisait entrer aux bureaux de la "Minerve" où il dépensait brillamment le surplus de l'activité mentale que requéraient les études du droit qu'il trouvait encore le moyen de poursuivre au McGill.

"Et quelles études! Il en sortait, le premier de tous ses compatriotes, avec la suprême consécration du succès universitaire, cette médaille d'or tant recherchée et si disputée par les étudiants du McGill.

"Noblesse oblige, dut-il se dire; et délaissant temporairement le journalisme, M. Major prit au barreau de Montréal la place que lui assignaient à la fois ses talents personnels et ses succès universitaires. Des années durant il fut l'associé de M. Raymond Préfontaine, rivalisant de brio, au palais et à la tribune, avec celui qui devait être plus tard maire de Montréal et ministre de la Couronne à Ottawa.

"Eloigné soudainement du barreau par un rhumatisme inflammatoire qui pendant longtemps le contraignit au repos, à Hull et à Montebello, sa paroisse natale, il ne revint à Montréal que pour réintégrer le journalisme, sa carrière de prédilection. C'est ainsi qu'on le retrouve une fois de plus à la "Minerve", en 1890, au "Monde", en 1892, et en 1893, à la "Presse", où il est toujours resté depuis.

"Fils de M. Charles Major, de Montebello, notre regretté collaborateur possédait comme par atavisme une vigueur corporelle qui semblait devoir défier les ans, mais la mort l'a couché d'un seul coup, à l'âge de 56 ans, comme souvent elle s'amuse à le faire des colosses et comme elle l'avait fait notamment de l'un de ses frères, emporté de mort subite il y a un mois à peine.

"M. David Major laisse, de son second mariage avec Mlle Angélique Racicot qui lui survit, trois enfant dont deux fils et une fille."

On ne saurait mieux louer le talent et les nobles qualités du citoyen, du camarade et de l'ami, qui vient de nous quitter à jamais.

Veuille la famille de notre regretté confrère, recevoir, en cette triste occurrence, les sympathiques condoléances de l'Album Universel.

AU COIN DU FEU

(poésie inédite)

Languissamment assis sur ma chaise berceuse,
Devant le feu luisant,
J'ai rêvé tout ce soir, paisible, l'âme heureuse
D'un calme reposant.

A quelques pas de moi, la lampe agonisante
Laisait tout doucement,
Comme à regret, mourir sa flamme pâlisante,
Dans un pétitement.

Et rien ne troublait plus la solitude sombre
Où je rêvais joyeux,
Que l'horloge d'onyx qui répétait dans l'ombre
Son tic tac ennuyeux.

Devant mes yeux charmés par la flamme qui danse
Sur les charbons fumants,
Comme une vision surgissent du feu dense,
Mille tableaux charmants.

Tout mon passé revient luire dans cette flamme
En visions d'antan,
Tout mon passé joyeux qui réjouit mon âme,
Mon cher passé d'enfant.

Je me vois tout petit, errant les jambes nues,
Et les cheveux au vent,
Dans les grands champs de foin aux cachettes connues
Où nous allions souvent.

Errant des jours entiers, avide d'aventures,
Dans les grands bois fournis,
Me bourrant pour dîner de fraises ou de mures,
A la chasse des nids.

Puis, quand le soir tombait sur les sentiers pleins d'ombres,
Je revenais peureux
Et courant essoufflé, dans les longs chemins sombres
Aux détours sinueux.

Plus tard le tableau change et l'enfant espiègle
Fait place à l'écolier
Qui rêve sur son livre, en cherchant une règle,
D'être un jour bachelier.

Puis un matin, l'enfant que l'espérance gagne,
Tient son cher titre en main,
Et construit tout le jour de beaux châteaux d'Espagne,
Pour l'obscur lendemain.

Hélas! Pourquoi faut-il que nos rêves d'enfance
Soient si vite déçus?
Que le réveil est dur et donne de souffrance
A qui les a conçus!

Oh! mes chers souvenirs, comme j'aime votre ombre
Qui réjouit mon coeur,
Et sait le délivrer toujours du doute sombre,
Par son charme vainqueur.

Revenez, revenez, souvenirs de jeunesse
Me bercer bien des fois,
Et réchauffer mon coeur tout vibrant d'allégresse,
A vos chants d'autrefois!

En vous revoyant tous passer dans le silence,
Devant mes yeux grisés,
Mon coeur oublie alors que ses espoirs d'enfance
Se sont si tôt brisés.

Montréal, 31 décembre 1906.

OSCAR LE MYRE.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE
POITRINE PARFAITE AVEC LES
POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie. Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
Dépot général pour la puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Ste-Catherine, MONTREAL
Aux E. U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le pousse à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Des les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
87, rue St-Christophe MONTREAL LTEE

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Laurent

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION

& National Insurance Co.

of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN

INSURANCE COMPANY

OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AUS UNE IDÉE?—Si oui, demandez le Guide pour qui vous sera envoyé gratis par & MARION, Ingénieurs-Consuls. — Bureaux: Edincoe New York Life, Montréal et Washington, D. C.

SIROP MATHIEU
DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE
GUERIT TOUTE TOUX

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaires
SHERBROOKE, P. Q.
L. CHAPUT, FILS & CIE,
Dépositaires en gros, MONTREAL

LA 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irrptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Rousses et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE **Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Ermité par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver. LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

RAZORINE
ENLÈVE instantanément sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflus

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas. — Nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. En vente partout \$1.00 le flacon ou adressez: COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou M. BRUNET & CIE, Québec et GEO. MORTIMER & CIE, 247 Ave Atlantic, Boston, Mass

Gratis Montre d'or à remontoir et bague GRATIS

Une montre avec mouvement américain boîtier plaqué en or solide, à remontoir et régulateur, garantie bien marquer le temps, semblable par l'apparence à une montre en or solide, garantie pour 25 ans; aussi une bague plaquée en or, sertie d'une éclatante pierre, sont données gratis à ceux qui vendront seulement 24 nouveaux bijoux, à 10c chacun. Envoyez vos nom et adresse afin de recevoir les bijoux. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous les \$2.40 et nous vous enverrons la montre et la bague. Friend Supply Co., - Dépt. 78, Boston, Mass.

POITRINE IDEALE
Développement et Fermeté des Seins en deux mois par les **PILULES ORIENTALES** seul moyen pour la femme d'acquiescer ou de recouvrer une poitrine opulente et ferme. Méthode absolument sans danger, approuvée par les célébrités médicales.

Flacon avec notice Discretion absolue.
J. RATIE, pharmacien, 5, passage Verdeau, Paris.
Dépot à MONTREAL: Ph. DÉCARY, angle des rues Ste-Catherine et St-Denis.



LA CUISINE DE MADAME

RECETTES A LA CANADIENNE

Biftecks à l'alsacienne

A défaut d'un gibier rôti (de préférence, un petit gibier de plume), on peut faire suivre l'ayoli d'une viande de boucherie cuite sur le gril; mais, naturellement, cette grillade ne sera pas accompagnée d'un légume se rapprochant de ceux qui participent aux honneurs de la mayonnaise provençale. Des biftecks au cresson feront très bien; mais des biftecks servis avec des cornichons à l'alsacienne feront encore mieux.

Nous rappellerons l'appât des biftecks, et nous vous ferons connaître ensuite la recette des cornichons à l'alsacienne par un excellent procédé de conserve, et les cornichons ainsi préparés peuvent servir pour hors-d'œuvre, ainsi que pour garniture de plats et de viandes froides. Les cornichons étant en pleine saison, on ne saurait trop engager nos lectrices à en profiter pour faire cette conserve, toujours utile.

Les biftecks grillés

Il faut les prendre soit dans les côtes, soit dans le filet du bœuf, ce qui est plus distingué pour le cas où l'on n'est pas exclusivement entre intimes.

Après avoir paré le morceau qu'on a choisi, de façon à ne laisser aucune partie nerveuse, on le coupe en tranches de même épaisseur (1 1/4 pouce et 1 1/2 pouce); ces tranches sont les biftecks. On aplatit alors chaque bifteck, et l'on arrondit un peu les angles.

Si l'on veut rendre les biftecks plus tendres, on les trempe dans de l'huile d'olive, ou bien dans du beurre fin qu'on aura fait fondre et auquel on aura ajouté un peu de sel. Ainsi préparés, on les met sur le gril. La braise doit être claire, ardente et sans fumons. On surveille la cuisson; mais on ne touche plus aux biftecks jusqu'à ce que le moment de les retourner soit arrivé: ce moment est indiqué par des bulles qui se forment à la partie supérieure de la viande.

Une fois retournés, ils ne doivent plus être maniés que pour être mis sur le plat de service. C'est du bout du doigt qu'il faut les tâter, pour connaître le moment de les retirer, et c'est à une certaine résistance qu'on voit que la cuisson est arrivée à point.

Sitôt les biftecks enlevés du gril, on les range sur le plat de service, un peu chaud; c'est alors seulement qu'il faut les assaisonner de poivre et de sel, et non pendant la cuisson, ce qui leur ferait perdre une partie de leur suc. Dans le plat de service, avant de ranger les biftecks, on a mis un morceau de beurre frais, préalablement pétri avec un peu de persil haché; facultati-

vement, on peut arroser de jus de citron ce beurre étalé dans la plat. Les biftecks étant posés sur le beurre, on les entoure de cornichons coupés en lames dans le sens de leur longueur.

Louise NAYRAC.

Cornichons à l'alsacienne

1o Choisissez vingt-cinq à quarante cornichons, d'une certaine dimension: 6 à 7 1/2 pouces de longueur et autant de circonférence, à peu près comme une grosse banane.

2o Coupez les queues; lavez-les à grande eau; essuyez-les. S'ils ont quelques taches, enlevez-les avec la pointe d'un couteau; ou bien, ce qui vaut mieux, ne les employez pas, si vous pouvez les remplacer.

3o Cueillez des feuilles de vigne en assez grand nombre, pour tapisser le fond de votre récipient. Lavez-les, essuyez-les, coupez les queues.

4o Prenez un pot de grès neuf, plus ou moins grand, selon le nombre de cornichons dont vous pouvez disposer. Un petit fût ayant contenu du vin peut faire l'affaire aussi; mais il faut le faire nettoyer à fond et je conseille plutôt le pot de grès.

5o Mettez dans votre récipient une poignée de gros sel gris et un certain nombre de grains de poivre. Recouvrez complètement le fond du vase avec les feuilles de vigne.

6o Disposez alors les uns sur les autres vos cornichons, en commençant par les plus gros. Ajoutez à chaque rang quelques brindilles de fenouil, de thym, d'estragon, et quelques feuilles de laurier çà et là.

7o Quand votre vase de grès est à peu près plein, recouvrez vos cornichons d'un lit de feuilles de vignes. Je dis: "à peu près plein", parce qu'il faut laisser un assez grand vide que l'eau salée remplira.

8o Préparez ensuite autant d'eau bouillante que le récipient vous paraît pouvoir en contenir; jetez cette eau sur autant de poignées de gros sel gris que de pintes. Laissez bouillir encore un bon moment.

9o Après quoi, laissez refroidir complètement cette eau salée. Puis, versez-la sur les cornichons jusqu'à ce qu'ils soient bien recouverts de liquide.

10o Posez alors sur votre lit de feuilles une planchette (entrant dans le récipient), sur laquelle vous mettez une pierre assez lourde, afin que les cornichons ne surnagent pas.

11o Fermez hermétiquement votre vase, au moyen d'un simple linge noué autour, pour empêcher les insectes, mouches, etc., de s'y introduire.

12o Mettez le récipient à la cave ou dans un endroit frais. Vous l'y laissez pendant trois à cinq semaines. Au bout de ce temps, essayez vos cornichons, afin de surveiller le moment où ils seront faits et bons à manger.

Observation: quand ces cornichons sont servis simplement en hors-d'œuvre, on se contente de les couper en deux dans leur longueur, et on les sert dans un ravier.

Comtesse BRISSE.

Rillettes Lorraines

Après avoir fait fondre la panne ou le lard gras, et les cretons étant dorés, mais non desséchés, vous prenez, pour la quantité de 4 livres de panne ou de lard gras que vous avez employé, deux pommes reinettes grises ou deux calvilles. Après les avoir pelées et enlevé l'endocarpe (c'est-à-dire la partie centrale où sont logés les pé-

pins), taillez les pommes en tout petits carrés, et mettez-les avec les cretons sur un feu très doux, pendant trente minutes au moins; il faut que les morceaux de pomme soient cuits, mais sans être trop écrasés.

Pendant la cuisson, remuez de temps en temps, afin que cela ne brûle pas. Le peu de graisse qui reste dans les cretons est suffisant pour cuire les pommes.

Salez, et ajoutez, sans laisser bouillir, une gousse d'ail épluchée et écrasée entre les dents d'une fourchette.

Mélangez bien. Puis, la cuisson étant terminée, et quand vos rillettes sont bien froides, mettez-les dans de toutes petites terrines en grès; couvrez-les de saindoux fondu, puis d'un papier, quand le saindoux est froid.

On peut les garder ainsi pendant plusieurs semaines sans danger. M. P.

Potiron à la parmesane

Ayez, pour six convives, 1 livre 1/2 de potiron; 4 onces de beurre frais; 2 onces de fromage Parmesan, râpé; sel fin et gros sel; un peu de muscade râpée.

OPERATIONS — Les meilleures espèces de potiron (courage ou citrouille) sont celles qui proviennent des pays chauds; leur parfum est plus agréable et plus dévoté.

Choisissez du potiron de belle couleur, et bien parfumé. Retirez l'écorce et les semences et coupez-le en morceaux carrés. Faites cuire dans de l'eau bouillante et salée, pendant un quart d'heure environ. Puis, faites égoutter dans la passoire à trois pieds, dite "passoire à légumes".

Dans une casserole, mettez 3 onces de votre beurre; ajoutez les morceaux de potiron, bien égouttés; laissez roussir un peu. Salez, et, selon le goût, ajoutez une petite dose de muscade râpée, gros comme un grain de riz.

Alors, les morceaux de potiron étant frits en quelque sorte, versez-les dans un plat à gratin; saupoudrez avec le parmesan râpé; là-dessus, dispersez ce qui vous reste de beurre, 1 once. Faites dorer au four et servez.

Valentine PELLIZARRI.

De "La Cuisine des Familles".

Gâteaux au gingembre

Prenez 2 tasses de mélasse, 1 tasse de sucre, les 2/3 d'une tasse de beurre, et une cuillerée à soupe de gingembre. Mettez tout ensemble et laissez bouillir. Faites dissoudre 1 cuillerée à thé de soda dans un peu d'eau et ajoutez-le au mélange ci-dessus; versez-y alors en brassant assez de farine pour pouvoir rouler. Coupez en feuillettes de la grandeur de la poêle. Après avoir fait cuire, coupez en petits carrés.

Père guéri de l'ivrognerie

Sauve son père de la fin des ivrognes. Echantillon gratuit de prescription sans goût "Samaritana" arrête sa passion de boire et commence une guérison complète.

"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le déshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le "Samaritana". J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède était sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whiskey. Qu'elle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que de bonne volonté, il n'aurait jamais cessé de boire."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



Clark's Corn Beef Le boeuf salé de Clark

Vendu en boîtes hermétiquement fermées. Le Boeuf Salé de Clark est une viande de première qualité, sans os, ni parties inutilisables. Ouvrez la boîte et vous avez un mets délicieux et prêt pour la table. S'apprête très bien aussi en pâtés, etc. Procurez-vous-en dès aujourd'hui.

Wm. Clark, Mfr., - Montréal

Essence Concentrée

POUR

Liqueur de Chartreuse

JAUNE ou VERTE (au goût)

AVEC un flacon d'essence concentrée pour liqueur de Chartreuse des Laboratoires S. Lachance, vous pouvez faire une pinte d'une liqueur des plus exquis, en même temps que très hygiénique, et vous coûtant à peine le quart de ce que vous avez à payer pour les meilleures liqueurs.

Avec chaque flacon se trouve la manière de s'en servir, qui est des plus facile.

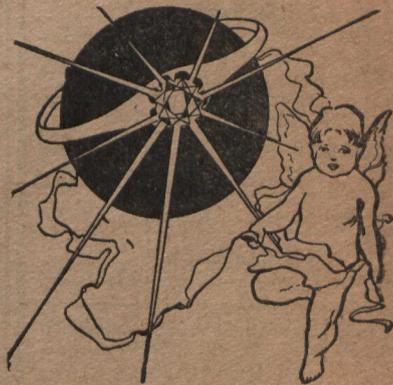
Demandez-là à votre pharmacien, ou sur réception du montant, nous vous la ferons parvenir franco par la malle.

Prix du flacon
25 Cents

DÉPOSITAIRES:

La Cie des Laboratoires
S. LACHANCE,
LIMITÉE

87, Saint-Christophe, Montréal



Nouveautés

Nous recevons sans cesse les plus jolies et plus attrayantes nouveautés en épingles à cheveux, à chapeaux, bagues de fantaisie, etc. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue Saint-Jacques, MONTREAL

ENLEVEZ LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, verrues et papilles, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

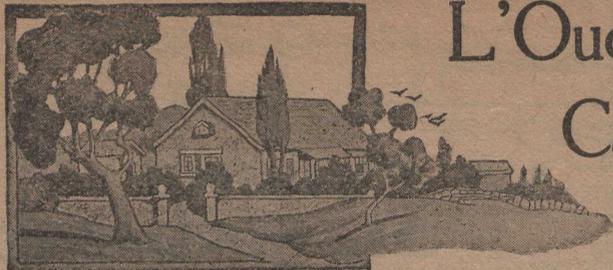
ANTIKOR LAURENCE
PRIX 25 CENTS

A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE
De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.
* LA LORRAINE.....jan. 31
* LA BRETAGNE.....fév. 7
* LA SAVOIE.....fév. 14
* LA GARGOINE.....fév. 21
* LA PROVENCE.....fév. 28
* LA BRETAGNE.....mars 7
* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux
pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame
Ouest, Montréal.



L'Ouest Canadien

(Suite)

Développement rapide et général

Le flot de l'immigration se rendant dans la province de Saskatchewan, a continuellement augmenté d'année en année, comme le pays devenait mieux connu; et, sans doute, ce développement ne fera qu'augmenter considérablement, grâce à la multiplicité des communications par chemin de fer qui assureront de plus grandes facilités pour la vente des produits.

La ville de Prince Albert, sur l'affluent nord de la Saskatchewan, est le siège de diverses industries.

Une grande zone de splendides terres, c'est l'étendue de prairies qui se trouvent à l'ouest du lac Redberry, dans la direction de Battleford, au coude que forme le nord de la Saskatchewan. Cette plaine fertile atteint la région de la rivière Vermillon, où se trouvent des établissements d'avant-poste, sur le chemin d'Edmonton.

Pendant des années, on a considéré le district de Battleford comme très avantageux; des colons y ayant occupé des terres et les ayant travaillées avec succès pendant de vingt à vingt-cinq ans. Bien que ces établissements se trouvent à plus de cent milles d'un chemin de fer, leur réussite a été merveilleuse. Avec les chemins de fer qui passent maintenant à travers ce district, cette section du pays sera bientôt complètement peuplée. Actuellement, toutefois, les sites d'établissements y sont très nombreux.

Battleford et Lloydminster seront encore pendant quelque temps les centres d'où radieront les établissements. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les terres riches de la Saskatchewan ne deviennent subitement de bonne valeur; néanmoins, on peut encore les avoir à de bas prix.

Etat hygrométrique

L'état hygrométrique est élevé dans le centre de Saskatchewan, la chute d'eau y étant d'environ dix-huit pouces par année. Il est à remarquer qu'environ les 75 pour cent de la pluie a lieu pendant le mois des récoltes. Avec la pluie tombant quand c'est nécessaire, et beaucoup de clair soleil durant la saison de la croissance des céréales, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les récoltes mûrissent vite et sont abondantes.

Durant les deux ou trois dernières saisons, on a fait des expériences avec du blé d'hiver dans ce district, les résultats en ont été satisfaisants. Dans la section Prince Albert, en 1905, sur de nombreux acres la récolte a donné de vingt-cinq à trente boisseaux à l'acre. Cette expérience, toute de début, a été tellement encourageante qu'elle sera sérieusement continuée et non sans énergie dans l'avenir.

Nord de la Saskatchewan

Proprement parlant, sous le nouvel état de choses, le nord de la Saskatchewan comprend la moitié de la partie est de l'ancien territoire d'Athabaska; il mesure en surface environ 70,000,000 d'acres, ce qui suffirait à former une province d'une belle dimension. Cette région n'est pas encore ouverte aux établissements gratuits, à cause de son inaccessibilité et de sa distance des chemins de fer du pays, dont la plus proche des gares de chemin de fer est à Prince Albert.

ALBERTA

La largeur moyenne est d'environ 400 milles; elle a 900 milles du nord au sud; sa superficie est de 161,920,000 acres. Elle est d'une surface double de celle de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et beaucoup plus grande que l'Allemagne ou la France. La population actuelle est d'environ 200,000 âmes, cependant que cette province pourrait bien contenir 50,000,000 âmes. La province a trois divisions dans ses limites, montrant des différences marquées, quant à sa topographie et à son climat. Le sud est ce qu'on appelle un pays couvert, de plaines, dépourvu de forêts, excepté le long des cours d'eau et au pied des collines

avoisinant les montagnes Rocheuses; tandis que la zone centrale est plus ou moins boisée en son entier, la région des forêts étant brisée çà et là, par des prairies ouvertes, dont d'aucunes d'une grande superficie; cependant que la région nord doit être classifiée à part. Les avantages que les différentes parties du district offrent aux colons sont si variés par leur nature, qu'il vaut mieux en parler séparément, sous les noms de: Sud de l'Alberta, centre de l'Alberta, et nord de l'Alberta, respectivement.

Sud de l'Alberta

Le sol de l'Alberta est, en son ensemble, riche, à terre grasse d'alluvion. Par places, on y peut trouver des bancs de gravier et de sable; mais, dans les vallées, l'accumulation séculaire des alluvions a produit une terre des plus riches, et à la couche très épaisse. Le climat du sud de l'Alberta offre une de ses plus attrayantes particularités. Les hivers y sont doux, avec fort peu de neige, et les étés très agréables. La pluie, dans cette section du Canada, varie selon les localités, de douze à vingt pouces par an. L'absence de pluie durant les derniers mois de l'été, fait que l'herbe sèche sur place, et que, retenant ses qualités nutritives, les animaux qui la broutent sur pied demeurent gras tout l'hiver.

Pour être exact, il faut dire, cependant, que dans ces lieux l'on ressent les froids de l'hiver et ses orages; mais le vent chaud qui prévaut, lequel souffle de l'ouest — il est connu sous le nom de vent de Chinook — fond rapidement la neige qui tombe, et, parfois pendant plusieurs jours, fait monter le thermomètre presque aux degrés des températures estivales.

A propos d'eau

Pour la production des céréales et fourrages, dans certaines parties de ce pays, il faut avoir recours à l'irrigation, ce qui permet d'obtenir des résultats très satisfaisants. Les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes fournissent une abondante quantité d'eau dans ce but, et, actuellement, il existe environ trois cents milles de fossés et canaux construits pour la conduite des eaux d'irrigation. Les susdits cours d'eau procurent aussi une infaillible quantité d'eau pure et fraîche, nécessaire à l'élevage et aux opérations de laiterie. Or comme il n'existe pas de mouche durant l'été en cette région, le tout contribue à produire les meilleurs résultats, quant aux productions de beurre et de fromage.

(A suivre)

— Si vous les prenez à "la période d'éternement", les Préventies, — pastilles-bonbons délicieuses — arrêteront sirement et rapidement tout rhume ou grippe menaçants. Dès que vous avez le rhume ou que vous le sentez venir, prenez les Préventies du Dr Shoop et leur effet rapide vous surprendra et vous plaira certainement. Les Préventies fournissent, à coup sûr, la proverbiale "once de précaution". Vendue en boîte de 5c et de 25c.

PIERRE LEROYER vs L. J. BECQUART

A propos de photographies communiquées par M. Becquart et publiées par nous dans le numéro du 26 janvier de l'Album, ainsi qu'un entrefilet paru dans le "Temps" d'Ottawa, M. Pierre LeRoyer, le voyageur bien connu, nous fait remarquer que ledit M. Becquart a surpris notre confiance, car il n'est nullement explorateur, et s'est servi d'objets précieux: drapeaux, etc., appartenant à M. LeRoyer, pour faire mousser ses conférences.

Comme nous avons écrit à M. Becquart et que notre lettre nous a été retournée par la poste, nous concluons en signalant la protestation indignée de M. LeRoyer, et nous promettant bien qu'on ne nous reprendra plus dans un tel piège à l'avenir.

Vous souffrez d'insomnie, achetez le Masseur Santé Snyder.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
BOSTON, LOWELL, 9.00 a. m., 7.45 p. m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, 7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, 9.30 a. m., 10.00 p. m.
OTTAWA, 8.45 a. m., 9.40 a. m., 10.00 a. m., 8.40 p. m., 9.40 p. m., 10.15 p. m.
SHERBROOKE, 8.30 a. m., 8.40 p. m., 8.25 p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.-B., 7.25 p. m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10.15 p. m.
WINNIPEG, CALGARY, 9.40 a. m., 9.40 p. m.
VANCOUVER, 9.40 p. m.
DE LA GARE VIGER
QUEBEC, 8.55 a. m., 12.00 p. m., 11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, 8.55 a. m., 12.00 p. m., 11.30 p. m.
SHAWINIGAN FALLS, 8.20 p. m.
OTTAWA, 8.20 a. m., 8.50 p. m.
JOLIETTE, 8.00 a. m., 8.55 a. m., 8.50 p. m.
ST. GABRIEL, 8.45 a. m., 8.50 p. m.
STE AGATHE, 8.45 a. m., 8.45 p. m.
NOMININGUE, 8.45 a. m., 8.45 p. m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les dimanches, (L) Mardi, jeudi et samedi, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien, excepté le samedi, (I) Samedi seulement.
Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.
Bureau en ville: 129 rue Saint-Jacques, près du Bureau de Poste. A. E. Lalonde, agent.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

"INTERNATIONAL LIMITED"

(Le train le plus confortable et le plus rapide, au Canada)
Laisse Montréal, 9.00 a. m. tous les jours, arrive à Toronto, à 4.20 p. m., à Hamilton, à 5.20 p. m., aux Chutes Niagara, à 6.55 p. m., à Buffalo, à 8.25 p. m., à London, à 7.47 p. m., à Détroit, à 9.50 p. m., à Chicago, à 7.42 a. m. Luxueux service de Café et Char Pullman attachés à ce train.

MONTREAL ET D'OTTAWA

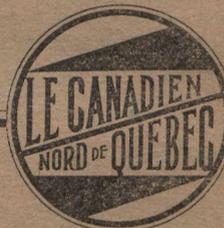
(Trois heures sur chaque parcours)
Laisse Montréal, 8.30 a. m. 13.40 p. m. 7.30 p. m.
Laisse Ottawa, 8.30 a. m. 13.30 p. m. 5.00 p. m.
Chars Parloirs à tous les trains. — Buffet sur le train de 5.00 p. m. venant d'Ottawa.

MONTREAL ET NEW-YORK

Laisse Montréal, 18.45 a. m. 11.10 a. m. 7.40 p. m.
Arrive à New-York, 18.00 p. m. 10.00 p. m. 7.18 a. m.
Chars Parloirs aux trains du jour. Char-dortoir Pullman au train de nuit.

| | |
|---------------------------------|--------------------------|
| MONTREAL, BOSTON ET SPRINGFIELD | MONTREAL ET PORTLAND |
| Ls. Montréal, 9.01 a. m. | Ls. Montréal, 8.00 a. m. |
| Ls. Montréal, 9.40 p. m. | Ls. Montréal, 8.15 p. m. |

Chars parloirs et directs aux trains du jour. Chars-dortoirs Pullman aux trains de nuit.
*Tous les jours. †Tous les jours, excepté le dimanche.
Bureaux des billets: 137, St-Jacques, Tél. Main 460 et 461, ou à la Gare Bonaventure.



Tél. Bell EST 2141

Tél. des Marchands 904

Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIV : — Semaine

9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère, 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.
4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.
6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.
9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a. m., 11.40 a. m., 5.35 p. m., les jours de semaine, et 8.40 p. m. les dimanches.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE
FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS
Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.
Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.
No 72, Rue St-François Xavier

CHEMIN DE FER DE QUEBEC ET DU LAC ST JEAN



QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
Toutes les heures de 8.00 a. m. à 12.00 midi.
Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beaupré

LA SEMAINE
7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE
7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beaupré 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

RENSEIGNEMENTS UTILES



Table listing distances from New-York by water to various cities like Amsterdam, Bermudes, Bombay, etc.

Table listing heights of monuments and towers such as the Pyramide de Chéops, Cathédrale d'Anvers, etc.

Table listing the highest mountains in the world, including Aetna, Antisana, and Everest.

Table listing various locations and their distances, including Miltzin, Maroc, Ste Hélène, etc.

NOTES: La population totale du globe est de 1,460,083,834.

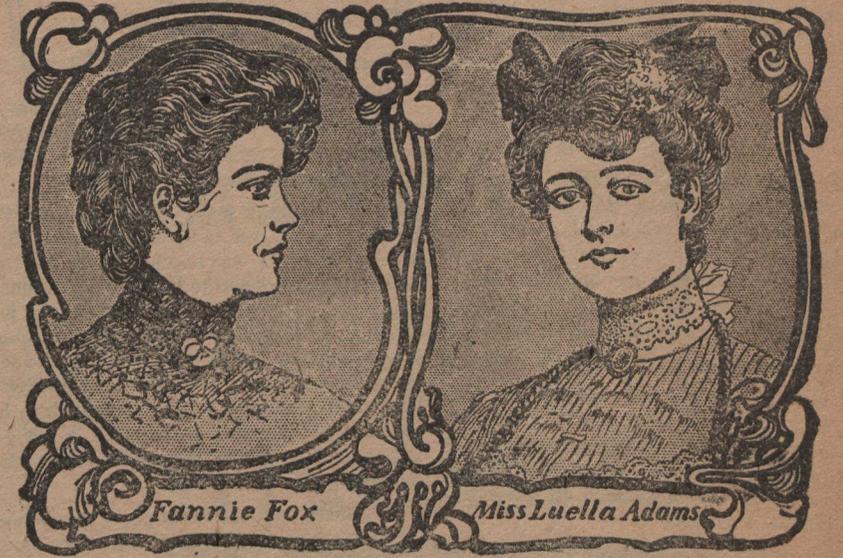
La ligne principale du Pacifique a été terminée le 7 novembre 1885. Le premier steamer parut sur la rivière Hudson en 1807.

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1782e livraison, 26 janvier 1907.

—Pour avoir les lèvres superbes, parfaites, roses, veloutées, appliquez, en vous couchant une légère couche du Green Salva du Dr Shoop.

Tumeurs Vaincues Sans Opération

Succès éclatant du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham dans les cas de Mme Fox et de Mlle Adams.



Un des plus grands triomphes du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est de vaincre le grand ennemi de la femme, la Tumeur.

Les prétendues douleurs "qui se déplacent" peuvent résulter de ses débuts, ou la présence du danger peut se manifester par une période abondante, accompagnée de douleurs inusitées dans les membres inférieurs.

Chère Mme Pinkham: — "Il y a à peu près trois ans j'eus de cruelles douleurs d'estomac accompagnées de crampes et de migraines. Le médecin me soigna, mais considérant que je ne prenais pas de mieux il m'examina et, à ma surprise, il me déclara que j'avais une tumeur."

Chère Mme Pinkham: — (Seconde lettre) "Je prends la liberté de vous féliciter du succès qu'a obtenu votre merveilleux remède. Pendant dix-huit mois je souffris d'irrégularités. Peu de temps après je me fis soigneusement examiner par un médecin qui me déclara que j'avais une tumeur et que je devrais subir une opération."

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham; le remède d'une femme pour maladies de femmes.

GRATUITEMENT POUR VOUS — MA SŒUR

Gratuitement pour vous et pour toutes mes sœurs souffrant des maladies de la femme.



Je suis une femme moi-même. Je connais les maux dont souffrent les femmes. J'ai trouvé le moyen de les guérir. J'adresserai par maille, gratuitement, mon "Traitement à domicile" avec renseignements complets, à toute personne souffrant des maladies de la femme.

traitement complet de 10 jours, pour vous prouver que vous pouvez vous guérir vous-même chez vous, facilement, promptement et sûrement. Souvenez-vous qu'il ne vous en coûtera rien, pour faire un essai complet du traitement, et si vous voulez continuer, il ne vous en coûtera environ que 12 centins par semaine, ou moins que 2 centins par jour.

MRS. M. SUMMERS, Box H, 43 WINDSOR, Ont.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2c. Adressez: B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue St Denis, Montréal. Département des cartes.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Garat, 1764-1823, né à Ustaritz, Basses-Pyrénées.

Chanteur extraordinaire, dont l'instinct musical était la première qualité. Nommé professeur de chant au Conservatoire dès sa fondation, il y forma de remarquables élèves, parmi lesquels on peut citer: Nourrit, Ponchard, Levasseur, Madame Branchu, etc.

Levasseur, 1791-1871, né à Bresles, Oise.

Elève de Garat, superbe basse chantante se rattachant à l'école italienne, eut de grands succès à l'Opéra, à Milan et à Londres, de 1813 à 1845, et créa encore en 1849 à Paris, sur l'expressive demande de Meyerbeer, le rôle de Zacharie du Prophète; il fut professeur au Conservatoire de 1841 à 1852.

Damoreau-Cinti, 1801-1863, née à Paris.

Eut de brillants succès au Théâtre-Italien, puis à l'Opéra, ainsi qu'en Angleterre; ensuite elle créa plusieurs rôles importants à l'Opéra-Comique, puis se voua à l'enseignement; elle fut professeur au Conservatoire de 1834 à 1856.

Nourrit (Adolphe) 1802-1839, né à Montpellier.

L'un des plus célèbres ténors de l'Opéra, fit ses études musicales avec Garcia, en secret de son père, Louis Nourrit, qui était également ténor à l'Opéra, mais qui avait décidé que son fils serait commerçant. Pendant cinq ans, le père et le fils, qui se ressemblaient au point de rendre la confusion facile, jouèrent ensemble dans les mêmes ouvrages; après la retraite du père, Adolphe Nourrit porta pendant plus de dix ans tout le poids du répertoire de l'Opéra et créa les premiers rôles de tous les grands ouvrages d'Opéra, Meyerbeer, Rossini et Halévy.

Il se suicida à Naples, dans un moment d'affolement causé par les craintes exagérées que lui inspirait un léger affaiblissement de ses facultés vocales.

Falcon (Marie-Cornélie) 1812, née à Paris.

Sa vogue ne dura guère que cinq années, de 1832 à 1837, mais elle brilla d'un tel éclat qu'elle a donné son nom aux rôles de nature analogue à ceux qu'elle avait créés; on dit encore: chanter les Falcon... une Falcon...; le type de ces rôles se trouve dans Alice de Robert le Diable, Valentine des Huguenots, etc.

Roger (Gustave) 1815-1879, né à Saint-Denis.

Un des plus charmants ténors français; débuta en 1838 dans l'Eclair, d'Halévy, puis passa rapidement à l'Opéra, où il créa le Prophète en 1849.

Sa carrière fut brillante, mais courte; un accident de chasse nécessita l'amputation du bras droit, et, malgré tous ses efforts pour y suppléer par une pièce mécanique, il dut abandonner le théâtre et se vouer à l'enseignement. Il fut nommé, en 1869, professeur de chant au Conservatoire où il a formé de brillants élèves.

Nous ne suffirions pas à énumérer tous les beaux chanteurs; renonçons-y et passons aux instrumentistes. D'abord quelques célèbres pianistes:

(A suivre)

Appel d'une dame de Windsor

A toutes les Femmes: J'enverrai gratuitement, avec renseignements complets, mon traitement à domicile, qui guérit définitivement les cas de Leucorrhée, Ulcération, Déplacements, Abaissement de la matrice, Périodes douloureuses et irrégulières, Tumeurs utérines ou ovariennes, et aussi Chaleur, Nervosité, Mélancolie, Maux de tête, de Dos ou d'Intestins, désordres des Reins ou de la Vessie causés par la faiblesse particulière à notre sexe. Vous pouvez continuer le traitement chez vous pour le prix d'environ 12 centins par semaine seulement. Mon livre, "Le Conseiller Médical de la Femme" vous sera aussi envoyé gratuitement sur demande. Ecrivez aujourd'hui. Adressez: Mrs M. Summers, Box H. 43, Windsor, Ont.

Mlle Onda Couture est priée de communiquer son adresse à L. B. Post Office Box No 40, Swansen, Mass. Affaire importante.

Réminiscences

Marie Elisabeth Bruyères et le Salve Regina

(INÉDIT)

En 1871, la maison des Révdes soeurs Grises de la Croix d'Ottawa, avait à sa tête la femme distinguée qui présida si longtemps aux destinées de cet institut.

La révérende soeur Marie Elisabeth Bruyères était avec la révérende soeur Thibodeau, la seule survivante de ces quatre religieuses détachées de la maison de Montréal qui, à la demande de Mgr Guigues, jetèrent dans la ville d'Ottawa, alors connue sous le nom de Bytown, les premiers fondements de cette institution qui s'est merveilleusement répandue, non seulement dans la contrée que baignent les flots de la rivière Ottawa, mais encore à travers le Canada, voir même les Etats-Unis.

De toutes les parties du pays, des jeunes filles distinguées par leur naissance, leur savoir et leurs talents, avaient demandé à faire partie de la communauté naissante, ainsi fut-elle en mesure de répondre au vœu de l'autorité diocésaine, la priant d'être éducatrice en même temps qu'hospitalière, attribut qui fut ajouté aux oeuvres de miséricorde de cet institut. Et l'on vit surgir comme par enchantement dans tous les quartiers d'Ottawa et de la banlieue, des écoles florissantes et le pensionnat superbe de la rue Rideau où la jeunesse studieuse va puiser les connaissances qui embellissent la vie et charment la douleur.

La Révde Mère E. Bruyères dont le nom est inséparablement lié à tout ce qui touche cette maison, était l'une de ces femmes supérieures, que Dieu se plaît à orner de tous les dons de l'esprit et du coeur, pour en faire les instruments de ces grands desseins parmi les hommes. Elle joignait à une érudition profonde, à un jugement éclairé, à une piété angélique, à une charité sans égale, une parfaite distinction de manières, le charme dont l'action est toute dans l'âme, qui attire tout à elle; elle subjuguait ceux qui l'approchaient et leur mettait à sa vue sur les lèvres, cette parole: "Voici une grande dame". Il n'appartient pas à une plume aussi inhabile que la mienne de tracer ici la vie de cette servante du Christ, mais j'espère qu'un jour un talent digne du sujet fera connaître au Canada français cette vie sainte et bénie.

Il faut exhumer de l'obscurité où elles se plurent à cacher leur vie, de l'oubli où la mort les enveloppent souvent, hélas! ces gloires de notre Canada qui devraient avoir leur place dans l'admiration de notre peuple. Ce serait louer Dieu de l'oeuvre de ses mains, et honorer en même temps que la vertu la contrée qui a produit de telles existences, et la plume qui redira aux générations à venir les hautes vertus de ces âmes d'élite, aura bien mérité de Dieu et de son pays.

Mère Bruyères, comme toutes les âmes sur lesquelles Dieu a des desseins particuliers de miséricorde et d'amour, connut l'amertume des épreuves et de crucifiantes tribulations, dans sa vie se devait réaliser cette parole: "Quand on a un rôle touchant aux intérêts généraux de l'humanité, l'on y est toujours sacrifié". C'est ce qui arriva pour cette noble femme.

Atteinte de l'une de ces maladies qui ne pardonnent pas, elle s'éteignit à la maison-mère de la rue Water au printemps de l'année 1876.

Celle qui écrit cette page, objet particulier de sa maternelle bienveillance devait cet hommage à une mémoire vénérée. Un poète a dit: "Le mai de la vie ne fleurit qu'une fois". C'est une douceur que je me rappelle, le mai de mon existence, ma pensée comme une pèlerine va s'agenouillant aux endroits préférés, elle s'arrête surtout, au petit et très doux sanctuaire que je revois tel qu'aux jours de mon enfance, avec son unique autel de bois aux sculptures dorées, de chaque côté des tables drapées de blanches dentelles supportant des statues et des fleurs. Mais c'était dans tout cela et sur tout cela, quel parfum de suavité! J'y revois au milieu de la chapelle un groupe d'enfants, priant avec la candeur de leur âme naïve, de chaque côté, les religieuses immobiles comme la statue du



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre en français sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. Le système français du développement du buste inventé par Madame Thora est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du système Corsine.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No. 12, Rue Craig Est,
PRES COTE ST-LAMBERT



"Toujours
à
point"

Se vend partout
à
35c la grosse
bouteille

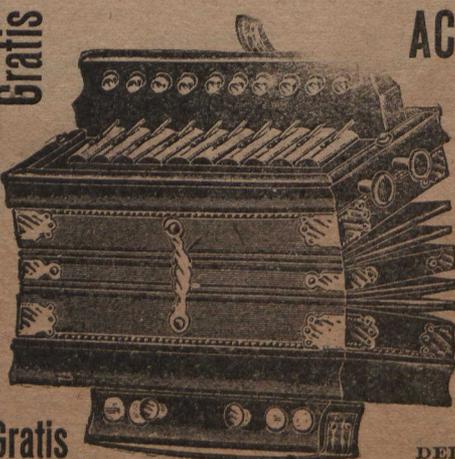
LE SIROP DU DR. J. O. LAMBERT

Voilà le remède par excellence contre TOUX, RHUME, COQUELUCHE et même aussi LA CONSOMPTION à la première période. Cette populaire préparation est la seule scientifique qui soit préparée d'après la formule d'un médecin. LE SIROP DU DR. J. O. LAMBERT plaît au goût et guérit infailliblement.

HUDON, HEBERT & COMPAGNIE, LIMITEE

DISTRIBUTEURS GENERAUX POUR LE CANADA

Gratuit



Gratuit

ACCORDEON SOLO GRATIS

Un instrument de musique puissant, superbe quant au timbre et à l'apparence, très convenable pour fournir de la musique pendant les réunions, les danses, etc. C'est un instrument populaire, vendu à un prix élevé dans tous les magasins. Nous le donnons absolument gratuit à quiconque vendra seulement deux douzaines des pièces de notre bijouterie si élégante et aux dessins uniques. Personne ne refusera d'acheter de vous, parce que notre bijouterie est doublée d'or pur, et que les gens de distinction emploient nos marchandises. Vendez les bijoux 10c la pièce, retournez-nous \$2.40 et nous vous enverrons aussitôt l'accordeon en vous garantissant satisfaction. Ce n'est pas en effet, un vulgaire jouet, mais un instrument parfait, pourvu de 10 touches, 2 registres, double soufflet, caisse d'ébène, valves et garnitures nickelées. Vous en serez charmé, ainsi que de nos marchandises. Ecrivez aujourd'hui. Adressez

FRIEND SUPPLY CO.

DEPT. 478

BOSTON, MASS.



Révérende Mère E. Bruyères, fondatrice de l'Institut des Sœurs Grises, d'Ottawa.

deuil, dans leur voile noir, l'orgue, touché par une main habile, soupire les plus doux accords et une voix vraiment céleste faisait entendre un chant qui semblait avoir emprunté aux anges sa mélodieuse et pénétrante douceur.

Je me souviens surtout d'une heure du soir où la même voix chantait avec un divin ravissement, le Salve Regina. Les enfants n'étaient pas admis à cette pieuse cérémonie, mais la brise parfumée des soirs d'été prenait ces harmonies sur ses ailes légères, en apportait l'écho jusqu'au dortoir où dans notre lit virginal nous attendions le repos. C'était tout à la fois, dans un mélange sonore, la plainte de la terre et la douceur du ciel, l'âme se sentait soulevée hors de ce monde et soudainement transportée au sein d'une atmosphère de paix et d'amour où il semblait qu'on entendait comme un bruissement d'ailes d'anges. La mélodie paraissait venir de très loin comme si elle se fût échappée par la porte du ciel, laissée entr'ouverte après l'entrée de quelque âme bienheureuse, la supplication ardente d'abord, s'affaiblissait graduellement, et s'éteignait en un soupir, comme si la créature, ange ou femme qui l'avait prononcée, eut posé sa tête sur les genoux de la madone pour une dernière bénédiction. Tout était fini. L'âme redescendait des hauteurs où elle avait respiré, la seule atmosphère qui lui fût propre, les mains jointes sur le cœur essayaient les larmes que l'on était surpris de trouver au marbre de la joue.

“Quand mon âme est en deuil je retourne toujours vers mes jours printaniers, les plus beaux de mes jours. Dans la jeunesse, tout s'embellit de la teinte rose de nos pensées, de la vivacité de nos sentiments, de la magie de nos illusions. Ce n'est pas que le ciel soit plus beau, plus pur qu'il le sera plus tard, quand nous aurons 40 ou 50 ans, mais c'est que notre adolescence voit toutes choses à travers le brouillard doré que jette sur les objets notre âme, pleine de rêves, d'illusions, assoiffée de bonheur, d'infini, saluant la vie avec un cœur palpitant d'espoirs et d'exubérantes tendresses.

Si les fleurs sont plus belles, c'est que nous ne les avons pas vues s'épanouir sur la tombe de ceux qui nous sont chers. Si la brise a plus de parfum c'est que le chagrin n'a pas encore laissé un pli sur le front qu'elle caresse. Si le chant des oiseaux a plus d'harmonie c'est qu'à la voix du chanteur ailé se mêlent les accents d'une jeunesse insouciant et heureuse, jetant à tous les échos la note du bonheur. Ce n'est pas enfin la nature qui rayonne sur nous, c'est notre propre joie qui met sur toutes ces paillettes vives, grains d'or, perles brillantes qui miroitent à nos yeux comme les molécules que les rayons du soleil irrisent en les traversant.

Plus tard, oui plus tard, rien ne plaît, rien n'enchanter, le décor est le même pourtant, mais les yeux qui le contemplant voient tout à travers leurs larmes, l'azur du ciel s'est voilé d'un crêpe noir, l'on a porté tant de deuils, les souffles embaumés du printemps c'est la bise cruelle qui glace nos membres engourdis. Les fleurs ont cette senteur de cierges et d'encens qui flotte dans l'église quand on y a déposé un cercueil, les chants d'oiseaux sont douloureux comme la plainte de la souffrance et du fond de notre être, monte une voix qui semble dire à toute la nature : “Cache tes parfums, ta beauté et tes charmes, suspends les chants de tes nids joyeux, je ne veux plus entendre que la voix de mon passé qui soupire ses regrets.” Il y a dans les choses du passé un ciment mystérieux dont la puissance se fait d'autant plus sen-

tir qu'une force invincible veut nous en éloigner davantage. Qui ne connaît la nostalgie de l'exilé qui soupire après la patrie, dont l'œil regrette des horizons à jamais fermés. Là, entre la nature et nous il y avait une sorte de communion intime, cette entente mystérieuse qui s'appelle la présence du dedans en dedans.

ANNA ROBINSON.

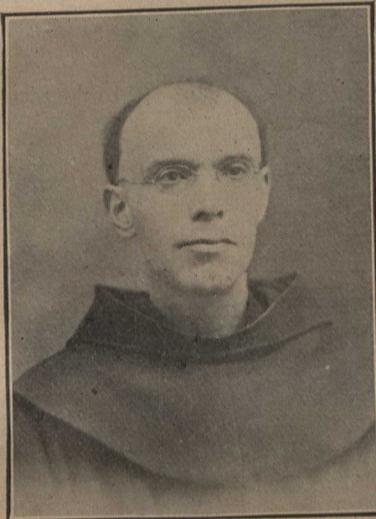
Mort du Révérend Père Hilaire

Gardien des Franciscains

Le 31 janvier à 8 heures, la mort plongeait dans un deuil profond le couvent des Franciscains de Montréal. Le R. P. Hilaire, supérieur de la communauté, rendait sa belle âme à Dieu après un mois d'indicibles souffrances.

François Sébastien Usse, en religion fr. Hilaire, était né à Cavagnac, en France, le 14 juin 1862; il avait revêtu les livrées séraphiques à Paris en 1878, et reçu l'ordination sacerdotale à Downside en Angleterre, en 1885. Il remplit plusieurs charges importantes dans sa province; c'est ainsi qu'il fut successivement directeur du collège séraphique à Clevedon, maître des novices, définitif provincial et enfin gardien ou supérieur du couvent de Montréal, charge qu'il a remplie jusqu'à la mort.

Ses frères en religion perdent en lui un véritable père et un parfait modèle; les



Feu le Rév. Père Hilaire, O. F. M., décédé le 31 Janvier 1907. Cl. Laprés et Lavergne, 360, rue St-Denis

tertiaires et les fidèles perdent un sage directeur et un saint prêtre.

—Extrait du “New Herald”. — Il y a au moins un remède contre la toux, effectif, sûr et infaillible, celui du Dr Shoop, que nous regardons comme approprié, même aux plus jeunes enfants. Pour des années, le Dr Shoop a combattu vivement l'emploi d'opiacés ou de narcotiques en médecine, offrant \$10 par goutte à n'importe qui pouvant trouver de l'opium, du chloroforme ou n'importe quelle autre substance toxique ou narcotique dans le Remède contre la Toux du Dr Shoop, et le défi jusqu'ici n'a pas été relevé. Voici un médecin manufacturier qui a agréé avec beaucoup de satisfaction la nouvelle loi du gouvernement sur la nourriture et les remèdes purs. Le public peut maintenant se protéger en tout temps en insistant pour le Remède du Dr Shoop, quand le besoin d'un remède pour la toux se fait sentir. Si vous aimez le café, mais que vous n'osiez pas en prendre, essayez le Café pour la Santé du Dr Shoop. Il est certain que le vrai café dérange l'estomac, le cœur et les reins, mais le Café pour la Santé du Dr Shoop ne contient pas un seul grain du vrai café. Fait de grains séchés, de malt, etc., il constitue une boisson agréable et nourrissante, tout en ayant la vraie saveur du vieux Café de Java et Mocha. “Se fait en une minute”. Venez à notre magasin prendre un échantillon gratuit.

Le Masseur Santé Snyder guérit la névralgie.

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Grande Vente Annuelle d'Escompte

DURANT CE MOIS



NOUS offrirons notre stock entier (à l'exception de 2 ou 3 lignes, que nous sommes liés par contrat, de vendre à prix fixe) à des escomptes variant de

10 p.c. à 75 p.c.

Plus 5 p.c. d'extra pour le comptant



Une attention spéciale est donnée aux ordres par la malle.

Henry Morgan & Co., Ltd

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

Le Griffon d'Arrêt à poil dur

Il serait bien présomptueux, après tout ce qui a été écrit sur le griffon à poil dur, de chercher à le présenter sous une forme particulière, différente de celle indiquée par ceux qui nous ont précédés dans l'élevage et y ont consacré intelligence, temps et argent. C'est même grâce à eux qu'il est permis d'affirmer que pas une catégorie de chiens continentaux ne pourrait rivaliser avec les griffons à poil dur dans les progrès accomplis pour la régénération de l'espèce.



*Ironie (G.S.B. 1607), Dernier Atout (G.S.C. 1455)
Petz (G.S.B. 1510), Babrotle (G.S.B. 1297), au baron de Gingins.
Groupe de courants des fields trials du Griffon-Club allemand*

C'est à un Hollandais, Edouard Korthals, qui s'y appliqua pendant vingt ans, que nous sommes redevables de cette savante reconstitution. Avec sept sujets, répondant à peu près à son idéal et qu'il se procura soit en Hollande, soit en Picardie et dans le Nord, il entreprit l'oeuvre qu'il s'était tracée.

Les déboires des premières années ne purent ébranler une foi trop forte pour l'empêcher de poursuivre son idéal du type rêvé qu'il voulait obtenir en respectant le caractère spécial, tel qu'il existait au début.

Pour cette reconstitution, Korthals ne fit aucun croisement, ainsi que certains esprits, peu éclairés sur les lois de l'atavisme et de la sélection, crurent devoir en opiner, quand les résultats, acquis par l'hérédité, se transmettaient au fur et à mesure dans les descendance. Korthals disait avec raison que le "croisement détruit les races alors que la sélection les reconstitue". "Pourquoi, disait-il, pour gagner du temps, risquer de compromettre, par une infusion de sang anglais, les qualités spéciales au chien continental ? En continuant dans la voie que je me suis tracée, on atteindra par sélection et par consanguinité, plus lentement mais plus sûrement, l'idéal cherché, sans rien livrer au hasard que comporte toute tentative de croisement".

Qu'importe que la reconstitution du griffon dure quelques années de plus, si la solidité des résultats acquis au point de vue de la fixité de la race compense la perte de temps. Et de fait, peu lui importait d'aller vite; il tenait à développer la puissance olfactive, les allures, le style à l'arrêt, tout en conservant les aptitudes variées du griffon, qui, grâce à lui, l'ont placé au premier rang sur la totalité des



*Arlequin (1445) et Girouette (1541)
Au Baron de Gingins.*

canines où, tous les ans, les classes sont plus nombreuses et plus homogènes. L'uniformité du type a dû au griffon à poil dur d'être généralement dénommé "Korthals", appellation absolument inexacte, du moins pour beaucoup. Sur la proposition personnelle de Korthals, en 1896, alors qu'il était secrétaire général du Griffon Club, l'assemblée prit la décision suivante :

"Considérant l'abus qui s'est fait dans ces derniers temps de la dénomination "griffon Korthals" pour des animaux d'origines diverses, le Griffon-Club décide de rappeler que seuls les produits dont le pedigree est tracé des deux côtés jusqu'aux sept fondateurs de la race (Janus, Hector, Mouche, Junon, Banco, Satan et Dona), employés à l'origine par M. Korthals pour la régénération du griffon à poil dur, ont droit à porter le nom de "griffon Korthals". Les griffons à poil dur dont le pedigree ne se termine pas, en tous sens, par les sept noms ci-dessus, ne doivent donc pas être désignés comme griffons Korthals, quel que puisse être d'ailleurs le mérite de leur ascendance".

Ce n'est pas seulement pour en relater à titre documentaire que j'ai reproduit la décision prise sur la motion de Korthals, mais surtout pour enrayer



*Thibé de Beuville (G.S.B. 1433), à M. Greny.
Un arrêt de griffon à poil dur.*



*Dernier Atout (G.S.B. 1455)
au Baron de Gingins.*

un état de choses qui n'a jamais été plus abusif qu'il ne l'est aujourd'hui. La valeur bien reconnue du sang des descendants des sept patriarches a amené une recrudescence de la dénomination, employée à tort par beaucoup qui en ignorent, mais par un plus grand nombre, moins innocents, dans un but uniquement commercial. Les annonces des journaux spéciaux sont là pour en constater. Presque tous les chiens y sont désignés "Korthals", fussent-ils déjà très improbables comme griffons purs et simples. Qu'on ne vienne pas, pour cela, repousser tout chien dont la lignée ne serait pas rigoureusement exacte aux conditions exigées par Korthals et tomber dans l'excès contraire. Un grand nombre, d'ascendance incomplète, n'en sont pas moins d'origine parfaite, si proches du sang extra-pur qu'on doit les classer moralement de la même famille; pourtant elle est de celles où on n'entre pas par la petite porte.

Ce n'est donc pas ceux-ci qui créent le vrai danger, quoique cette irrégularité soit des plus regrettable et puisse être sévèrement qualifiée par l'amateur à la recherche d'un reproducteur de sang bleu. Mais où cette réclame est désastreuse, c'est quand elle s'exerce sur des chiens d'extraction quelconque, sur ceux qui n'ont même pas la possibilité de pouvoir se déclarer issus d'Azor et de Finette.

Combien de fois m'a-t-il été permis de lire l'annonce presque invariablement rédigée :

"Superbe (chien ou chienne) Korthals, sujet d'exposition, parfait en chasse origine illustre. S'adresser à M. X... demeurant, etc..."

M. X... sait très bien que le drapeau couvre sa marchandise, mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est que l'acheteur, enrossé par le phénix ci-dessus, jettera le discrédit sur une race dont il aura la certitude d'avoir possédé un excellent sujet, et il sera d'autant plus difficile de l'en dissuader qu'il l'aura payé plus cher. Il faut, quand on a décidé de se



*Le Commodore (G.S.B. 1491)
A obtenu l'année dernière le Prix du Président de la République à l'exposition canine de Paris.*

consacrer à l'amélioration d'une race quelconque, ne s'en rapporter qu'à sa propre initiative pour atteindre le succès; être bien décidé à y parvenir, grâce à la vulgarisation et au groupement des bonnes volontés, des dévouements, à l'attachement de chacun à la cause commune.

Voici d'après la "Hunde-Stammbuch" des Griffon Club, les points du griffon à poil dur :

Tête : Grande et longue, à poil rude, touffu et pas trop long, avec moustaches et sourcils bien accusés, crâne pas trop large, museau long et carré, chanfrein légèrement busqué, angle facial pas trop prononcé.

Oreilles : De moyenne grandeur, non papillotées, appliquées à plat, placées pas trop bas; le poil court qui les recouvre est plus ou moins mélangé de poil plus long.

Yeux : Grands, pas recouverts par les sourcils, d'expression très intelligente, jaunes ou bruns.

Mufle : Toujours brun — Cou : Passablement long, dépourvu de fanon — Poitrine : Profonde, pas trop large.

Taille : Environ 19 à 21 pouces pour les mâles; 18 à 19 pour les femelles.

Epaules : Passablement longues, très obliques.

Côtes : Légèrement bombées.

Membres antérieurs : Droits, vigoureux, bien dans l'aplomb de l'épaule, à poil touffu.

Dos : Vigoureux, le rein bien développé.

Membres postérieurs : A poil touffu, cuisses longues, bien musclées, jarrets coudés, pas droits.

Pieds : Ronds, solides, les doigts bien fermés et joints.

Queue : Portée horizontalement ou la pointe légèrement relevée, à poil touffu, mais sans panache,



*TERRE! AU COUP DE FEU.
Pour habituer le chien à s'aplatir au départ du gibier, on le dresse à s'étendre à un coup de pistolet.*

doit être écourtée généralement d'un tiers ou d'un quart.

Couleur de la robe : De préférence gris-acier avec marques marron ou uniformément marron; fréquemment marron rubican ou rouan; sont admissibles également les robes blanc et marron, blanc et orange.

Poil : Dur et grossier, rappelant au toucher la soie de sanglier, jamais bouclé ou laineux; sous le poil de couverture long et dur règne un duvet fin et serré.

PRUDHOMMEAUX.

diversités instinctives, les qualités de nez, d'arrêt et d'intelligence ayant suivi la progression ascendante. C'est donc par l'emploi judicieux de la consanguinité qu'il parvint à réaliser cet air de famille, cette parfaite de charpente et de silhouette qui fait qu'on les croirait coulés dans le même moule et qu'ils se distinguent par le même cachet et la même physiologie.

C'est à la valeur de ce sang que les éleveurs, qui se sont efforcés de s'en rapprocher le plus possible, doivent l'admiration des visiteurs aux expositions